



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





*bibliotheca de stelis*

*Vet. Fr. II A. 1660*

*1775*



Editoary per Linguet  
Cat:

6/11

By Simon-Nicolas-Henri  
Linguet



# HISTOIRE

DU SIÈCLE

# D'ALEXANDRE,

*Avec quelques Réflexions sur ceux  
qui l'ont précédé.*



A AMSTERDAM.

---

M. DCC. LXII.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

22 OCT 1986

OF OXFORD

LIBRARY



# ÉPIÎTRE

*DEDICATOIRE*

A SA MAJESTÉ  
LE ROI DE POLOGNE,  
DUC DE LORRAINE ET DE BAR.



IRE,

*POUR m'enhardir à offrir l'histoire du siècle d'Alexandre à un Roi, il falloit trouver un Prince*

*a ij*



*ami de la vérité , qui après s'être distingué à la tête des armées par la plus haute valeur, eût fait taire l'ambition , pour écouter le cri de la nature , & se fût contenté d'inspirer des sentimens tels que la reconnoissance en fait naître dans le cœur des sujets heureux.*

*Ce Prince , SIRE , l'Europe entiere m'a appris qu'il regnoit en Lorraine , & qu'il y faisoit regner avec lui des vertus souvent négligées ou méconnues des héros les plus célèbres. C'est donc à ce Roi Philosophe & Bienfaisant que j'ose présenter le peu que j'ai écrit sur les exploits d'un grand homme.*

*VOTRE MAJESTÉ me pardonnera sans doute d'avoir fait des réflexions vraies sur la gloire déplorable des conquérans. Elle sçait bien que Genzis-Kan , Mahomet second , Thamas Kouli-Kan , noms trop fameux dans l'histoire des malheurs du monde ;*

## E P I T R E

ont été des hommes féroces ; plutôt que des héros admirables. Ils ont eu pourtant de grands succès dans les armes ; ils se sont couverts de l'espèce de gloire que l'on peut acquérir dans les combats ; mais les sages qui jugent des actions des Princes par les motifs , & non par les succès , les accusent de n'avoir eu qu'une ambition sanguinaire & cruelle. En accablant de tant de fléaux la triste humanité , jamais ils ne songèrent à la consoler.

C'est un reproche que la postérité n'auroit point dû faire à Alexandre , & qu'elle ne fera certainement jamais à STANISLAS. Elle apprendra , S I R E , tous les événemens de votre histoire qui ont fait l'admiration de l'Europe , & produit le bonheur du pays où vous donnez des loix. Elle sçaura qu'après avoir été longtems l'ami , le compagnon d'un autre Alexandre ,

vj      E P I T R E.

*aussi brave que le premier , plus  
constamment vertueux, mais moins  
fortuné, deux fois vous avez fait  
au repos de votre patrie , le sacri-  
fice d'une Couronne ; qu'ensuite  
apellé par l'heureuse destinée de la  
Lorraine à la gouverner , ces Pro-  
vinces accoutumées à trouver de-  
puis des siècles dans leurs Souve-  
rains , des objets dignes du plus  
tendre attachement, ont vû revivre  
en vous les qualités & les vertus  
de leurs anciens Maîtres ; &  
qu'enfin occupé tout entier de leur  
félicité, vous les avez remplies de  
monumens utiles ou glorieux, qui  
éterniseront la mémoire de votre  
nom & de votre regne.*

*Je suis avec le plus profond  
respect,*

**S I R E ,  
D E V O T R E M A J E S T É ,**

Le très-humble & très-  
obéissant serviteur ,  
L I N G U E T.

---

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

**J'**ENTRE dans la carrière des Lettres, & je n'ai que vingt-cinq ans. Ce n'est point par vanité que je l'annonce. De la façon dont notre siècle est monté, loin de craindre des reproches pour avoir composé si jeune, j'ai bien plutôt à redouter qu'on ne me trouve trop vieux pour un commençant. Je ne fais cet aveu que pour montrer aux gens sensés, que je suis encore dans l'âge de recevoir des avis & d'en profiter.

J'ai des amis qui m'annoncent des succès ; mais l'amitié peut les séduire : comme d'ailleurs

## vii AVERTISSEMENT.

ils ne sont ni nombreux , ni puissans , ce ne sont pas eux qui feront ma réputation. Je l'attends des suffrages du Public , & de mon attention à ne lui rien offrir qu'il ne puisse recevoir, rien que je ne puisse avouer.

Je ne me dissimule pas les dangers qui entourent le parti que j'ose embrasser. Je sçais que la Littérature avilie par les manœuvres ignominieuses , par les excès révoltans de plusieurs de ceux qui la cultivent , a cessé d'être un art estimable aux yeux de bien des gens. Je ne condamne personne. Je suis aussi éloigné de la satyre , que de l'adulation ; mais j'ose prendre avec le Public un engagement solennel de ne jamais souiller ma plume par des personnalités , de ne me permettre dans l'histoire rien

**AVERTISSEMENT.** ix  
qui puisse blesser la vérité , ou  
l'affoiblir , & d'avoir en même  
tems le respect le plus pro-  
fond , le plus sincère, pour la  
religion, le gouvernement, & les  
mœurs.

On me trouvera peut-être en  
quelques endroits des sentimens  
bien opposés à ceux de deux  
grands hommes respectables par  
leur mérite personnel , & par  
l'honneur qu'ils ont fait à no-  
tre Nation , Bossuet & Rollin.  
Il est vrai que je n'ai pas suivi en  
tout le système qu'ils ont parû  
adopter. Tous deux sont ad-  
mirateurs décidés des Egyp-  
tiens : ils ne reconnoissent point  
de peuples plus illustres. J'ai  
osé fixer les yeux sur cette ré-  
putation éblouissante , & j'ai  
cru entrevoir qu'elle n'étoit pas  
à l'épreuve d'un examen réflé-

## x AVERTISSEMENT.

chi. Ce n'est ni par malignité, ni par orgueil que je combats ces deux écrivains célèbres. Je détaille avec candeur les raisons qui m'empêchent de penser comme eux : c'est au Public à juger. Je dois seulement remarquer que ni l'un ni l'autre n'ont guères pû se permettre l'usage de la critique.

Bossuet, génie impétueux & sublime, peignant avec toute la rapidité de la plus vive éloquence les mœurs des Peuples, les changemens successifs des Empires, songeoit bien plus à donner à son auguste élève une idée de ce que les Historiens en avoient dit, qu'à le fatiguer par des discussions entièrement opposées au plan de son ouvrage.

## AVERTISSEMENT. xj

Rollin étoit accoutumé depuis son enfance à vivre avec les Auteurs dont son histoire est un extrait , à les expliquer , à exiger pour eux le plus grand respect de la jeunesse confiée à ses soins. On ne se résoud guères à critiquer dans la vieillesse des choses qu'on a louées, admirées pendant soixante ans. Il étoit donc naturel qu'il copiât sans défiance Hérodote & Pline.

Quelquefois cependant l'évidence l'entraînoit malgré lui. En parlant du lac Moëris , des embellissemens de Babylone , de l'athlète Milon , il ne pouvoit s'empêcher de désavouer dans une note des traits qu'il auroit pû se permettre de ne pas écrire. Ce que son cœur droit & sincère entrevoyoit , ce qu'une trop lon-



## xij AVERTISSEMENT.

gue habitude l'empêchoit de distinguer bien nettement, c'est à peu près ce que j'ai osé dire avec franchise.

J'espère qu'on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu faire retomber indirectement sur la religion, l'espèce de Pyrrhonisme que j'ai jetté sur quelques récits des Historiens profanes. On sent assez combien ces deux objets ont peu de relation. Les Sçavans se sont réellement trop fatigués pour les réunir. Ils ont fait des *in-folio* pour prouver qu'Apophis étoit le même que Pharaon ; qu'il n'y avoit aucune différence entre Sua & Sabacus. On diroit à voir leurs efforts, qu'ils ont cru que la Bible avoit besoin du témoignage d'Hérodote.

## AVERTISSEMENT. xiiij

Pour moi pénétré des vérités que contiennent les livres saints, j'ai cru qu'ils pouvoient se passer du secours des Ecrivains Grecs. Dans mes critiques j'ai pris pour règle ce que dit Rollin lui-même, page 120. du premier volume de l'Histoire Ancienne, qu'Hérodote, sur la foi des Prêtres Egyptiens, rapporte beaucoup de faits singuliers, qu'un Lecteur éclairé ne prendra que pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des fables.

Je n'ai point fait de citations, & j'ai mis le moins de remarques qu'il m'a été possible. J'ai souvent éprouvé que cette multitude de noms dont on hériffe le bas des pages, ces notes accumulées, sont pour les Lecteurs des obstacles qui leur font une véritable

#### xiv AVERTISSEMENT.

peine. Au reste je puis facilement indiquer ici les Auteurs dont je me suis servi. Ce sont Hérodote, Quint-Curce, Plutarque, Arrien, Athénée, Pline, & les modernes qui les ont copiés.

Il existe parmi nous un corps illustre qui fait sa principale occupation de l'étude de l'antiquité. Personne ne révère plus que moi les talens des particuliers qui le composent. Je lui soumets avec la plus grande sincérité mon ouvrage & mes réflexions. C'est sur-tout la vérité qu'il se propose de découvrir. Il a substitué aux recherches vagues des siècles passés, un autre goût de recherches plus utiles & plus profondes. Quelques-uns de ses membres ne seront peut-être

## AVERTISSEMENT. xv

pas en tout de mon avis. J'y renoncerais sans peine dès qu'ils auront la bonté de me communiquer le leur, ou je détaillerai les raisons qui pourroient m'empêcher d'y déférer. De mes doutes & de leurs solutions naîtront peut-être quelques lumières dont je ferai flaté d'avoir été l'occasion.

Après le siècle d'Alexandre je prépare celui d'Auguste, qui fera dans le même goût, mais plus long & plus intéressant, parce que les objets sont mieux connus, & les ressources plus nombreuses. Il est même déjà fort avancé. Les conseils qu'on voudra peut-être bien me donner sur celui-ci, serviront en même tems pour la perfection de l'autre. Ils m'apprendront à me conformer avec plus d'e-

**xvj AVERTISSEMENT.**

exactitude au goût du Public ;  
dont j'ai peu de connoissance,  
& à supprimer beaucoup de dé-  
fauts inséparables de la jeu-  
nesse , d'un talent médiocre ,  
& d'un premier ouvrage.



---

**HISTOIRE**



# HISTOIRE DU SIÈCLE D'ALEXANDRE.

---

## *INTRODUCTION.*



Tous les hommes étoient sages, peut-être sçauroient-ils mieux apprécier les louanges qu'on donne aux Conquérans. Ils n'y verroient que le langage flatteur de la foiblesse qui cherche à désarmer la cruauté. Ils n'attacheroient point la gloire à ce titre, que bien des Rois croient malheureusement nécessaire à leur grandeur. L'histoire vengeroit un peu le genre

A

humain des hommes qui l'ont porté. Elle ne mettroit pas grande différence entr'eux & ces monstres appellés Tyrans, qui deviennent avec justice les objets de l'horreur & des mépris de la postérité.

Cette façon de penser seroit conforme à la nature, & fondée sur la raison. Je ne crois pas qu'il y ait jamais de Tyrans dont les caprices soient devenus aussi funestes à l'humanité, que la valeur d'Alexandre ou de César. La cruauté tranquille & réfléchie des Tiberes, des Nerons, des Domitiens, ne privoit Rome que d'un petit nombre de citoyens dans une longue suite d'années. Mais une seule bataille comme celle d'Arbelles & de Pharfale coutoient plusieurs milliers d'hommes au monde, & dépeuploit des pays entiers.

Quelques Historiens ont osé louer César d'avoir fait périr un million d'hommes dans les combats. Si cela est, le genre humain n'a point eu d'ennemi plus impitoyable. Caligula, Commode, Eliogabale ont été près de lui des prodiges de douceur & de

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 3

clémence. Si la raison juge avec tant de sévérité César le moins cruel des conquérans, que doit-elle dire de tous ces héros devenus célèbres par les maux qu'ils ont faits, & dont la gloire n'est fondée que sur des ruines ?

Cependant en général on aime leur histoire. On entend sans frémir le récit de leurs exploits. L'éducation nous accoutume à ne pas rendre les Généraux responsables de la destruction des hommes dans les batailles. Comme on ne leur voit pas distinctement assassiner les malheureux qui périssent par leurs ordres, que d'ailleurs ils courent eux-mêmes quelques risques, & qu'ils s'exposent aux dangers où ils précipitent leurs ennemis, on leur pardonne des meurtres qui semblent occasionnés par une défense légitime ; au lieu qu'on s'indigne contre la lâcheté de ces brigans couronnés, qui du fond de leurs palais, donnoient sans périls des ordres cruels. On ne les voit qu'avec horreur prodiguer à leurs esclaves le sang des hommes qui leur devenoient à charge par la vertu, ou suspects par le courage.



Il y a donc grande apparence que la gloire & la réputation seront toujours le partage des Conquérans. Pourvu qu'ils se distinguent par de grandes qualités, ce qu'elles ont d'éblouissant empêchera leurs contemporains & la postérité d'ouvrir les yeux sur la désolation qui les suit.

Il faut avouer aussi que leurs exploits, tout tristes, tout sanglants qu'ils sont par eux-mêmes, produisent souvent des changemens avantageux à la société. Soit que le fracas de la guerre éveille les esprits, & les tire de l'engourdissement où le repos les avoit plongés, soit que le mélange & le commerce des nations les rende plus raffinées & plus industrieuses, soit que l'opulence du peuple vainqueur élève ses idées, qu'il trouve dans l'emploi de ses richesses de quoi créer de nouveaux besoins, & de nouvelles ressources; il est certain qu'on ne voit jamais tant de grands hommes en tout genre, qu'après ces crises violentes qui fatiguent ou anéantissent les Empires.

Il semble que les sciences & les arts

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 5

soient un dédommagement, un remède salutaire que la nature prépare au genre humain épuisé. Ce sont les fleurs du printems qui succèdent aux glaces de l'hiver. Elles aidèrent à consoler Rome sous Auguste des horreurs de la guerre civile & des proscriptions. Elles firent oublier en France les fureurs de la Ligue, & en réparèrent tous les désordres. Elles appaisèrent chez les Anglois cette fermentation des esprits qui avoit conduit un Roi sur l'échaffaud, & amenèrent dans cette Isle orageuse un calme qui dure encore. Par-tout elles viennent essuyer les larmes de l'humanité, & guerir les plaies causées par le fanatisme & par l'ambition.

C'est sous ce point de vûe que j'ai envisagé le siècle d'Alexandre. Son nom excite encore notre admiration. On n'ose presque le prononcer qu'avec respect. Les Princes regardent comme un grand honneur de lui être comparés, & cet honneur est souvent la plus belle récompense des ambitieux qui trouvent de la gloire à détruire leurs semblables. Ils ne son-

gent pas que si Alexandre s'étoit contenté de faire périr des hommes, & de ruiner des villes, s'il n'avoit réparé par des actions vraiment louables l'héroïsme sanguinaire qui lui fit ravager tant de provinces, son nom ne seroit pas au-dessus de ceux de Tamerlan & d'Attila. Il mériteroit qu'on ne se souvînt de son règne que comme d'une calamité funeste qui auroit changé pour un tems la face d'une partie du monde. Mais heureusement, ce n'est point là l'idée qu'on doit avoir de ce règne mémorable. C'est dans l'étude de l'antiquité le point fixe d'où l'on peut commencer à compter les progrès de l'esprit humain.

Ce n'est pas que l'histoire profane ne remonte beaucoup plus haut. Mais le peu qu'elle nous apprend ne vaut pas la peine d'être répété. C'est un amas confus de noms & de faits souvent contradictoires, qui ne sont bons qu'à donner de l'exercice aux savants. Personne n'avoit écrit, personne n'avoit voyagé. Des Navigateurs Tyriens ou Carthaginois avoient osé s'écarter

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 7

de leurs pays : mais c'étoient des négocians avides qui , ne songeant qu'à s'enrichir , cherchoient à tromper les hommes plutôt qu'à les instruire. Si quelques sages comme Pythagore , Thales , Solon , avoient hazardé de longs voyages dans la seule vue d'acquérir des connoissances utiles , ces voyages dont la vérité n'est pas bien prouvée , paroissent avoir eu peu de succès ; où les philosophes n'en tirent point les lumieres qu'ils s'étoient promises , ou ils ne voulurent pas les communiquer à leur patrie. Dans ces tems reculés , il n'existe pour nous que deux peuples , les Perses & les Grecs : encore est-ce à leurs querelles que nous avons l'obligation de les connoître. L'envie de célébrer les défaites des Perses , fit créer l'histoire par un Grec ; & le renversement entier de cet Empire sous Alexandre , acheva d'en rendre toutes les parties accessibles.

Alors il se fit dans la moitié du globe une révolution prodigieuse. Les richesses de Suse & de Persepolis transportées en Europe y causerent

un changement rapide. L'intérêt, la politique la lièrent à l'Asie, & ces nœuds une fois formés ne furent plus rompus.

Depuis quelque tems la Grèce étoit préparée à ce changement. Ses premières victoires l'avoient remplie d'or & d'argent : les espèces devenues plus communes y avoient facilité la perfection des arts : mais puisque ce fut surtout vers le tems d'Alexandre que les fruits en devinrent plus sensibles, on peut regarder les beaux jours de la Grèce, comme faisant partie de son siècle. Il eut le bonheur de commander à des peuples éclairés, qui s'instruisirent encore eux-mêmes, en cherchant à dissiper l'ignorance dans leurs conquêtes. Leur habileté seconda avec succès les grandes vues de ce Prince, qui alloient au bonheur de ses nouveaux sujets : car il s'occupoit du soin d'embellir l'Asie après l'avoir désolée. Le grand avantage de ses victoires fut pour les vaincus, à qui elles procurèrent des arts qu'ils ignoroient, & pour la postérité à qui les écrivains purent transmettre des connoissances plus sûres & plus utiles.

Le siècle d'Alexandre est donc la première époque intéressante dans l'histoire de l'esprit humain. Il seroit à souhaiter pour le public que ce siècle eût le même bonheur que celui de Louis XIV, qu'il fut traité par ce génie supérieur à qui la Littérature de nos jours a tant d'obligations. Mais cet homme célèbre étant occupé à d'autres ouvrages, & paroissant avoir renoncé à ce qui fait l'objet de celui-ci, il doit pardonner à des mains plus foibles d'oser manier un sujet qui lui sembloit réservé.

En entreprenant d'écrire l'histoire de ce siècle, on n'a pas pû se dispenser de jeter un coup d'œil sur ceux qui l'ont précédé. Quelque obscurs, quelque incertains que soient les monumens qui nous en restent, il a bien fallu tâcher d'en prendre & d'en donner une idée. On commencera donc par examiner en peu de mots la confiance que l'on doit aux historiens sur les premiers Empires, & la façon dont ils ont pû se former. On tracera en même-tems un plan très-abrégé de ce qu'ont été les différens peu-

A v



ples avant Alexandre, & de ce qu'ils étoient lorsqu'il commença à paroître. Après un détail racourci de ses exploits militaires, & de ses occupations pacifiques, on fera connoître autant qu'il est possible dans un si grand éloignement, quelle étoit la forme du gouvernement, les mœurs & les usages adoptés avant & sous son regne, les grands hommes qui l'ont illustré, & on tachera de déterminer jusqu'où ils avoient poussé leurs progrès dans les arts estimables par leur utilité ou leur agrément. On tachera de rendre ces détails plus intéressants & plus instructifs, en les comparant avec ménagement aux usages qui sont en vigueur parmi nous. On conservera un article à part pour traiter de la Religion, qui chez les anciens influoit moins que chez nous sur les mœurs & sur le gouvernement. On cherchera si elle étoit, comme on veut se le persuader, un culte avilissant, & une source de débauches; ou si on ne doit pas plutôt la regarder comme une allégorie ingénieuse qui amusoit le peuple en lui

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. III  
retracant la mémoire des principaux phénomènes de la nature , & quelques attributs de la Divinité. Enfin on parlera de la philosophie dont les monumens sont sûrs & nombreux , & l'on verra si Socrate, Platon, Aristote étoient par eux-mêmes , indépendamment de l'éloignement où nous les voyons , des hommes bien supérieurs aux Philosophes du dernier siècle.

Un reproche qu'on pourra me faire avec une apparence de justice , c'est d'avoir parlé dans un ouvrage intitulé , *le Siècle d'Alexandre* , de beaucoup de choses qui paroissent avoir peu de rapport à lui. Dans les articles des Arts , de la Philosophie , je n'ai pas pû faire sentir bien distinctement quelle part il eût à leurs progrès ; & ces progrès même , avec les grands hommes qui les ont occasionnés , ont en partie précédé son règne.

Si c'est là un défaut , je ne me le suis pas dissimulé. Mais je prie le lecteur de songer que dans le siècle d'Alexandre , c'est moins le conquérant , que les hommes de son tems



dont je me suis proposé de donner l'histoire. L'auteur du siècle de Louis XIV. a pû dans son ouvrage rappeler tout à ce Prince , parce qu'en effet il est entré pour quelque chose dans tout ce qui s'est fait de grand de son tems. La forme de son gouvernement exigeoit cette dépendance. Dans une Monarchie absolue , on n'a presque à considérer que le Monarque. Il tient seul en son pouvoir les ressorts capables d'exciter les hommes à faire de grandes choses , & l'on doit lui sçavoir gré de toutes celles qui s'exécutent sous ses yeux.

Mais ici , il n'en est pas de même. Alexandre ne fut que le chef respecté des Grecs qui l'avoient élu. Si la force des armes le rendit despotique en Asie , il ménagea toujours avec soin les peuples de l'Europe qui avoient été les compagnons de ses victoires. Ces peuples déjà policés avoient porté par eux-mêmes presque tous les arts à la perfection dont ils étoient alors susceptibles ; ils jouissoient du fruit de leurs travaux , quand Alexandre parut. Depuis soixante ans

la Grèce étoit peuplée de grands hommes en tout genre qui contribuoient à la gloire de leur patrie. Ainsi ce siècle illustre pourroit être facilement désigné par d'autres noms. Mais celui d'Alexandre ayant éclipsé depuis tous ceux qui l'avoient précédé, ses conquêtes & son goût pour les arts ayant fait participer l'Asie & les nations deshonorées jusques-là par le titre de barbares, aux connoissances que renfermoit la Grèce, on a crû devoir lui conserver l'honneur de cette révolution. L'article qui traite de ses exploits est le plus brillant de cette histoire ; mais ce n'est pas le seul dont on ait dû parler. On a dit le siècle d'Alexandre comme on diroit celui d'Auguste. Dans ce dernier, il faudroit bien parler de Lucrece, de Terence, de Plaute & de Cicéron. Cependant Auguste n'a point vû les trois premiers, & il ne connut le dernier que pour le faire assassiner.



---

---

## CHAPITRE PREMIER

### *Des premiers Empires.*

**L**A nuit des tems couvre entièrement les premiers âges du monde. L'Écriture nous en apprend très-peu de chose ; destinée à fournir au Christianisme soumis, des regles de conduite , elle n'offre aucune ressource à notre curiosité. Pour ces siècles que l'éloignement dérobe à notre vûe , nous sommes absolument bornés aux écrivains profanes. Mais dans ce qu'ils nous en apprennent , on est bien embarrassé quand on veut concilier l'histoire avec la vraisemblance. Leur récit nous donne l'idée d'une population , d'une opulence si prodigieuse qu'on ne sçauroit la concevoir. Les princes ne se mettoient en campagne qu'avec des millions d'hommes armés ; ils trouvoient partout des peuples à combattre , & des dépouilles à remporter. Les uns parcouroient

L'Asie depuis la mer Caspienne, jusqu'au golfe de Bengale. D'autres partis des bornes de l'Afrique pénétraient jusqu'au fonds de l'Europe, & faisoient reconnoître leur pouvoir depuis le Nil jusqu'au Volga.

Les ouvrages attribués à Ninus, à Sémiramis, à leurs successeurs, ne sont point les entreprises d'une troupe de sauvages ignorans & barbares; ils prouvent des notions fort étendues, & la connoissance de plusieurs arts qui ne peuvent avoir lieu que chez des peuples policés depuis long-tems. On peut croire sans doute que Ninive n'avoit pas tout-à-fait trente & une lieue de tour, que les murs de Babylone avoient un peu moins de trois cens pieds de haut, & de quatre-vingt-sept de large, & que les historiens ont eu autant de part que les Architectes au merveilleux qu'on trouve dans les entreprises des Monarques de ces tems-là.

Cependant leur possibilité est démontrée par l'existence de la grande muraille de la Chine. Cette prodigieuse & inutile défense préparée par

la Chine civilisée contre la férocité de ses voisins, est continuée sur une étendue de cinq cens lieues, malgré les obstacles infinis qui ont dû s'opposer à sa construction. Elle peut rendre plus vraisemblable l'énorme enceinte de Ninive, de Babylone, & la grandeur étonnante de tous les bâtimens qui embellissoient cette partie de l'Asie.

Quoi qu'il en soit de leur histoire, & de celle des Rois qui les ont élevés, il ne semble pas qu'il y ait eu beaucoup à gagner dans l'étude qu'on en faisoit autrefois. Il est même surprenant qu'on s'y soit attaché avec tant d'opiniâtreté, & que les récits presque toujours contradictoires des écrivains aient causé tant de disputes parmi nos sçavans. On entendoit tous les jours dans les Académies lire des recherches profondes sur les débauches du voluptueux Sardanapale. On y faisoit avec éloquence les portraits bien détaillés de tous les eunuques chéris de ce grand prince. On enfançoit des volumes sur un mot barbare qu'on n'entendoit

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 17  
pas, sur les restes d'une inscription  
détruite par le tems. On a voulu  
trouver tout le système du ciel, tou-  
tes les découvertes astronomiques,  
dans ces colifichets sculptés sur les  
monumens Egyptiens, qui étoient  
probablement des hors-d'œuvres sans  
conséquence, prodigués par le caprice  
des ouvriers, comme ces feuillages,  
ces petites statues nombreuses qui  
couvrent & défigurent tous les bâ-  
timens gothiques. Bien des gens ad-  
mirent avec raison que des sçavans  
doués d'une patience si laborieuse,  
ou d'une imagination si féconde, se  
soient bornés à des sujets aussi in-  
grats. Que nous revient-il de sça-  
voir au juste que c'étoit le Dieu  
Horus qui avoit le col d'une cigogne,  
& que la tête de chien appartenoit  
au Dieu Anubis? La vingtième par-  
tie de l'esprit & du travail qu'on a  
mis à faire des systèmes sur ces anec-  
dotes ridicules, auroit suffi pour dé-  
brouiller les points les plus obscurs  
de notre histoire.

Nous sommes entourés des mo-  
numens de l'erreur. A peine pou-

vons-nous bien établir la vérité des faits mêmes qui se passent sous nos yeux : comment osons-nous nous flatter de découvrir des choses passées & oubliées depuis 4. ou 5000. ans ?

On a peine cependant à renoncer à ces discussions inutiles. Nous naissons tous avec une curiosité active qui nous porte à étendre nos connoissances. Elle est bornée du côté de l'avenir. L'esprit humain pour qui il est inaccessible se rejette sur le passé. Il semble qu'on prolonge son existence en pénétrant dans ces tems reculés. On se plaît à considérer les hommes qui les remplissent par le bruit de leurs actions. La flatterie y cherche des exemples pour l'adulation, & la malignité en trouve pour la satyre.

D'ailleurs chaque peuple cherche à rapprocher son origine de celle de l'humanité. Il semble qu'on mette une espece de vanité nationale à prouver qu'on descend en ligne plus directe des premiers hommes.

S'il étoit une fois démontré que les anciens historiens nous ont trom-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 19  
pés , on n'auroit donc plus de lumières sur ces détails si chers à notre amour propre. Il faudroit se résoudre à ignorer presque tout ce qui nous a précédés. Les sçavans ne pourroient plus se distinguer par des conjectures & des sistêmes qui leur font une réputation. Rien n'est plus désolant pour des esprits avides qui veulent rendre raison de tout. Dans l'incertitude on aime encore mieux sçavoir des fables que de ne rien sçavoir.

Les sçavans se sont avisés d'une ruse qui leur a réussi, pour le soutien de leurs systêmes. Ils ont intéressé la religion à la défense de ces chimères absurdes. Ils crient qu'on en veut à tout ce qu'il y a de plus sacré , dès qu'on n'est point de leur avis. C'est manquer de foi , que de ne point expliquer comme eux les noms de Gog & de Magog. Ils appellent impie quiconque ose douter que les Espagnols soient descendus de Mesraim , & les Francs de Gomer. La vivacité avec laquelle ils défendent ces mi-



nuties chronologiques , empêche qu'on ose les examiner. On les croit par habitude, bien plus que par conviction. Ils devroient pourtant songer que ce ne sont pas là des articles de foi : notre divine religion est indépendante de l'appui que veut lui donner une ignorance orgueilleuse. Les noms des premiers hommes qui ont peuplé les forêts de la Gaule, ou les neiges de la Suède, ne font rien à son authenticité, puisque ce n'est pas elle qui nous les apprend.

Quand Moïse rend compte de la dispersion des peuples sur la terre, il dit simplement qu'ils s'établirent les uns à l'Orient, d'autres à l'Occident : mais l'Orient & l'Occident peuvent se trouver dans un petit espace comme dans un grand. Il ne faut pas assurément en conclure que les petits-fils de Noé quittèrent leur patrie & leur famille pour aller disputer aux ours les glaces de la Norvège. Des gens accoutumés aux délices de l'Asie, auroient-ils été tout d'un coup se confiner dans la La-

ponie pour y vivre de chair de marsouin fumée, & de lard de baleine ?

Certainement la population du monde ne s'est pas faite comme on le croit ordinairement. Quellequ'ait été la patrie primitive du genre humain, il est clair que les hommes d'abord peu nombreux s'y renfermèrent dans une petite enceinte : quand les familles augmentèrent, il en fallut reculer les limites, & de proche en proche on gagna toujours de nouveaux terrains. Par ce moyen le passage devenoit insensible. Les enfans établis à quelques lieues des peres ne trouvoient point de différence entre le climat qu'ils abandonnoient & celui qu'ils alloient habiter. Ils s'éloignoient des pays chauds sans s'appercevoir qu'ils entraient dans des pays plus froids : ils prenoient l'habitude de fixer sur la terre par le secours des pins & des autres bois la chaleur que le Soleil commençoit à leur refuser : peu à peu il se trouva vers les derniers degrés de latitude septentrio-

nale des habitans qui ne croyoient pas avoir à se plaindre de la nature.

Après avoir tâché d'expliquer comment les hommes se sont répandus sur la terre, on voudroit pouvoir assigner au juste l'instant où ces mêmes hommes dépouillés de leur droit naturel, consentirent à se soumettre à d'autres hommes. Mais l'époque du gouvernement, soit républicain, soit arbitraire, est inconnue. On croit communément que la première autorité dans le monde fut celle des peres sur leurs enfans; que la puissance accordée aux Rois en fut l'imitation, & que le pouvoir despotique usurpé par des tyrans en fut le comble & l'abus.

Cette idée qui a de la vraisemblance, paroît pourtant, quand on l'examine, manquer de justesse. Il est très-probable que l'habitude & la nécessité tinrent les enfans dans la dépendance de leurs peres tant que les familles furent peu nombreuses. Une obéissance douce & volontaire, toute fondée sur le respect, ne pou-

voit rien avoir de gênant. Elle n'étoit combattue presque par aucune des passions qui ont depuis agité les hommes , & qui leur ont fait si souvent ensanglanter la terre. Ces petites colonies rassemblées chacune autour de leur chef , uniquement occupées du soin paisible de leurs troupeaux , n'ayant d'autres besoins que la subsistance, unies sans intérêt & sans prétention , ne connoissoient sans doute d'autre regle que l'égalité, & d'autre soumission que celle qui nait du respect & de la reconnaissance. C'est ce que les Poètes ont appelé l'âge d'or. Mais on ne peut gueres croire que les hommes soient déchus peu à peu de cet état tranquile , & que l'administration monarchique ait succédé imperceptiblement au gouvernement paternel.

Le premier qui voulut commander à d'autres qu'à ses enfans , ne put sans doute en venir à bout que par la violence. Il assujettit d'abord les foibles , afin de dompter par leurs secours multipliés les forts plus dispersés & moins unis. Dès qu'il y

eut deux esclaves , il s'en trouva bien-tôt un troisième. Car ces deux premiers croyoient diminuer de leur infortune tout ce qu'ils pouvoient en faire retomber sur un nouveau venu. En se remettant en liberté , ils n'auroient plus eu de maître ; mais en aidant ce maître à opprimer celle des autres , ils devenoient eux-mêmes des despotes en sous-ordre. Ils avoient à leur tour quelqu'un à qui commander. Ils travailloient donc de toutes leurs forces au soutien d'une autorité dont ils croyoient jouir personnellement , & c'est ainsi que se sont formés les empires.

Mais le premier de tous ces tyrans qui osa imaginer de subjuguier deux de ses voisins , n'eut certainement pas envie de leur laisser le pouvoir de rompre les chaînes dont il les accabloit. Moins ils y étoient accoutumés , plus il les fallut rendre pesantes , & ceux qui les reçurent , ne le firent probablement que quand ils ne purent plus résister : or cet instant n'est pas celui où l'on fait des conditions avec la puissance supérieure dont on se  
sent

sent écrasé. Il fallut alors traiter les hommes comme ces lions féroces que l'on tire des forêts. Les prisons, les fouets, la faim, la soif sont leurs premières leçons de servitude. Ainsi les premiers sujets furent esclaves. A la plus grande liberté succéda tout d'un coup & sans intervalle le plus affreux despotisme (a).

Cette vérité se trouve confirmée par l'histoire & par la fable. On voit que partout les tyrans précédèrent les Rois modérés. L'abus du pou-

---

(a) On me feroit une cruelle injustice, si l'on me soupçonnoit de donner à entendre que l'administration d'un seul est contre les loix de la nature, & que la Monarchie telle que nous la connoissons n'a d'autres fondemens que la violence. Au contraire, je la regarde comme le remède de la tyrannie. Elle tient un juste milieu entre la liberté onéreuse de l'Anarchie, & la rigueur insoutenable du Despotisme. Elle est donc au point où se trouve dans toutes les choses humaines la perfection dont elles sont susceptibles, également éloignée des extrémités.

voir est aussi ancien que le pouvoir lui-même. L'Asie le premier séjour des hommes, le premier pays peuplé, a été aussi le plus soumis à cette puissance arbitraire qui semble dégrader l'humanité. Dans cette partie du monde, soit par la mollesse du climat, soit par la force de l'habitude, les fers des peuples ne se sont jamais relâchés. Mais ailleurs on fit plus d'efforts, & ils furent plus heureux. Les hommes trop avilis se souvinrent enfin de ce qu'ils étoient. Ces héros si fameux dans la fable, Hercule, Thésée, Oedipe, furent des Citoyens généreux qui consacrerent leurs richesses & leurs travaux à la destruction de la tyrannie. La multitude délivrée, rétablie par eux dans ses droits naturels, en fit des Dieux par reconnoissance.

Depuis ce tems il y eut chez tous les peuples une alternative d'oppression & de liberté. On remarqua toujours un combat entre l'ambition des Princes qui les conduit au Despotisme, & l'inclination des peuples

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 27  
qui les ramene à l'indépendance. Ce  
sont ces deux mobiles presque tou-  
jours en opposition qui ont causé  
tous les malheurs dont l'histoire a  
conservé le souvenir.

---

---

## CHAPITRE II.

### *De l'Egypte.*

**O**N a traité l'histoire de l'Egypte  
comme on traite les romans.  
Les écrivains y ont prodigué l'in-  
croyable (a); ils en ont fait le pays  
des prodiges. Ces récits merveil-

---

(a) Il est très-possible que j'aie été aussi  
outré dans mes critiques, que les admira-  
teurs de l'Egypte le sont dans leurs éloges.  
Ce n'est pourtant pas le goût du paradoxe  
qui m'a mis la plume à la main. J'ai dit  
ce que j'ai crû la vérité; ce qui m'a pu  
appuyé par les faits. Je suis prêt à tout ré-  
tracter, dès qu'on me fera voir que je me  
suis trompé.

**Bij**



leux , peu contredits , parce qu'ils sont anciens , copiés successivement par tous les historiens semblent acquérir en vieillissant de nouveaux degrés de certitude. On ne songe point ici à entrer dans aucune discussion de chronologie. On ne veut donner aucune atteinte à la gloire des illustres Rois de Memphis , de Thebes ou de Tanis. On ne prétend dégrader ni la générosité du célèbre Rameffes Miamun , ni la valeur du grand Sabacon , ni la vertu du sage Misfragmutosis. On respecte ces bagatelles inutiles & fatigantes qui ne sont cheres qu'aux compilateurs. Mais tout le monde parle des Egyptiens comme du peuple le plus sage. Ils possédoient , dit-on , tous les arts & toutes les vertus : on est curieux de sçavoir si ces hommes fameux méritoient tant d'éloges. On cherche à les apprécier d'après le rapport même de leurs panégyristes.

On est bien surpris de ne voir en Egypte qu'une nation pauvre , ignorante , & plus orgueilleuse encore que grossiere. Cette terre féconde

à qui le Nil épargne les peines de la culture, ne nourrissoit comme aujourd'hui que des habitans malheureux. On connoit leur Religion ; c'étoit l'opprobre de l'humanité. Prostrés aux pieds des plus vils animaux, ils étoient encore plus méprisables que leurs Dieux. Les restes illustres qui nous les font admirer ne sont que des monumens de leur esclavage ou de leur superstition. Les Prêtres seuls, cette portion d'hommes, à qui le commerce avec la Divinité semble donner par-tout des lumières supérieures, étoient les dépositaires des sciences & des arts. Mais ces Sçavans oisifs & superbes craignoient d'être entendus. Ils voiloient leurs secrets sous des emblèmes presque intelligibles, & peu de personnes étoient admises à l'explication de leurs mystérieux Hiéroglyphes ; si pourtant on doit croire que les Hiéroglyphes aient jamais renfermé de véritables connoissances.

Les Princes tenoient d'eux leur éducation & leurs lumières : c'est à eux qu'il faut attribuer ce goût pour

les grandes entreprises qui nous étonnent encore aujourd'hui. Le reste du peuple plongé dans la misère & dans l'ignorance, ne pouvoit ni rien concevoir, ni rien exécuter. Mais que penser de ces ouvrages admirables, qui suivant à tant d'enthousiastes, déposent contre notre foiblesse, & éternisent la gloire de leurs auteurs ? Il y en a de différens genres, des Pyramides, des Obelisques, des Labyrinthes, des Statues, des ruines de villes : restes informes (a) qui ne présentent que des débris, & qui par-là sont chers aux voyageurs.

Cette espèce d'hommes qui ne fait guère usage que de ses yeux, voit tout avec étonnement, juge sans goût, & raconte sans vérité. Le desir de passer pour extraordinaires leur fait

---

(a) Il faut pourtant excepter les Obelisques qui sont réellement de très-beaux ouvrages. Rome moderne au milieu de toute sa magnificence s'enorgueillit encore d'en avoir pu relever quelques-uns. On verra à l'article de l'Architecture, comment j'ai cru qu'on pouvoit les apprécier.

jetter du merveilleux dans leur narration : trop souvent ils inventent des fables , afin de passer pour avoir vû des choses qui n'ont frappé personne avant eux. Quelquefois au contraire ils semblent se défier d'eux-mêmes , & n'osent parler que d'après les anciens. Qu'on lise Thevenot , Paul Lucas & bien d'autres , on verra qu'ils copient Strabon , Plinè , Pomponius Mela , pour faire la description des objets qu'ils avoient eux-mêmes sous les yeux.

Mais ces pyramides qui semblent le dernier terme de la grandeur , que faut-il enfin en penser ? Ce sont des ouvrages immenses ; elles prouvent le pouvoir des Princes qui les ont élevées , mais non la délicatesse de leur goût. Quelles raisons auroit-on de les estimer ? Est-ce la quantité de pierres qui y entrent , est-ce leur forme ? Le premier mérite n'en est pas un : le second est bien petit. Il montre que les constructeurs n'en étoient qu'aux premiers élémens de l'Architecture. Quand un enfant veut entasser des pierres les unes sur les autres , il com-

mence d'abord , fans réflexion , par donner plus d'étendue à la base qu'au sommet : c'est le procédé qu'indique la nature. La forme pyramidale est donc une preuve d'ignorance & non pas de grandeur.

Admireroit-on leur durée ? On ne fait pas attention que cette durée même est une suite de leur grossiereté. Le tems qui détruit sans peine les productions legeres du goût , ne mord qu'insensiblement sur ces masses énormes qui couvrent plusieurs arpens de terre.

D'ailleurs il pleut (a) rarement en Egypte. Ce qui nuit le plus aux édifices dans nos climats , c'est cette alternative d'humidité & de sécheresse qui en ébranlant insensiblement les parties qui les composent , en facilite la ruine. Les pyramides qui sont inaltérables dans les plaines brûlantes du Caire, seroient peut être déjà détruites dans nos campagnes.

---

(a) Les Anciens ont assuré qu'il n'y pleuvoit point du tout. Les voyageurs modernes disent qu'il y pleut aux mois de Décembre & Janvier aussi fort qu'à Londres. On est embarrassé à concilier ces deux récits.

Enfin la matière de ces monstrueux édifices entreroit-elle pour quelque chose dans l'estime qu'on en fait ? Il est assez probable que ce sont des pierres du pays ; mais on ne voit pas sans surprise que les écrivains ne puissent s'accorder, même sur leur couleur. Des témoins oculaires disent que ce sont des pierres très-noires ; d'autres témoins oculaires assurent qu'elles sont très-blanches. Un Auteur ancien a dit que la surface en étoit unie du haut en bas ; un (a) moderne prétend qu'on y avoit pratiqué des marches de quatre pieds de haut, & cela, dit-il, pour la commodité.

Il en est de même des autres bâtimens dont on a parlé. En supposant qu'on puisse croire ce qu'on dit du labyrinthe, de ses trois mille chambres, de ces plafonds de marbre qu'un voyageur y a vus, de ces prodiges de l'art enfermés sous la terre, on n'y trouvera qu'une magnificence

---

(a) Histoire des Empires.

barbare (a), un abus de l'industrie humaine. Ce sont des pierres monstrueuses, des salles immenses, des Colosses, des Statues de cinq ou six cents pieds de haut. Ces Statues sont détruites ; mais tous les sphinx qui existent encore sont d'une grandeur prodigieuse & d'une sculpture grossière. Les colonnes que le tems n'a pas renversées, celles que la terre n'a point couvertes, ne sont ni d'un dessein correct, ni d'une proportion

---

(b) On voit que je ne refuse pas aux Egyptiens de la constance & de la hardiesse. Je conviens qu'ils ont entrepris & exécuté de grands ouvrages, comme les Péruviens, que nous ne soupçonnons pas d'avoir eu des connoissances bien étendues & qui ont pourtant à force de bras & de tems fait des choses plus étonnantes que les Pyramides. Ce que je conteste aux premiers, c'est le goût, la délicatesse dont il ne paroît pas qu'ils aient même eu d'idées. Il faut même encore à cet égard distinguer les tems. Car après Alexandre, après la révolution causée en Egypte par les Grecs joints aux Macédoniens ; ceux-ci purent y porter les arts perfectionnés, & qui sçait si les monumens plus supportables qui nous en restent, ne sont pas de ces tems postérieurs ?

élégante. Les petites parties n'y sont pas mieux traitées que les grandes ; enfin dans ces mesures qui sont bien plus vantées que nos plus beaux chefs-d'œuvres , tout démontre l'ignorance des ouvriers , & le peu de goût des peuples qui les employoient. Chez eux l'art étoit encore dans son enfance. Ils ignoroient ces justes rapports , cet ensemble qui attache l'œil du spectateur sans le fatiguer , qui lui procure un plaisir tranquille , sans effrayer son imagination. Ils sçavoient forcer la nature , & non pas l'embellir.

S'ils étoient Architectes grossiers , on ne peut guère penser qu'ils fussent ou Peintres ou Musiciens plus délicats. On ne connoît pas leurs progrès dans ces deux arts : les historiens n'en ont rien dit ; mais à en juger par le reste , on ne doit pas en avoir grande idée.

Si ces talens avoient été dans le génie de la nation, la barbarie n'auroit pû les éteindre tout à - fait. Ils auroient reparu sous des Princes bienfaisans & magnifiques tels que les Ptolémées



C'est ainsi que les arts accueillis en France sous François Premier, presque étouffés sous ses successeurs par les guerres de Religion, se ranimèrent tout d'un coup à la voix de Richelieu, & se développèrent avec splendeur pendant tout le regne de Louis XIV.

C'est ce qu'on ne voit pas en Egypte. Ce qu'elle avoit de tableaux dans les tems plus modernes, elle les tenoit de la Grèce. Ses Rois en tiroient leurs Danseurs, leurs Musiciennes, leurs Comédiens. La capitale alors célèbre par la mollesse de ses habitans devoit aux étrangers jusqu'à ses plaisirs.

On parle beaucoup de la bibliothèque d'un Roi Ozymandias. Ce grand Prince aimoit l'étude, & il avoit fait mettre pour inscription sur la porte de sa bibliothèque, boutique des remèdes de l'ame. Ayant donné un si beau nom à sa bibliothèque, il ne lui manquoit plus que d'avoir des livres: mais alors personne n'avoit encore écrit. On ne connoissoit pas même l'usage de l'écri-

ture. Ces figures maussades & inintelligibles que nous avons nommées Hiéroglyphes, en tenoient lieu ; elles étoient gravées sur de hautes colonnes, ou sur des pierres d'un volume énorme. Ces colonnes & ces pierres pouvoient difficilement entrer dans une bibliothèque, & l'on ne voit pas à quelle maladie de l'ame elles pouvoient servir de remède.

Les inondations du Nil apprirent, dit-on, la Trigonométrie aux habitans du pays qu'il arrose. La nécessité de distinguer leurs héritages après la retraite des eaux, en fit d'abord des Arpenteurs, & ensuite des Géomètres. Cependant ils ignoroient les propriétés du Triangle & du Cercle, sans lesquelles il n'y a point de Géométrie. Celles de la sphère étoient loin de leur être connues. Ce sont des Philosophes Grecs qui ont fait ces découvertes utiles. Platon, Pythagore, Archimède n'étoient point nés sur le bord du Nil.

Quand Alexandre voulut envoyer à son précepteur les observations af-

tronomiques de l'Asie, ce ne fut pas à Memphis qu'il s'adressa. Les seuls Caldéens fournirent des mémoires, & le silence de l'Egypte en cette occasion prouve combien elle étoit peu éclairée.

La Mécanique, cet art qui semble né avec l'homme, y étoit très-imparfaite. Ils ne sçavoient pas rendre les élémens esclaves de leur adresse. Loin de soupçonner l'usage des forces mouvantes, & l'augmentation de puissance qui en résulte, ils n'employoient pas même les ressources les plus simples de la nature. Si l'on veut sçavoir comment ils s'y prenoient pour le transport des fardeaux, qu'on ouvre l'Abbé Guion, (a) on y verra que deux mille hommes furent trois ans, à faire faire par eau, un trajet de vingt jours, à une pierre de trente pieds de long.

Ils exerçoient la médecine, mais sans intelligence. C'étoit une routine dont il n'étoit pas permis de s'é-

---

[a] Histoire des Empires.

carter. La loi défendoit les expériences : c'est-à-dire qu'elle obligeoit les Médecins d'être ignorans. Ils étoient responsables de la mort du malade , quand ils ne l'avoient pas traité selon les regles , & l'on conçoit aisément qu'avec un pareil principe , presque toutes les maladies devenoient mortelles. Aussi dit-on que l'Egypte étoit un pays mal sain.

Si l'on examine ensuite les mœurs du peuple , la constitution même du gouvernement , on verra par - tout des contradictions ou des absurdités. L'Egypte avoit d'excellentes loix , auxquelles les Princes mêmes étoient soumis , & on n'en raconte que des exemples de despotisme. Elle avoit des armées immenses ; elle entretenoit cinq ou six cent mille soldats , & fut toujours subjuguée sans résistance. Nabuchodonosor , Cambise , Alexandre n'eurent qu'à se présenter pour en devenir les maîtres. On y croyoit l'immortalité de l'ame , & dans les repas , on présentoit une figure de mort aux assistans , en leur disant , bûvez & mangez , car voilà ce que



vous serez un jour. Est-ce ainsi que pensent des gens persuadés d'une autre vie ? Par le contrat de mariage, le mari s'engageoit à obéir exactement en tout à sa femme. Au moins cet article n'est que ridicule. Mais après cela, il est bien suprenant qu'en Egypte on eût besoin du ministère des Eunuques. On a peine à deviner l'usage qu'en pouvoient faire des époux aussi soumis.

Ce pays tant loué est donc bien au-dessous (a) de la réputation qu'on lui accorde. Il faut rabattre beaucoup des éloges que lui ont prodigués des auteurs crédules ou mal instruits. Vers le tems dont nous allons parler, elle étoit devenue une province de l'Empire des Perses. Un Prince presque imbécille en avoit fait la

---

[ a ] Je crains toujours que ma hardiesse à dire mon avis sur des objets révéés jusqu'ici par un grand nombre de Sçavans, ne paroisse choquante. Mais je le répète ; j'ai cru être fondé dans cette façon de penser, je recevrai avec docilité, les avis qu'on pourra me donner à cet égard.

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 41  
conquête. Il ne paroît pas même  
qu'elle fût bien considérée de ses  
vainqueurs. Les maîtres des pyrami-  
des étoient les esclaves d'un Satrape.  
S'ils osoient quelquefois secouer le  
joug, ce n'étoit qu'avec le secours  
des étrangers.

On leur avoit laissé leur Religion  
& leurs Divinités. Les Mages dépo-  
sitaires & Juges souverains du culte  
sacré dans l'Empire, prodiguoient aux  
Egyptiens le plus grand mépris. En  
effet les adorateurs du feu ne pou-  
voient guère être jaloux d'un encens  
brûlé sur les autels d'un bœuf ou  
d'un rat. Dédaignant également &  
les Prêtres & leurs Dieux, ils les lais-  
soient adorer humblement le Cro-  
codile qui les dévorait ; & bâtir des  
Temples à tous les monstres dont le  
Nil étoit plein.



---

---

## CHAPITRE III.

### *De la Perse.*

**C**Es Empires d'Assyrie, de Ninive, de Babylone, d'Egypte fondés par tant de Héros inconnus, vinrent enfin avec toute l'Asie se fondre dans celui que forma Cyrus. L'histoire de ce Prince est un peu moins obscure. Les Livres Saints le nomment distinctement. Les écrivains Grecs qui en ont parlé n'en disent rien d'absolument incroyable. Seulement il est singulier qu'ils soient opposés presque en tout. En rapportant la vie du même Roi, ils disent des choses toutes différentes.

L'un (a) fait de Cyrus une espèce d'aventurier sans mœurs, sans principes, qui n'avoit d'un Conquérant que la férocité. C'est un usurpateur

---

(a) Hérodote.

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 43  
barbare qui doit le Trône à des crimes, & qui va dans les pièges d'une femme terminer une vie deshonorante par une mort ignominieuse.

Dans l'autre (a) c'est un Prince philosophe, né pour être le modèle des Rois & des Généraux. C'est un de ces êtres bienfaisans que la nature accorde rarement aux vœux du genre humain. Il regne, il combat comme le plus grand des hommes, il meurt comme le plus sage. Il nous est assurément bien difficile aujourd'hui de décider lequel de ces deux portraits est le plus ressemblant. Rollin, cet écrivain célèbre, justement & généralement estimé, a suivi le récit de Xénophon. Peut-être seroit-il à souhaiter qu'il nous eût appris la raison de cette préférence; celle qu'il en donne ne paroît pas suffisante: c'est, dit-il, parce que la mort de Cyrus est bien plus belle dans Xénophon que dans Hérodote. Cependant si jamais un ouvrage a eu l'air chimérique, c'est la

---

[a] Xénophon.



Cyropédie. Cette discipline des Perses, dont dix ans après il ne reste pas le moindre vestige; cette excellente éducation qui n'apprend rien aux jeunes gens, puisque Cyrus, malgré toutes ses leçons de sagesse s'instruit en une demi-heure avec son pere, plus qu'en quinze ans avec ses maîtres, la morale de Socrate qui se retrouve toute entière dans la bouche de ce Héros guerrier, sont autant de choses qui doivent rendre cette Histoire bien suspecte.

D'un autre côté, Hérodote n'est guère plus croyable. On voudroit que cet écrivain célèbre, appelé le Pere de l'Histoire, eût donné à ses successeurs l'exemple de l'exactitude comme celui du style. Il est aisé de se convaincre qu'il a souvent ramassé sans choix les faits les plus absurdes, & que dans les choses mêmes qui regardent la Grèce, on ne doit pas le croire sans examen. Si donc des deux ouvrages qui nous font connoître Cyrus, l'un est un Roman sans vraisemblance, & l'autre un Livre souvent sans vérité, que faut-il croire au su-

jet de ce Prince ? Il a existé, puisque l'écriture en parle. Il a été un grand capitaine , puisqu'il a fait des conquêtes : en général on peut le mettre au rang de ces fléaux brillans qui ont désolé le monde ; mais le détail de ses actions est parfaitement ignoré.

C'est ainsi qu'on connoit les noms de Pharamond & de Merouée. On ne peut guère douter qu'ils n'aient été Rois des Francs. Ils sont au nombre des Chefs qui ont guidé la valeur de nos ancêtres , contre la foiblesse des Romains. Mais dire précisément en quelle année ils ont vécu , en quels lieux ils ont régné , donner même une idée de leurs exploits ; c'est ce que l'Histoire ne sçauroit faire aujourd'hui. Elle ne marche qu'à l'aide des monumens authentiques , & la nuit des tems , ou plutôt les ténèbres de l'ignorance , ont fait disparoître ceux qui pouvoient nous éclairer à leur sujet.

Sans vouloir donc deviner au juste ce que fut Cyrus , il suffit de sçavoir que les premiers successeurs de ce grand homme, ne nous sont guère plus connus. Si un Darius qui dut la cou-

ronne à un assassinat, & , dit-on , aux hennissemens de son cheval , se fit battre par des Sauvages appelés Scythes , & ensuite par les Athéniens à Marathon ; ces disgraces n'eurent point d'éclat , parce que son fils en éprouva de bien plus honteuses. Ce fils appelé Xerxes , ébranla l'Asie entière pour accabler la Grèce. Il épuisa ses vastes Etats pour envahir un coin de terre qui devint le tombeau de ses armées. Il ne faut pourtant pas croire qu'il marchât avec cinq millions d'hommes , pour subjuguier un petit pays qui n'avoit pas deux millions d'habitans. Les écrivains Grecs n'ont pas crû pouvoir trop exagerer le nombre de ses soldats , pour relever la gloire de leurs compatriotes qui les avoient vaincus : mais tout ce qu'on peut en dire , c'est que ses troupes étoient nombreuses & riches , celles des Grecs , pauvres & pleines de courage. Les Perses combattoient pour un maître ; les Grecs pour eux , & pour leur liberté. Ils repoussèrent aisément des soldats chargés d'or & d'argent , qui com-

ptoient le faste & le luxe pour la première vertu d'un guerrier. Ces magnifiques dépouilles , qui trop souvent annoncent & produisent l'esclavage , devinrent chez les victorieux le prix de la valeur , & l'ornement de la liberté.

On ne peut trop remarquer la ressemblance des scènes qui se jouent sur le grand théâtre du monde. Xerxès devint pour la Grèce , ce que Philippe Second fut long-tems après pour la Hollande. Tous deux en prodiguant des trésors immenses contre leurs ennemis, leur préparèrent des ressources pour se défendre. Ils policèrent , ils enrichirent les peuples qu'ils avoient voulu dompter. Mais l'imprudencé du Monarque Persan , fut plus fatale à ses successeurs que celle de l'Espagnol. Xerxès en voulant asservir un pays dont la conquête n'auroit rien ajouté à sa puissance , prépara de loin la ruine entière du sien. Quatre Princes qui régnèrent après lui ne firent que la faciliter. Amollis par le luxe , toujours enfermés dans leurs nombreux Serrails,

ils ne dûrent leur conservation qu'aux troubles qui désoloient la Grèce. Lorsqu'enfin ces troubles dissipés lui permirent de se réunir contre l'ennemi commun , la Maison Royale de Perse se trouva deshonorée par des crimes , & l'Etat ébranlé par des révoltes. Un scélérat nommé Ochus , devenu Roi à force de meurtres , ayant passé son règne à combattre ses sujets , périt enfin par les intrigues d'un autre scélérat nommé Bagoas. Ce dernier qui étoit Eunuque & puissant , disposa deux fois du Trône. Il donna d'abord pour maître à la Perse un enfant qu'il affassina , & ensuite l'infortuné Darius Codoman.

Le rival d'Alexandre devoit donc la Couronne à la protection d'un Eunuque. L'Empire se ressentoit encore des secousses qui l'avoient agité sous le gouvernement d'Ochus. Les Provinces nouvellement remises sous le joug , devoient le porter avec impatience. Les Grands occupés de leurs intérêts , peu sensibles à la gloire du Trône , n'en voyoient que l'avilissement , & les peuples fatigués par tant  
de

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 49  
changemens subits ne pouvoient avoir  
ni amour ni respect pour un Prince  
jeune , à peine connu , & qui n'a-  
voit d'autre droit à la souveraine  
puissance , que d'avoir sçu plaire à  
l'infâme assassin de deux Rois. Ces  
observations que les Historiens ne  
font point, aident à concevoir pour-  
quoi les progrès d'Alexandre furent  
si rapides.

---

## CHAPITRE IV.

*De Tyr , de la Phénicie & du reste  
de l'Asie.*

**L**E Royaume de Perse contenoit  
l'Empire entier qui porte en-  
core le même nom. A l'orient il  
occupoit une partie de l'Empire du  
grand Mogol , désignée alors par des  
noms dont il est très-difficile d'indi-  
quer la véritable signification. Du midi  
à l'occident, ses bornes étoient le  
Golfe Persique , l'Arabie ; au nord  
ces immenses déserts de la Tartarie,

C

moins peuplés que ravagés par des barbares inconnus, appelés Scythes, dont les descendants conservent encore les mœurs & la férocité. On ne soupçonnoit pas l'existence de ces vastes contrées de la Moscovie, de la Chine, de la Corée, du Japon, qui par leur étendue, leurs usages, leurs loix, & même la figure de leurs habitans, semblent former un autre univers. La partie intérieure des Indes n'étoit gueres mieux connue. On n'avoit point encore ouvert ces mines précieuses de Golconde & de Visapour, qui produisent tant de superfluités brillantes. Les peuples de ces beaux climats contents des avantages que la nature a prodigués à leur pays, assez heureux pour être ignorés de leurs voisins, ne songeoient point à les troubler. Ce que les Historiens d'Alexandre appellent le monde entier, les nations qu'il a soumises, ne formoient donc pas le quart de l'Asie.

Sur les côtes voisines de l'Europe, on trouvoit quelques Grecs qui vivoient en république sous la pro-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 51  
tection du grand Roi. Ils avoient bien dégénéré de leur origine , & ne se défendoient d'une servitude entière qu'en faisant bassement leur cour aux Satrapes. Un peu plus haut étoit la célèbre ville de Tyr , qui ne possédant presque en terre ferme que le seul rivage où elle étoit bâtie , avoit sçu se former un empire étendu , fondé sur les besoins & l'ignorance des autres hommes. Ses habitans furent les premiers , dont l'industrie imposa un tribut volontaire au luxe & à l'indolence de leurs voisins. Ils se rendirent les facteurs des nations , & par ce moyen qui a depuis si bien réussi aux Hollandois , ils s'enrichirent sans avoir de richesses de leur propre fonds. Ils avoient encore avec les Hollandois une autre ressemblance ; c'étoit la frugalité dans l'opulence , & le peu d'envie de faire des conquêtes.

Avant que de passer à la Grèce , il faut donner une idée de Carthage , colonnie de Tyr , dont nous avons parlé ; & de Rome , ennemie irréconciliable & heureuse de Carthage.



Quoique ces deux villes ne soient entrées pour rien dans les mouvemens qui agiterent l'Asie sous Alexandre ; cependant elles sont dignes toutes deux d'une attention particulière, parce que l'une jouissoit déjà d'une réputation étendue, & que l'autre commençoit à la mériter.

---

## CHAPITRE V.

### *De Carthage.*

TANDIS que Tyr étendoit au loin son commerce, & sembloit être seule la source des richesses de l'Asie, quelques-uns de ses citoyens allèrent s'établir dans un coin de l'Afrique. Didon, sœur du Roi de Tyr, chassée par les cruautés de son frere, & suivie de quelques Phéniciens attachés à sa fortune, bâtit Carthage sur le bord de la mer. Les Africains encore grossiers, accueillirent les fugitifs avec humanité. Ils leur céderent sans peine un empla-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 53  
cément dont ils ne connoissoient pas les avantages. Les Tyriens y portèrent l'esprit d'industrie & d'activité de leur pays. Ils cultivèrent par goût & par nécessité le commerce que les naturels négligeoient par ignorance. Tyr vit bientôt sa fille devenue sa rivale ; Carthage couvrit les mers de vaisseaux. En soutenant le commerce d'une main, elle eut l'ambition de conquérir de l'autre, les nations même qui l'enrichissoient. Ses généraux procurèrent à leur patrie la gloire qui accompagne les expéditions guerrières. Ils commencèrent par asservir les descendants de ces Africains qui avoient autrefois si bien traité leurs ancêtres. Ensuite ils portèrent leurs armes dans l'Europe. Ils descendirent dans l'Espagne, alors barbare & inconnue, mais peuplée & féconde en mines abondantes. Ils en traitèrent les peuples, comme les Espagnols eux-mêmes ont depuis traité les habitans du Mexique & du Pérou. Ils en massacrerent une partie, & employèrent

les bras des autres , pour arracher à la terre ces métaux qui flattoient leur avarice. Depuis , lorsque Xerxès non content d'armer l'Asie entière contre la Grece , lui cherchoit partout des ennemis , ils se firent payer fort cher par ce Roi barbare pour entreprendre la conquête de la Sicile , qui devoit leur rester.

Il est bon de remarquer que ces marchands avides portoient l'esprit de trafic , jusques dans leurs expéditions militaires. Ils aimoient mieux amasser de l'argent pour payer des soldats , que de cultiver des terres pour les nourrir. Certains de trouver des défenseurs tant qu'ils seroient riches , ils laissoient aux autres nations le soin de recruter leurs armées. Ils achetoient le sang des peuples pauvres & courageux. Faisant de la vie même des hommes un objet de commerce , ils fournissoient des troupes à leurs généraux , comme un facteur envoie des marchandises à ses correspondans.

Un esprit tout différent animoit

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 55  
un peuple alors bien moins puissant,  
qui disputant à peine contre ses voi-  
sins la possession d'un terroir ingrat,  
n'annonçoit pas qu'il dût être un  
jour vainqueur de Carthage, de la  
Grece, de la Perse, & de presque  
tout l'univers connu.

---

## CHAPITRE VI.

*De Rome.*

CETTE ville devenue si célèbre  
étoit encore bien loin de tant  
de gloire & de puissance. Pressés de  
toutes parts par des ennemis bra-  
ves & pleins de valeur, ses citoyens  
n'avoient peut-être dû leur courage  
qu'à la nécessité. Ils étoient tous  
soldats, parce qu'il s'agissoit à chaque  
instant de leur destruction. Ils n'au-  
roient bien-tôt plus eu de patrie,  
s'ils n'avoient pas sçu la défendre.

Cependant les Historiens leur at-  
tribuent dès le commencement, un  
plan de conduite tendant à la con-

Civ

quête du monde. Ils veulent que dans un tems où trois mille brigands se disputoient dans le champ de Mars une centaine de moutons, avec une botte de foin pour enseigne, ils songeassent à envahir des pays, dont ils ne connoissoient pas même le nom. Ils ont orné de fables le berceau de Rome naissante. Une tête trouvée au Capitole, la pesanteur d'une pierre qu'on ne put soulever, furent des présages très-clairs de sa future grandeur. Parce qu'ils ont fait de grandes conquêtes, on a crû qu'ils avoient toujours pensé à devenir conquérans.

Cette foiblesse pardonnable aux anciens Auteurs, qui flattoient par des récits merveilleux la vanité de leurs compatriotes, ne l'est point dans nos modernes qui les copient. Il falloit dire, ce qui est vrai & vraisemblable, que les premiers habitans de Rome ne combattirent d'abord que pour sa conservation. Quand des circonstances heureuses eurent augmenté leurs forces, leur ambition s'augmenta avec elles. Ils se servirent des

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 57  
peuples vaincus pour en vaincre d'autres : ils se prêterent à la fortune, & s'ils l'aidèrent quelquefois, ce fut par l'artifice & la trahison autant que par la valeur.

Une chose singulière, ce sont les éloges qu'on prodigue à la vertu de ces anciens Romains. La pauvreté, la pudeur étoient, dit-on, les soutiens de la République. On voit dans les Poètes des descriptions touchantes de l'innocence qui regnoit à Rome dans les premiers tems. A les entendre tous les citoyens étoient autant de philosophes pratiques, dont la continence & la modération faisoient la honte de leur postérité.

Je veux croire que quand Rome & son Empire n'occupoit que deux lieues de terrain, les mœurs y étoient encore respectées. Il ne pouvoit y avoir de luxe chez des brigands grossiers, à qui une terre peu fertile fournissoit à peine la subsistance. Ils n'avoient pas de quoi payer les vices. Mais cet état dura peu. Le premier fruit de leurs pillages fut chez eux,

comme chez les autres peuples , sacrifié à la volupté.

Dès le tems de leur quatrième Roi , ces laboureurs qu'on nous peint si ennemis de la molesse , firent une divinité de la courtisane Flora. On consacra la plus belle saison de l'année , à celle qui avoit consacré ses beaux jours aux plaisirs des citoyens. L'agréable emploi qu'elle avoit fait de ses charmes lui valut l'empire des fleurs. Je sçai qu'elle paya les honneurs qu'on lui rendit. Ce fut du prix de sa beauté qu'elle acheta des autels. Le peuple Romain institué par elle héritier de ses richesses , crut qu'un culte religieux pouvoit seul prouver sa reconnoissance. Mais en bonne foi , est-ce chez un peuple vertueux , qu'on récompense le libertinage par l'apothéose ? Est-ce dans une ville bien réglée , qu'on bâtit des temples à une femme publique ? Est-ce avec des particuliers pauvres & attachés au travail , qu'elle trouve moyen d'amasser des trésors ? Les Auteurs qui racontent l'histoire de la belle Flora , auroient dû , ce semble,

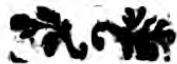
vanter la générosité, & non pas la sagesse des Romains qui l'enrichissoient.

Quoi qu'il en soit, Alexandre n'eut rien à démêler avec eux. Tite-Live prétend que ce fut un bonheur pour lui. Il exagère la valeur de ce peuple, le courage & l'habileté de ses généraux, le nombre de ses soldats, que le Prince Grec n'eût pû égaler malgré toute sa puissance. Mais les Volsques étoient moins nombreux que les Macédoniens : Coriolan n'étoit pas plus brave qu'Alexandre. Cependant à peine ce citoyen rebelle paroît armé sous les murs de sa patrie, que tout y tremble, tout est dans la consternation. Les grands hommes dont elle étoit pleine s'éclipsoient, lorsque la seule émulation de gloire auroit dû les engager à se montrer. Ces Sénateurs si fiers vont humblement embrasser les genoux de leur ennemi. Ils lui envoient des Prêtres en procession pour le fléchir, & point de soldats pour le combattre. Ils doivent enfin leur salut à des femmes, & Rome ne subsiste que



parce que son ennemi a plus de grandeur d'ame qu'elle-même n'a montré de lâcheté.

Quelque tems après, un petit nombre de Gaulois écrase dans une seule bataille toutes les forces de la République. Ils marchent à Rome; ils la brûlent; ils assiègent pendant sept mois le Capitole, aux yeux de trois cents mille guerriers Romains dispersés & tremblans à trois ou quatre lieues de-là, & si ceux-ci écartent enfin leurs redoutables vainqueurs, c'est bien moins par la force que par la surprise & la perfidie. D'après ces faits avérés, on ne voit pas pourquoi l'Italie auroit pû devenir si funeste au Roi de Macédoine. Assurément le vainqueur d'Arbelle pouvoit bien se promettre de subjuguier une ville, qui avoit demandé grace à Coriolan, & n'avoit osé se défendre contre Brennus.



---

---

## CHAPITRE VII.

*Du reste de l'Europe, excepté la  
Grèce.*

**L**A barbarie la plus épaisse des-  
honoroit le reste de cette par-  
tie de l'univers. L'Allemagne, l'An-  
gleterre, embellies aujourd'hui par  
tant de villes opulentes, peuplées  
par des hommes qui font honneur  
à leur patrie, & souvent à tout le  
genre humain, étoient alors cou-  
vertes de forêts infestées par des fau-  
vages féroces, qui n'avoient aucune  
communication avec leurs voisins.

Les Gaules habitées par nos an-  
cêtres, étoient un peu plus policées.  
Il paroît qu'il s'y étoit déjà formé  
des sociétés distinctes, des états puis-  
sants. Les mines qui y sont com-  
munes, leur fournissoient même une  
espece d'opulence, dont les Romains  
ne tarderent pas à les dépouiller. Nous  
ne sçavons de ces Gaulois que ce

que leurs vainqueurs nous en ont appris. Ils n'avoient pour conserver la mémoire des événemens passés , que les poëmes de leurs Bardes ou Druides , espece de Poëtes respectés , qui étoient en même-tems les Prêtres de la nation. On sçait que presque tout leur culte consistoit à avoir sur eux du gui , & à immoler quelquefois des hommes à un certain Theutath , qu'ils regardoient comme le créateur de l'univers.

Ce climat aujourd'hui si tempéré, étoit alors si triste , si rude par la quantité de bois & de marais qui couvroient la terre , qu'il arrivoit souvent à des portions considérables d'habitans de s'expatrier. Ils partoient sans autre ressource que leur épée & leur courage : ils alloient se faire par la force des établissemens dans des climats plus doux, chez des peuples que cette douceur avoit amollis. Des troupes nombreuses de ces aventuriers avoient déjà passé les Alpes. Ils étoient descendus sur les rives du Pô , & s'é-

toient emparés de cette campagne délicieuse qui forme aujourd'hui le Milanois & ses environs. Cependant comme ils ne mettoient dans leurs entreprises aucune politique , que ces effains une fois fixés n'entretenoient plus aucune correspondance avec la nation qui les avoit produits, ils se confondoient peu à peu avec leurs voisins & leurs sujets , & conservoient à peine la mémoire de leur origine. Quoiqu'ils eussent fait assez de conquêtes pour former un grand empire , ces conquêtes n'étant ni réunies, ni gouvernées par le même esprit , les Gaulois ne paroissoient point encore redoutables. On ne les comptoit pour rien dans le monde.



---

---

## CHAPITRE VIII.

### *De la Grèce en général.*

**S**I l'on devoit juger des peuples par le terrain qu'ils ont occupé, il n'y en auroit point de plus méprisables que les Grecs. Le petit pays qu'ils habitoient, n'avoit aucune de ces productions précieuses, qui tiennent le premier rang dans l'estime des hommes. La nature sembloit les avoir condamnés à ne pas sortir de l'obscurité où sont ensevelies tant de nations puissantes. Mais cette contrée stérile fut peuplée par des hommes courageux, dont le despotisme n'eut pas le tems de flétrir les sentimens. Les arts que la servitude étouffe, y prospérèrent sans peine à l'ombre de l'indépendance; & l'influence favorable de la liberté développa chez eux des ressources inconnues depuis à leur postérité malheureuse & dégradée par l'esclavage.

Elle fut , dit-on , peuplée par Javan ou Ion , petit-fils de Noé ; mais en même-tems on assure que les premiers Grecs étoient des sauvages qui broutoient l'herbe & vivoient dans les bois comme des bêtes. Il est assez difficile d'imaginer que ce Javan , après avoir mangé du pain , & bû du vin avec son grand-pere Noé , ait pû se résoudre à vivre de glands dans le Peloponnese , ou à courir tout nud dans les épines & les buissons de l'Attique , après avoir porté des habits dans les plaines brûlantes de l'Assyrie. S'il connoissoit l'Agriculture , comment ne l'enseigna-t-il point à ses enfans ? comment la mémoire de cet art nécessaire vint-elle à se perdre en Europe , tandis qu'on perpétuoit en Asie celle des arts qui n'étoient qu'agréables ? Pour moi , en lisant l'Histoire des anciens peuples , je suis également porté à me défier de la magnificence des uns , & de la rusticité des autres , parce qu'étant sortis d'une souche commune , ils devoient se ressembler tous dans ces premiers tems , à beaucoup d'égards.

Les commencemens de l'Histoire Grecque sont, comme chez les autres peuples, défigurés par des fables. Seulement elles sont d'un autre genre. L'Égypte & l'Assyrie se distinguoient par de grands bâtimens, la Grèce par de grands crimes, ou de grandes vertus. A Argos on avoit l'abominable histoire des Danaïdes, à Thèbes l'inceste dégoûtant d'Oedipe. Athènes s'enorgueillissoit de Thésée. Plus d'un pays revendiquoit les exploits d'Hercule, & ceux des héros du siège de Troye. C'étoit alors le tems des Preux. Les grands hommes étoient de vrais Chevaliers errans, qui couroient le monde & cherchoient les aventures. Le fils d'Alcmène & l'ami de Pirithous pourfendoient les géans, enlevoient les pucelles, & donnoient l'exemple de toutes les rêveries, qu'a depuis embellies l'imagination de l'Arioste. Les œufs de Lèda, les mariages, les infortunes & les combats des Dieux, tous ces contes des métamorphoses qui défigurent l'Histoire & n'embellissent que les Tableaux; voilà les antiquités de la Grèce.

C'est pourtant à débrouiller ce cahos confus , que se sont appliqués bien des écrivains. Ils ont calculé, supputé, arrangé le nombre des Rois dans chaque hameau. Ils ont fixé au juste la naissance d'Erechthée aux jambes de serpent , la mort de Pelops à l'épaule d'Yvoire ; ils n'ont pas ignoré les années de leurs régnes. Ils en ont même découvert des anecdotes cachées pour les contemporains. Qu'on se fasse une idée de ces arrangemens politiques, d'après l'aveu sincere d'un d'entr'eux (a). Il reconnoit que quand il a trouvé dans une année trop de faits , & trop peu dans une autre, il a fait une compensation. Il a enrichi l'année stérile aux dépens de celle qui étoit abondante , & par cet accommodement judicieux, il est parvenu à faire disparoître tous les vuides de la Chronologie.

On sent bien qu'une Histoire si incertaine doit être celle des tems barbares & malheureux. C'est ainsi qu'on

---

[a] L'Abbé Guyon.



ne ſçait rien des premiers Gaulois, des Germains, des Eſpagnols, tant qu'ils furent ſauvages & errans dans leurs forêts. Tout ce qu'on ſçait des Grecs, c'eſt que dès le tems du ſiége de Troye, ils formoient déjà une République commune, diviſée en pluſieurs petits Etats, qui tous avoient des Rois. Mais ces Rois n'étoient que des particuliers un peu plus riches en troupeaux, dont toute l'autorité ſe bornoit à quelques diſtinctions, & qui n'avoient guère d'autre privilège que de ſ'aſſeoir par-tout à la place d'honneur, d'être les plus expoſés dans les batailles, & de ſ'armer un peu mieux que les autres.

On ſe défit bien-tôt de ces Princes, qui ſe laſſoient peut-être de n'en avoir que le nom. Preſque par-tout le peuple ſ'attribua le ſouverain pouvoir. Il nommoit ſes Magiſtrats, il choiſſoit les Généraux ſous qui il vouloit combattre, & c'eſt cette forme de gouvernement qui produiſit dans la ſuite tant de grandes actions, tant de vertus, tant d'hommes illuſtres. Qu'on ſe figure une de nos provinces

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 69  
où tous les villages seroient fermés de murs , auroient chacun leur terroir , leurs loix , leurs mœurs , se feroient souvent la guerre entr'eux , & se réuniroient quelquefois contre les ennemis étrangers , on aura une idée de la Grèce. Parmi cette multitude de petits Etats voisins & jaloux , deux villes sur-tout se distinguèrent par leur rivalité , Sparte & Athènes. Toutes deux méritent d'être connues en particulier , mais sur-tout la dernière.

---

## CHAPITRE IX.

### *De Sparte.*

**C**E n'est point cette ville qui a le plus contribué à la gloire de la Grèce. Elle n'est presque célèbre que par sa singularité. Elle pouvoit avoir à peu près la grandeur d'une de nos petites villes , & la population de tout l'Etat n'alloit pas à 40000 mâles libres. Elle avoit d'abord été mal-

heureuse dans le choix d'un gouvernement : fatiguée des troubles qui la défoloient , elle demanda des loix à un de ses citoyens nommé Lycurgue. Celles qu'il lui donna sont d'autant plus étranges , qu'elles choquent les usages de tous les autres peuples , & que jamais on n'en a pû trouver ailleurs la moindre trace. On a beaucoup loué leur sagesse. Les modernes, d'après les anciens, les ont regardées comme des modeles de politique & de législation. Il est aisé de voir si ces éloges sont mérités.

Elles avoient fait des Lacédémoniens le peuple le plus oisif de l'Univers. C'étoit une République de soldats. Manger , faire des enfans , & combattre ; voilà tout ce que Lycurgue demandoit à ses citoyens. Il leur avoit interdit toute autre occupation. Les Ilotes , peuple autrefois réduit à l'esclavage , cultivoient la terre pour ces maîtres orgueilleux. Ces Ilotes exerçoient seuls tous les Arts mécaniques. Tout le détail , tout l'embaras du ménage rouloit sur eux , sans qu'on sçache à quoi s'occupoient les

femmes, qui probablement imitoient l'indolence de leurs maris. C'est à peu près ainsi que pensent encore aujourd'hui plusieurs peuples, & l'on sçait s'ils en font plus heureux. La chasse étoit, dit-on, leur unique reffource contre l'ennui. Mais il est difficile de concevoir que ce petit pays pût suffire à nourrir ses habitans, les Ilotes qui le cultivoient, & les animaux destinés à l'amusement de quarante mille fainéans à qui il étoit défendu de s'occuper.

Tous les hommes à Sparte mangeoient en public. Il y avoit, comme à Malthe, des auberges où l'on se rassembloit à l'heure des repas. Mais à Malthe, c'est un seul Chevalier qui fait la dépense des tables, & cet usage y conserve au moins une espèce de décence. Ici chacun de ces guerriers portoit lui même toutes les semaines, au maître cuisinier, sa petite provision de vin, de farine, de raisin sec & de fromage. Ces repas étoient guais. On y tenoit des propos amufans : on y faisoit de petites malices innocentes, & pour accou-

tumer les enfans à la discrétion , un vieillard leur disoit , en montrant la porte , *rien de ce qui se dit ici ne sort par-là*. Au reste il falloit de bons estomachs pour s'accommoder de ces tables ; le plus grand mangeur y étoit regardé comme le plus sobre ; le défaut d'appétit passoit pour une marque d'intempérance : & en même-tems , par une contradiction singuliere , il n'étoit pas permis aux particuliers d'être trop gras. On punissoit l'embonpoint comme un crime.

Il ne faut point croire que dans un pays si extraordinaire , les mariages se fissent comme ailleurs. On n'y goûtoit qu'en tremblant les plaisirs d'un amour permis. Un mari pour coucher avec sa femme , prenoit autant de précautions que les amants en prennent ailleurs pour se glisser auprès de leurs maitresses. Mais ceux-ci trouvoient toutes les facilités possibles. Un vieillard qui avoit une femme jeune & jolie , & point d'enfans , pouvoit s'adresser à un jeune homme frais & dispos , pour en tirer une belle race ; ou même sans le consentement

sentement du mari, le jeune homme pouvoit offrir ses talens, & pourvû qu'il fût bienfait, la femme en les acceptant, rendoit un service à l'État. De toutes les façons de servir la patrie, ce devoit être la plus usitée.

L'éducation des enfans avoit été un des principaux soins du Législateur. Il avoit voulu qu'on leur insinuât de bonne heure la louable habitude de voler tout ce qui leur convenoit, & quand ils se laissoient surprendre, on les punissoit, non pas pour le vol, mais pour la maladresse. Du reste ils étoient fort bien élevés. Pour leur apprendre l'obéissance, il y avoit de certains jours de fête, où on les fouettoit jusqu'à la mort sur un autel consacré à Diane, & si la douleur leur arrachoit un soupir, ils étoient deshonorés.

A des peuples si désœuvrés, il falloit absolument des spectacles, & Lycurgue y avoit pourvû. Les jeunes filles combattoient toutes nues devant les garçons, quelquefois même avec eux. Leur habillement ordinaire n'avoit d'ailleurs rien de gê-

nant. C'étoit une simple robe ouverte par le haut , & fendue par le bas depuis la hanche jusqu'aux pieds. Un célèbre Philosophe de nos jours approuve fort cet usage ; il dit qu'il suffisoit aux filles d'être couvertes de l'honnêteté publique. Mais ce que la plupart des lecteurs en croiront , c'est que si cet habillement n'étoit pas propre à défendre la vertu , au moins il étoit commode pour en manquer.

On sent bien que dans une pareille ville , où le luxe n'étoit pas connu , où l'opulence ne donnoit ni honneurs , ni crédit , ni plaisirs , personne ne vouloit prendre la peine d'être riche. Aussi Lycurgue en avoit banni les espèces d'or & d'argent. Il n'avoit permis de fraper que de la monnoye de fer dont le poids excédoit beaucoup la valeur. Il falloit , dit-on , une charrette à deux bœufs pour traîner dix mines ou 500 liv. & une chambre entière pour la ferrer. Il est déjà bien extraordinaire qu'il faille une chambre pour ferrer le fer que deux bœufs peuvent traîner. Chez nous la charge de cinquante chevaux tiendroit moins de place. Mais

il l'est bien davantage qu'un Spartiate coupable ait été condamné à une amende de cent mille dragmes ou 50000 liv. il auroit fallu deux mille bœufs pour la porter au trésor , & mille chambres pour la contenir. C'est ainsi que les anciens sont pleins d'absurdités , que les modernes copient sans examen.

A tant de loix ridicules , pour achever de donner une idée de Sparte , il en faut joindre de cruelles. Les premières ne choquoient que la raison, les autres outrageoient l'humanité. Par exemple , les enfans qui , en venant au monde , ne paroissoient pas d'une constitution robuste , étoient condamnés à la mort dès l'instant de leur naissance. On avoit fait au milieu de la ville un trou exprès où on les précipitoit. Les esclaves des Lacédémoniens étoient , sans exception , les plus malheureuses créatures qu'il y eut sous le soleil. Ils n'avoient que des habits de peaux de chiens. Tout le monde , jusqu'aux enfans pouvoit les maltraiter , sans qu'il leur fut permis de s'enfuir. On leur donnoit



tous les ans un certain nombre de coups de fouet , sans cause , uniquement pour les entretenir dans la souplesse & l'obéissance. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui fut ou plus beau ou mieux fait que la loi ne leur permettoit de l'être , on le faisoit mourir. On mettoit même son maître à l'amende , pour l'obliger par la suite à défigurer ceux qui lui restoient ; quand enfin ils paroissoient trop nombreux , on les égorgeoit pour s'en débarasser. Voilà les principes d'un peuple qu'on regarde comme le plus vertueux de l'Antiquité.

Avec des loix si sages , Sparte ne fut jamais puissante. Le mépris de ses citoyens pour l'argent ne les empêchoit point d'aller faire des bassesses à la Cour du grand Roi pour en obtenir. Ils parvinrent à soulever la Grèce contre Athènes , dont la hauteur avoit aliéné tous ses voisins. Ils la surprirent dans un instant d'épuisement qui ne lui permit pas de se défendre ; ils la saccagèrent , & ces fiers Partisans de la liberté n'eurent pas honte d'y établir la tyrannie. Mais

Athènes fut bien-tôt vengée. Epaminondas humilia Sparte à son tour : il porta le fer & le feu jusques dans son enceinte , & Lacédémone vaincue par les Thebains , accablée bien-tôt par les intrigues & les armes de Philippe , ne put donner aucun sujet d'inquiétude à son fils.

---

## CHAPITRE X.

### *D'Athènes..*

**L**E plus mauvais pays de la Grèce étoit l'Attique , & c'est là qu'Athènes fut bâtie. De tout tems un génie heureux semble avoir inspiré ses habitans. Les Antiquités des autres peuples sont des fables ridicules ou grossières. Celles des Athéniens étoient des allégories agréables. Des Dieux s'étoient disputés l'honneur de nommer leur ville. Pallas , la Déesse de l'Eloquence , pour l'obtenir , fit sortir de la terre un olivier. Neptune le maître d'un Elément utile , mais

capricieux & redoutable avoit produit un cheval fougueux. Le voyage des Argonautes , l'enlèvement de Proserpine par Pluton qui la garde six mois , & la rend pour six mois à sa mere , étoient des emblèmes , l'un du commencement de la navigation , l'autre, du bled qui demeure en terre un certain tems pour se reproduire avec usure. Ces images frappantes , qui servoient à consacrer la mémoire des inventions utiles , amusoient ce peuple ingénieux : mais elles ont depuis bien fatigué les Commentateurs qui veulent y donner des explications plus extraordinaires.

Les Athéniens sçurent bien se dédommager de la stérilité de leur pays. Cette Contrée aujourd'hui désolée par le courage destructeur des Turcs , a peut-être été la plus fertile de l'Univers en beaux génies. Il sembloit qu'elle fut la vraie patrie des Sciences. C'est de là que sont sortis nos maîtres presque en tous les genres. Ses habitans ont exercé tous les Arts , & ils ont excellé dans plusieurs. Quelques-uns de leurs monumens sont

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 79  
échappés à la barbarie, à l'injure des  
tems; & c'est souvent un grand éloge  
pour nos plus habiles Artistes que  
d'avoir pû réussir à les imiter.

Solon fit pour elle ce que Lycurgue  
avoit fait à Lacédémone. Il y donna  
des loix. Mais il ne s'attacha point  
comme le Spartiate à former des sol-  
dats farouches, sans autre vertu que la  
valeur. Il n'interdit à ses citoyens  
aucun des objets que leur activité  
pouvoit comprendre. Sans énerver leur  
courage, il sçut leur insinuer du goût  
pour les arts de la paix, & le fruit  
de cette sage politique fut de ras-  
sembler dans Athènes toutes les es-  
pèces de gloire. Dix mille Athéniens  
mirent en fuite à Marathon cent mille  
Perses. Ils eurent tout l'honneur des  
victoires remportées sur Xercès, &  
ses nombreuses Flottes furent détrui-  
tes par un petit nombre de Galères,  
forties des Ports de l'Attique.

Après avoir ainsi défendu leur pa-  
trie avec courage, ils apprirent à  
l'embellir avec intelligence. On vit  
de toute parts s'élever des chefs-  
d'oeuvres d'Architecture que Rome,

Div

dans tout l'éclat de sa puissance , se crut heureuse de pouvoir éгалer. L'envie de plaire au peuple & de le gouverner, perfectionna l'Eloquence , qui n'est que l'art de séduire. La Poësie , la Musique vivement encouragées réunirent dans les Spectacles tout ce qui peut flatter l'oreille & l'esprit. Athènes devint le séjour de l'illusion & la merveille de l'Univers.

Il faut pourtant l'avouer , sa puissance militaire ne fut pas de longue durée. Elle éprouva bien-tôt que si les arts agréables servent à la splendeur des Empires , ils en annoncent aussi presque toujours la chute. Ces superbes édifices n'étoient pas encore finis , que des armées ennemies ravageoient déjà les campagnes de l'Attique. Le Théâtre retentissoit encore des applaudissemens prodigués aux Pièces de Sophocle & d'Euripide , quand les Spartiates entrèrent dans la ville , égorgèrent une partie des citoyens , & soumirent le reste au plus rude esclavage. Si ce reste malheureux parvint enfin à chasser ses Tyrans , il n'eut plus dans la Grèce , ni

---

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 81  
considération , ni pouvoir. Envain le  
zèle impétueux de Démosthène les  
arma un instant contre Philippe. Ce  
fut le dernier effort de la liberté mou-  
rante. Ils tremblèrent toujours de-  
puis devant Alexandre & ses suc-  
cesseurs. De toutes les grandes qua-  
lités de leurs pères , ils ne conser-  
verent que le goût pour les amuse-  
mens de l'esprit ; & les vainqueurs  
de Salamine ne furent plus que des  
Orateurs éloquens , des Sophistes sub-  
tils , & des flatteurs ingénieux.

---

## CHAPITRE XI.

*De Thèbes & du reste de la Grèce.*

**T**ANDIS qu'Athènes & Sparte  
combattoient pour le premier  
rang , une puissance inconnue jusques-  
là s'en empara pour quelques années.  
Les Thébains n'avoient jamais paru  
dans les batailles. Une garnison La-  
cédémonienne logée dans leur cita-  
delle sembloit leur oter les moyens

de devenir redoutables. Un philosophe obscur devenu grand capitaine à force de génie, entreprit de leur donner une existence. Sans pouvoir, sans réputation, sans armée, il osa concevoir le projet d'abaisser les maîtres de la Grèce, & il y réussit. Avec des citoyens timides, il fit d'excellens soldats. Il eut la gloire de voir fuir devant lui les invincibles Spartiates. Thèbes devint pendant quelque tems l'arbitre & la terreur du pays. Mais sa grandeur tenoit aux talens d'Epaminondas : elle disparut avec lui, & il ne resta à sa patrie que l'honneur d'avoir produit un grand homme.

Le reste des Grecs ne fit jamais que s'attacher au sort de l'une ou l'autre de ces trois villes, & quoiqu'ils eussent part aux calamités extrêmes que la guerre produit, ils n'en eurent point à la gloire.

Il faut pourtant encore distinguer Syracuse, qui par une fatalité singulière, ne dut sa puissance qu'à ses tyrans. Elle devenoit foible dès qu'elle étoit libre, & cessoit d'être

redoutable dès qu'elle cessoit d'être esclave. Pour occuper un rang dans le monde, il falloit qu'elle fût malheureuse. Elle ne l'étoit point au tems de l'expédition d'Alexandre, & ses beaux jours étoient passés. Un de ses tyrans nommé Agathocle, avoit ravagé l'Afrique, assiéger Carthage, & réduit cette fiere République aux dernières extrémité. Un autre appelé Denis, s'étoit vû des Flottes nombreuses, des armées immenses: il s'étoit fait regarder comme un des plus puissans Princes de l'Europe.

L'histoire de ce Denis est encore une preuve de l'injustice des écrivains, & du peu de discernement avec lequel ils compilent des faits. Son nom inspire une espèce d'horreur. Il ne paroît dans nos écrits qu'avec ignominie. Après deux mille ans, on le déteste encore sur la foi d'un Historien, qui en l'accablant des noms les plus odieux, ne raconte presque de lui que des traits louables. On se figure le plus cruel des Princes; on croit voir un tyran pâle, soupçonneux,



que ses amis même n'approchoient qu'en tremblant, un homme à qui les plaisirs étoient inconnus, & que la défiance forçoit à se priver des commodités les plus ordinaires de la vie.

Cependant on le trouve toujours occupé des arts d'agrément : il donne à ses amis des repas dont il fait les honneurs avec aisance : il leur lit des vers. Il souffre sans aigreur les railleries de ceux d'entr'eux qui avoient le courage d'en faire. Il est vrai que presque tous les Sçavans qui l'entouroient étoient des flatteurs, & j'en suis fâché pour l'honneur des Lettres. Mais au milieu de cette adulation générale, Philoxène & Platon furent libres impunément. Denis répara par la plus grande indulgence un trait de rigueur pardonnable à l'égard du premier, & s'il ne suivit pas les avis du second, il ne lui fit point un crime de les avoir donnés.

Il ne pratiquoit pas la vertu ; mais il l'aimoit & la respectoit dans les autres. Personne n'ignore le trait des deux amis, dont l'un condamné à mort par ce prétendu Tyran, de-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 85  
manda qu'on lui permît d'aller  
chez lui arranger ses affaires en pro-  
mettant de revenir , & son ami  
s'offrit pour caution. On blâmoit la  
hardiesse de celui-ci ; personne n'ima-  
ginoit que l'autre dût revenir. On ne  
croyoit pas qu'il pût se résoudre à une  
fidélité qui devoit lui coûter la vie.  
Cependant il arriva au jour & à l'heu-  
re marquée. Denis attendri par une  
amitié si généreuse , pardonna au cou-  
pable , & regretta que son rang ne  
lui permît point d'espérer de pareils  
amis. Comment ose-t-on écrire après  
cela qu'il ne parloit jamais au peuple  
que du haut d'une Tour ; qu'il y avoit  
autour de son lit , dans sa chambre à  
coucher , un fossé très-large & très-  
profond ; enfin que ne pouvant se ré-  
soudre à se laisser raser par un hom-  
me , il obligeoit ses filles à lui brûler  
la barbe avec des coquilles de noix ?



---

---

## CHAPITRE XII.

### *De la Macédoine.*

CET Etat pauvre & borné méritoit à peine le nom de Royaume : les habitans méprisés des Grecs, furent presque toujours soumis aux barbares, & le premier de leurs Rois qui s'acquît une réputation, fut un usurpateur. Trop souvent il arrive que ces hommes portés au Trône par l'injustice, l'occupent avec plus d'éclat que les Rois légitimes. C'est que l'audace qui les rend ambitieux & criminels, tient presque toujours à de grandes qualités : elle suppose au moins beaucoup de courage ou de politique. Philippe pere d'Alexandre eut l'un & l'autre.

A l'âge de vingt-quatre ans, il s'échappe de Thèbes où on le tenoit en otage, sous prétexte de lui donner de l'éducation. Il arrive en Macédoine, trouve le Roi mort, une grande ba-

taille perdue, un Prince enfant incapable de recueillir, ou de défendre ses droits, deux Compétiteurs puissans qui se disputent ses dépouilles sanglantes, & les peuples dans la dernière consternation. Il étoit oncle du jeune Roi : il s'établit d'abord son Tuteur, & Régent sous son nom. Bien-tôt il suppose que les Macédoniens aimoient mieux l'avoir pour Roi que pour Régent. Il se défait de son pupille, & saisit une Couronne qu'il se sentoît digne de porter.

Il couvrit son crime à force de grandes actions. Une discipline exacte & sévère lui fit d'excellens soldats. Battre tous ses voisins qui comptoient profiter de sa foiblesse, écarter ses Concurrents & détruire leur parti, rendre le nom & les armes des Macédoniens aussi respectables qu'elles l'avoient été peu, employer la ruse où le courage étoit inutile, prodiguer sur-tout l'argent, & compter bien moins encore sur la valeur de ses troupes, que sur l'avidité de ses ennemis ; telles furent les occupations de ses premières années. Quand

il eut bien affermi son pouvoir , il songea à profiter d'une occasion que les Grecs lui fournirent de se mêler de leurs affaires. Des payfans voisins du Temple de Delphes avoient labouré des terres consacrées à Apollon. D'autres payfans ennemis des premiers , prirent le parti du Dieu , & maltraitèrent les profanateurs. Peu à peu la querelle devint commune à toute la Grèce. Chacun chercha à soutenir ses intérêts particuliers , en paroissant ne s'occuper que de ceux d'Apollon. Le Temple fut pillé par un des partis qui pensoit , contre l'avis des Prêtres , que ce Dieu devoit payer des soldats destinés à le défendre.

Après dix années de combats sanglans , les plus foibles eurent recours à Philippe , comme il l'avoit prévu. Il tenoit une armée prête. Aussi-tôt il franchit les Termopiles , passage fameux dans l'Histoire de la Grèce , où cent hommes en pouvoient arrêter cent mille , & qui ne fut jamais gardé ; il tombe sur les Grecs acharnés , épuisés par leurs propres fureurs ,

& les force de remettre entre les mains la décision de ce grand procès qui avoit coûté tant de sang.

Ce fut alors que le zèle infatigable de Démosthène parut prendre de nouvelles forces. Cet Orateur ardent frémissait en voyant Philippe préparer des fers à sa patrie, sans qu'elle parût songer à s'en défendre. Il couroit de ville en ville, il appelloit à grands cris tous les citoyens à la défense de la liberté. L'or de Philippe l'emporta long-tems sur son éloquence, & quand les Athéniens & leurs Alliés émus par des sollicitations si vives, honteux de leur indolence, effrayés des succès de leur ennemi, osèrent défier sa puissance, ils n'en retirèrent que de la honte. Le Roi de Macédoine les écrasa dans une seule bataille, où Démosthène qui avoit travaillé à faire prendre les armes, fut le premier à jeter les siennes.

Alors Philippe triomphant & couvert de gloire, put se livrer à son grand projet de détruire la Perse par les mains des Grecs. Il se fit élire leur Chef dans une assemblée de la Na-

tion. Après l'avoir domptée , il se préparoit à devenir son vengeur. Il menaçoit l'Asie de lui rendre tous les maux qu'elle avoit autrefois apportés dans l'Europe , lorsqu'il fut assassiné par un de ses sujets. Il mourut presque à la fleur de l'âge , laissant à son fils Alexandre un Royaume qu'il avoit pour ainsi dire créé , des troupes aguéries , des Généraux habiles ; mais en même - tems des voisins inquiets & jaloux , & bien plus d'ennemis que d'alliés.

Le détail des exploits d'Alexandre est une chose aujourd'hui trop connue , pour qu'on s'attache à les décrire avec une exactitude qui fatigueroit sans rien apprendre de nouveau. Tous les Historiens qui en ont parlé se sont bornés à louer sa valeur , qu'il pouvoit jusqu'à la témérité , à exagérer le nombre des victimes qu'il sacrifioit à son ambition. Ils en font une espèce de pirate , de brigand déterminé , qui marchoit toujours devant lui , avec le dessein vague d'abatre tout ce qui lui résistoit , sans former aucun plan pour s'assurer

ce qu'il avoit pris. Ils ne développent ni ses vues, ni sa politique, ni l'art avec lequel il s'y prenoit pour faire aimer son Empire aux peuples nouvellement soumis. Il falloit pourtant qu'il en eût beaucoup, puisqu'il n'eut à essuyer presque aucune révolte, & que deux ou trois Perses qui tenterent d'en exciter, furent aussi-tôt livrés par ceux mêmes qui étoient leurs complices. A sa mort il fut regretté des Perses comme des Macédoniens : les larmes des vainqueurs & des vaincus se confondirent sur sa tombe.

Il falloit donc s'attacher à peindre les vertus qui méritoient des regrets si honorables. Mais Quinte-Curce est plein d'Epigrammes & de lieux communs. Ce sage, ce judicieux Plutarque n'a rempli sa Vie d'Alexandre que de petites anecdotes presque toujours puérides. Il commence par dire que la charnûre de ce Prince sentoit bon, parce qu'il étoit d'un tempéramment chaud : il le compare aux terres brûlées par le Soleil, qui produisent les meilleures épices & les odeurs les plus fortes.



Un Poète a dit qu'il n'avoit ravagé le Monde que parce qu'il n'y respiroit pas à son aise : un autre qu'il falloit le mettre aux Petites - Maisons. Ce n'est pas là qu'on apprend à juger sagement d'Alexandre.

Ses victoires furent sans doute un malheur pour les infortunés qu'il fit périr. Sans lui on n'auroit pas versé tant de sang en Asie , ou on l'auroit versé plus tard. Mais puisque la guerre , cet art destructeur , est aussi nécessaire que déplorable , puisqu'on est convenu d'en pardonner les excès à ceux qui les commettent avec une sorte de noblesse , ou qui cherchent à les réparer , & qu'à cet égard l'Histoire d'Alexandre offre les plus importantes leçons , il falloit donc l'écrire avec soin , & mettre ces leçons à portée d'être saisies facilement. C'est ce qu'on va tâcher de faire en peu de mots , en se bornant à l'essentiel , en écartant toutes les circonstances indignes de la postérité , & ne prenant dans la vie de ce Prince que ce qui peut servir à caractériser le Grand Homme.

---

---

## CHAPITRE XIII.

*Depuis le commencement du regne  
d'Alexandre jusqu'à la bataille  
d'Issus.*

**A** LA mort de Philippe, la Grece étoit, comme on l'a vû, plutôt accablée que soumise. La haine, la jalousie vivoient encore dans tous les cœurs, mais elles étoient étouffées par la crainte. Les peuples barbares qui avoient eu autrefois l'habitude de ravager la Macédoine n'osoient plus y rentrer. Cette mort fut un signal qui sembloit leur rendre la liberté. Tout avoit tremblé devant ce Prince qui s'étoit rendu redoutable : tout se réunit pour accabler son successeur qu'on croyoit hors d'état de se défendre.

Ce Démosthène, l'ennemi irréconciliable de la grandeur des Macédoniens recommence ses intrigues. Il alloit d'Athènes à Thebes, de

Thebes dans toute la Grece , échauffant les esprits , ranimant les courages , demandant partout des secours contre un Prince qu'il appelloit un enfant , & dont la perte lui paroissoit facile. Cet enfant n'avoit encore donné que des preuves de valeur ; il en donna bien-tôt de valeur & de sagesse.

D'abord il ne prend conseil que de son audace : il part avec des soldats choisis , fond sur les barbares que la mort de son pere avoit soulevés. Il saccage le pays , brûle les villes , tue les hommes , fait esclaves les femmes & les enfans , sans que ces peuples éperdus osassent se défendre contre un ennemi qu'ils croyoient hors d'état de les attaquer. Après avoir ainsi assuré les frontieres , il revient avec la même promptitude : tandis que Démosthène cabale , que les Grecs assemblés délibèrent , qu'ils se demandent les uns aux autres s'il est bien vrai que Philippe soit mort , Thebes étoit déjà détruite , & les Macédoniens victorieux menaçoient de tout renverser.

Alors il n'y eut plus à balancer. L'activité guerrière imposa silence aux intrigues politiques. Il fallut reconnoître Alexandre aux mêmes conditions qu'on avoit reconnu son pere, & confier le sort & l'honneur de la Grece à ce même enfant qu'on avoit eu l'injustice de mépriser. Au reste il usa de ses avantages avec modération. Excepté Thebes qu'il avoit ruinée pour faire un exemple, aucun peuple ne perdit ni sa liberté, ni ses loix. Il parut dédaigner même le plaisir de la vengeance. Démofthène qu'il pouvoit regarder avec justice comme l'ennemi particulier de sa maison, ne fut ni exilé, ni poursuivi. On le laissa languir sans honneur dans sa patrie, réduit à être spectateur tranquile de la gloire du fils, après avoir tâché si longtems de nuire à celle du pere. La Grece ainsi pacifiée, comme l'hiver approchoit, Alexandre retourna dans la Macédoine pour achever les préparatifs de son expédition, & dès le printems tout fut prêt.

Ce n'étoit pas une petite portion

de l'Asie qu'il vouloit disputer aux Perses. Il ne songeoit point à se faire simplement à leurs dépens un Royaume plus étendu que le sien. C'étoit la conquête entière de leur empire qu'il méditoit. Il songeoit à aller attaquer au milieu de ses états, le maître de tous les pays connus de l'Asie, & d'une partie de l'Afrique, le Prince le plus riche qui fût au monde, & dont on ne pouvoit compter ni les trésors, ni les soldats. En formant de si vastes projets, il avoit moins de troupes que les plus petites puissances n'en arment aujourd'hui dans leurs moindres querelles. Trente mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie composoient toutes ses forces : mais c'étoient de vieux soldats endurcis à la fatigue, accoutumés à braver les dangers, & qui ayant souvent vaincu sous Philippe, les Grecs vainqueurs des Perses, ne voyoient rien au-dessus de leur courage & de leurs espérances. Alexandre lui-même comptoit si fort sur le succès, qu'en partant il abandonna à ses amis tous  
ses

tous ses domaines de l'Europe ; il ne se réservoir que les conquêtes qu'il alloit faire en Asie , & dès-lors on put prévoir que la guerre ne finiroit que par la ruine entière de l'un des deux Rois.

Darius avoit commencé à régner la même année. Il étoit monté sur le trône, comme on l'a vû, par des moyens peu honorables, & n'avoit pas encore eû le tems de s'y affermir. Ebloui peut-être par le changement subit de sa fortune, il s'étoit plus pressé d'en goûter les douceurs, que de l'établir solidement. Il semble qu'étant si voisin de la Grece, il auroit dû ne rien ignorer de ce qui s'y passoit. Toutes les démarches de son ennemi devoient lui être connues, & cependant il ne fit rien pour les prévenir. Soit que les Satrapes n'eussent pas intention de bien servir leur maître, soit que le maître ne sçût pas se faire bien servir, on n'opposa pas le moindre obstacle aux premiers mouvemens d'Alexandre. Lorsqu'il traversa le détroit des Dardanelles qui sépare l'Eu-

rope de l'Asie , la flotte Persanne qui pouvoit en disputer le passage ne parut point. Il étoit aisé d'observer l'ennemi , & d'empêcher sa descente; il ne se présenta pas un soldat; il avoit déjà conquis des provinces, quand la cour de Suse songea à arrêter ses progrès.

Une armée de cent mille hommes commandée par plusieurs Généraux, s'ébranla enfin , & vint se poster pour l'attendre sur les bords du Granique. C'est une petite riviere qui , comme plusieurs autres ruisseaux de l'Asie , a plus de réputation que beaucoup de grands fleuves. Alexandre en arrivant la trouva toute couverte d'ennemis. Ses Officiers lui conseilloyent de ne point hasarder le passage qui leur paroissoit plus dangereux que nécessaire. Mais pour lui il ne voyoit rien d'impossible dès qu'il ne falloit que du courage pour vaincre les difficultés. D'ailleurs sa situation ne lui permettoit pas d'attendre patiemment les succès. Il falloit ou brusquer la victoire , ou y renoncer pour toujours. Ainsi l'attaque fut résolue.

Il passa le premier la rivière à la tête de sa cavalerie, pénétra le premier dans les rangs ennemis & y courut le plus grand risque. Il ne dut la vie qu'au sang froid d'un de ses Officiers, qui abbattit le bras d'un Perse prêt à lui fendre la tête. C'étoit ce même Clitus qui périt depuis de la main de son maître, & ne paroissoit pas devoir attendre une pareille récompense d'une si belle action. Tant de courage animoit les Macédoniens. Ils ne songeoient plus au péril en voyant leur Roi s'y exposer ; ils enfoncerent bien-tôt la cavalerie ennemie. C'étoit l'élite de l'armée, & quand elle eut plié, le reste n'osa plus se défendre.

Tel fut l'événement du premier combat qui rendit le nom d'Alexandre fameux dans l'Asie. La cour de Perse l'apprit avec plus d'indignation que de crainte. Les courtisans, comme c'est l'usage, blâmerent impitoyablement les Généraux. Ils dirent hautement que la honte de cette défaite ne regardoit point la nation ; qu'on n'avoit été



battu que parce que les chefs avoient fait des fautes , & qu'assurément le Roi des Rois n'avoit rien à craindre d'un ennemi aussi foible qu'Alexandre. Le Prince le crut , & résolut d'aller lui-même soutenir la gloire & la fortune du nom Persan. Les ordres furent aussi-tôt donnés pour assembler cinq cents mille hommes qu'il devoit commander , & dès-lors les courtisans regarderent la guerre comme finie.

Un étranger attaché à son service lui donna dans le même tems un projet moins glorieux peut-être , mais plus sûr & plus utile. C'étoit de faire passer des troupes dans la Grece , & de porter la guerre au milieu de la Macédoine. Alors le vainqueur se seroit vû obligé ou d'abandonner l'Asie pour aller défendre son pays , ou de diminuer considérablement ses forces pour y envoyer des secours. C'est le plan qu'Annibal suivit depuis , & qui pensa causer la perte de Rome. Il étoit sage & bien entendu. Mais le seul homme qui l'avoit proposé pa-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 101  
roissoit capable de l'exécuter. Il vint  
à mourir , & l'on ne pensa plus à son  
projet.

Cependant Alexandre profitoit de  
sa victoire. Il avoit déjà soumis plu-  
sieurs provinces. Le bruit de la mar-  
che de Darius lui donnoit encore une  
nouvelle vivacité. Il se flattoit de  
trouver enfin un rival & des dangers  
dignes de lui , & on sçait que les  
dangers ne l'intimidoient point. Un  
jour après une marche longue & fa-  
tigante , il arriva dans une ville  
où passoit une petite riviere connue  
par la beauté & la fraîcheur extrême  
de ses eaux. L'envie lui prit de s'y  
baigner ; il s'y jeta tout échauffé  
comme il étoit. Mais à peine y fut-  
il entré , qu'il se sentit saisi d'un  
frisson mortel ; il fallut l'en retirer,  
& le porter dans sa tente sans force  
& sans connoissance. On sçait que  
cette riviere fut fatale à plus d'un  
grand homme. Dans les croisades  
l'Empereur Frédéric , ce défenseur  
intrépide des droits de l'Empire , si  
connu par ses démêlés avec les Papes

& les Mahométans, y trouva la mort avec les mêmes circonstances.

Cet accident imprévu produisit un effet terrible dans l'armée. Rien ne peut exprimer la frayeur & la consternation des soldats, & cette frayeur, cette consternation faisoient d'une façon peu suspecte le plus bel éloge du mourant. Il sembloit que la vie de chacun d'eux dépendît de celle d'Alexandre : ils ne voyoient plus de ressource que dans une fuite honteuse, s'il venoit à leur être enlevé.

Les premiers Officiers n'étoient ni moins troublés, ni moins inquiets. Se voyant à la veille de perdre & leur fortune & un maître qu'ils adoroient, ils attendoient en tremblant autour de son lit qu'il eût repris connoissance : mais les allarmes redoublèrent quand les forces lui furent un peu revenues : la vivacité de son caractère parut alors dans toute son étendue. Il frémissoit de se voir retenu dans un lit, tandis que son ennemi approchoit les armes à la

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 103  
main. Il accusoit les Dieux, sa fortune, le bonheur de Darius; il demandoit à grands cris la mort ou la santé, & ne promettoit sa confiance qu'aux Médecins qui entreprendroient ou de le guérir promptement, ou de terminer promptement sa vie.

Ceux-ci qui dans l'occasion prodiguent si légèrement aux malades, sur-tout quand ils sont Princes, les remedes & l'espérance, étoient alors plus timides & n'osoient rien ordonner. Enfin un d'entr'eux nommé Philippe se chargea de l'événement, & répondit d'une prompte guérison : mais il demandoit du tems pour préparer son remede.

Tandis qu'il y travailloit, Alexandre reçoit des avis, où on lui mande de se défier de ce même Médecin, qui a reçu de grandes sommes de Darius, & s'est engagé à l'empoisonner. Il falloit avoir un esprit bien ferme, un courage bien décidé pour s'arrêter au parti qu'il prit. Quand Philippe parut avec la potion qu'il avoit promise, Ale-

Eiv



xandre la reçoit , l'avale sans hésiter , & lui présente en même tems l'avis qui doit la rendre suspecte. Le fidele Médecin ne montra que de l'indignation : mais comme il craignoit que ces idées fâcheuses en chagrinant le malade ne nuisissent à l'effet du remede , & qu'il cherchoit à le tranquiliser : Tranquilisez-vous vous-même , lui dit le Prince , en lui prenant la main ; car je vous crois doublement inquiet , de ma guérison d'abord , & ensuite de votre justification. Si l'on fait attention à l'âge d'Alexandre , & dans quelles circonstances il parloit ainsi à un sujet accusé , on cessera d'être surpris de le voir aimé avec tant de passion de tout ceux qui l'approchoient.

Le remede opéra avec une promptitude étonnante ; au bout de trois jours le Roi fut en état de se montrer à son armée. Si la désolation des Troupes avoit été extrême en craignant de le perdre , leurs transports allerent jusqu'à la démence en le voyant hors de danger. Ils couroient en foule baiser

la main du Médecin qui l'avoit guéri. Ils auroient dressé volontiers des autels à un homme qui leur rendoit leur Prince. La postérité n'aura pas de peine à démêler dans notre histoire une époque absolument semblables; elle y retrouvera un Roi jeune adoré, prêt à périr au milieu d'une campagne glorieuse, sauvé contre toute apparence, & rendu à l'amour des peuples au désespoir, qui croyoient déjà n'avoir plus qu'à le pleurer.

Alexandre à peine guéri abrégé le tems de sa convalescence. Il étoit encore foible; mais l'envie d'avoir des forces lui en rendit. Il traversa en peu de tems une grande étendue de pays, & se trouva enfin à Issus dans la Cilicie, en présence de Darius qui traînoit à sa suite cinq cens mille hommes avec l'attirail du luxe & de la nécessité indispensable dans une si grande armée. Il étoit même suivi de sa mere, de ses enfans, de ses femmes, de tout son ferrail, selon l'usage établi parmi les Perses: usage embarrassant, mais dans

lequel la mollesse n'entroit pour rien, puisqu'il fut adopté par les Gaulois & les Francs nos ancêtres, dans un tems où ils ne connoissoient assurément ni le luxe, ni la mollesse.

Iffus est célèbre par le second affront qu'y reçurent les Perfes, & par la gloire dont se couvrit leur redoutable ennemi. Les détails de ces actions sont très peu intéressans pour nous, qui n'ayant pas la moindre idée des lieux, ne pouvons rien concevoir aux mouvemens des armées. Tout ce qu'on sçait, c'est qu'Alexandre y fit voir la plus grande valeur; que la résistance des Perfes fut inutile; que Darius, après avoir vû tailler en pièces ses meilleures troupes, & massacrer sous ses yeux ses plus chers courtisans, fut obligé de céder à la fortune de son rival, & de lui abandonner ses trésors, ses équipages, son camp avec tous les gages précieux qui y étoient renfermés.

On connoit les suites de cette bataille. Notre illustre le Brun y a pris le sujet d'un de ses plus beaux

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 107  
tableaux. On sçait que Sisigambis, mere de Darius, trouva dans son ennemi un respect, une soumission qu'elle n'eût presque osé se promettre de son propre fils. Les Princesses ses filles que le droit de la guerre rendoit esclaves, & que le vainqueur pouvoit, suivant les usages du tems, employer légitimement à ses plaisirs, s'aperçurent à peine qu'elles avoient cessé d'être libres. La femme même de Darius, célèbre par sa beauté, parut à Alexandre une ennemie trop dangereuse. Il ne voulut la voir qu'une fois, de peur d'être tenté de la revoir trop souvent. Enfin le seul usage qu'il fit de son pouvoir envers cette famille désolée, fut d'épuiser pour elle ce qu'une politesse respectueuse, ce que des attentions pleines d'égards ont de plus flatteur & de plus délicat. Il n'y a peut-être point de plus beau trait dans l'histoire.

On a vû de nos jours un Roi du Nord, imitateur constant d'Alexandre, pousser aussi loin la continence. Mais l'ame plus que stoïque de Char-



les XII. capable du même effort de vertu , ne l'étoit point d'une sensibilité si consolante. Il n'auroit fait aucun outrage à ses prisonnières , mais il ne se seroit point fait un devoir de soulager leur douleur. Elles n'auroient point eu à craindre dans son camp de traitemens honteux , mais il n'auroit été pour elles qu'une horrible prison. D'ailleurs Charles XII. avoit un modele , & Alexandre n'en avoit point. Peut-être cependant est-il fâcheux qu'il eût causé lui-même les maux qu'il se croyoit obligé d'adoucir , & que sa générosité n'eût point à essuyer d'autres larmes que celles qu'il faisoit répandre.

On regrette que dans un si beau moment Quinte-Curce place une puérité , scrupuleusement copiée par les autres Ecrivains. Il dit qu'Alexandre ayant pris entre ses mains le fils de Darius encore tout jeune , cet enfant sans s'étonner l'embrassa , & que le Prince touché de tant d'assurance, dit à son favori , *que je voudrois que Darius eût quelque chose de ce bon naturel !* Qu'entendoit-il par-là ? Vou-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 109  
loit-il que Darius vînt aussi lui prendre affectueusement les joues ? Ou regardoit-il comme un prodige étonnant , qu'un enfant eût osé l'embrasser ?

---

## CHAPITRE XIV.

*Depuis la bataille d'Issus , jusqu'après  
la conquête de l'Egypte.*

**A**près cette mémorable bataille d'Issus la conquête de l'Anatolie entière ne fut plus qu'un voyage agréable. Ces riches provinces que les Turcs n'ont soumises que pour les dévaster , remplies alors de villes opulentes & peuplées , reçurent sans résistance la loi du victorieux. Son affabilité , sa jeunesse , sa douceur , la simplicité de sa vie , le mépris généreux qu'il faisoit du luxe , formoient un contraste intéressant pour les peuples accoutumés au faste insolent des Satrapes , & à la pompe orgueilleuse de leurs Rois. Ils se fai-

foient un mérite de courir au-devant des Macédoniens , & ne se laissoient point d'admirer leur nouveau Maître. Le Gouverneur de Damas lui vendit sa ville & avec elle les trésors de Darius , les familles de tant de Seigneurs tués ou mis en fuite au dernier combat , qui avoient cherché dans cette place une retraite qu'elles croyoient assurée.

On paroissoit avoir oublié déjà ce Prince infortuné qui fuyoit presque seul dans des plaines couvertes deux jours auparavant de ses nombreuses armées , & la rapidité de sa course égaloit à peine celle du vainqueur qui le suivoit en prenant ses places.

Au milieu de cette fuite continue de succès & de prospérités , Alexandre apprit avec étonnement qu'une seule ville se préparoit à lui fermer ses portes. C'étoit la célèbre Tyr. Ses habitans aussi fiers de leurs richesses , qu'Alexandre l'étoit de ses victoires , vouloient bien être ses alliés , & non pas ses sujets. Les Perses les avoient toujours ménagés. Ils vi-

voient sous leur protection bien plus que sous leur empire. Mais Alexandre vouloit les soumettre : il fallut donc se résoudre à les assiéger. Ce n'étoit pas une chose facile. La situation de la place dans une isle la rendoit presqu'inabordable. Le bras de mer qui la séparoit de la terre ferme avoit presque une demi-lieue de large , & les eaux de la haute mer précipitées avec violence dans ce détroit y donnoient à chaque instant l'apparence des tempêtes les plus fortes.

Rien ne prouve mieux combien Alexandre avoit de ressources & de hardiesse dans l'esprit , que ce qu'il exécuta dans ce moment. Il osa imaginer de jeter une digue au milieu de la mer , de combler cet abîme effrayant , & de conduire ainsi ses machines & ses batteries jusqu'au pied des remparts de la ville, malgré les eaux qui l'environnoient. Cet ouvrage vraiment admirable , servit depuis de modele au Cardinal de Richelieu , lorsqu'au siège de la Rochelle , il eut à réduire des peuples

aussi courageux que les Tyriens, enorgueillis comme eux par l'avantage de leur position, & qui étoient de plus animés par l'esprit du fanatisme.

Ce que peuvent la valeur & le désespoir, ce que l'industrie la plus cruelle peut fournir de ressource, ce qu'un acharnement décidé a jamais inventé de plus terrible, les efforts même de la Mer contre un ouvrage destiné à la captiver, tout concourut à servir les Tyriens, & tout fut inutile. Alexandre dompta la Mer par sa patience, & les assiégés par son courage. Sa digue trois fois renversée, fut rétablie autant de fois & conduite à sa perfection. Ses machines parvinrent jusqu'aux murailles, & commencerent à battre en brèche. Dès qu'elle fut faite il y monta le premier, il ouvrit un passage aux soldats qui le suivoient, & échauffant ainsi leur valeur par son exemple, il réussit à se rendre enfin le maître de la ville. Elle avoit résisté sept mois entiers, & coutoit aux Macédoniens l'élite de leurs troupes. Aussi payat-elle par son entière ruine

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 113  
la gloire de s'être défendue si long-temps.

Si Darius avoit encore eu quelques partisans dans ces contrées, ce dernier événement auroit achevé de les lui faire perdre. Mais il ne lui en restoit plus depuis qu'il étoit malheureux. Tout se rangeoit du côté de la fortune, & partout où Alexandre se présentoit, il ne trouvoit que des sujets soumis. On dit seulement qu'un brave Officier ayant osé l'arrêter deux mois devant une petite Place, il le fit attacher par les pieds derrière un char, & traîner ainsi jusqu'à la mort autour de la ville. Il vouloit, dit-on, imiter Achille, qui dans Homere traite ainsi le cadavre d'Hector.

La lecture d'Homere seroit bien dangereuse, si elle inspiroit souvent de pareilles idées aux hommes puissans. Mais aussi cette Histoire est bien suspecte. Alexandre n'ayant jamais donné de preuves de cet emportement cruel qui deshonne la victoire, s'étant au contraire toujours montré plein d'humanité

pour les vaincus , la justice semble demander qu'on ne l'accuse pas légèrement d'une pareille barbarie. S'il avoit voulu réellement imiter l'action atroce d'Achille , c'étoit donc Darius ou un de ses enfans qu'il auroit dû traîner ainsi lui-même , & non pas le Gouverneur inconnu d'une petite ville fans nom.

Pendant que Darius alloit rassembler de nouveaux secours au fonds de ses Etats , son rival s'affermissoit dans les pays qu'il abandonnoit. Tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'Anatolie , l'Amasie , la Caramanie , la Sourie , la Palestine , enfin l'Egypte étoient sous son pouvoir. Les vœux des Egyptiens sur-tout hâtoient depuis long-tems son arrivée. Ces peuples imbécilles qui n'avoient jamais sçu ni se donner des Rois qu'ils pussent aimer , ni aimer ceux que la fortune leur donnoit , flottoient d'esclavage en esclavage , toujours prêts à se jeter dans les bras du premier qui daignoit les recevoir , & toujours prêts à le trahir , dès qu'ils trouvoient un nouveau chef. Ils n'avoient

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 115  
aucun objet dans leurs révoltes, & par une inconstance qui se remarque encore dans leur postérité, ils désiroient seulement de changer de maîtres. Aussi virent-ils avec des transports de joie l'arrivée des Macédoniens.

Si l'invasion facile de ce Royaume ne donna point d'exercice au courage d'Alexandre, il y trouva bien-tôt de quoi développer ses grandes vues de politique & de gouvernement. Il étoit sans cesse occupé des moyens de faire fleurir les Etats dont ses armes lui assuroient la possession. Il se faisoit suivre dans toutes ses courses par des Artistes habiles, & ne manquoit aucune occasion d'employer leurs talents. Il en trouva dans l'Egypte une bien favorable.

C'est une chose étonnante que cette Nation avec ses arts, ses sciences & ses loix, n'ait jamais connu le commerce ni les moyens de le faire avec avantage. Elle en avoit pourtant toutes les facilités possibles. Maitresse de la Mer Rouge, ayant d'excellens Ports dans la Méditerranée, pouvant aisément communiquer de l'une à l'autre par les canaux dont on dit



que le pays étoit coupé , il semble que jamais peuple ne s'étoit trouvé dans une position plus heureuse. Cependant ils ne songeoient point à en profiter. Il fallut qu'un Conquérant occupé de projets de destruction vînt travailler à leur agrandissement.

Alexandre à peine devenu leur maître sentit la faute , & s'empressa de la réparer. Comme ce Prince avoit par lui-même de grandes lumières , & qu'il étoit bien servi , il choisit l'emplacement le plus commode pour construire une ville qu'il fit appeller Alexandrie. Cette ville , dont il ne reste plus que des masures , fut placée sur le bord de la Méditerranée , à portée du Nil & de la Mer Rouge , & ne tarda pas à se ressentir des avantages de sa situation. Sous le premier successeur d'Alexandre , elle étoit déjà l'entrepôt de l'Univers & le centre du commerce. Elle tiroit par la Mer Rouge les parfums précieux de l'Arabie , les marchandises des Indes , l'or & l'ivoire de l'Afrique. Elle vendoit à l'Europe les superfluités de l'Asie , & devint ainsi le lien des trois parties du Monde.

Cet état de splendeur dura jusqu'à ce que la construction du Caire par les Soudans y donna la première atteinte, & cessa enfin tout-à-fait, lorsque les Portugais, par la découverte du Cap de Bonne-Espérance, eurent indiqué aux Commerçans une route plus longue, peut-être moins sûre, mais plus indépendante.

Plutarque rapporte qu'Alexandre avant que de sçavoir où il bâtiroit sa ville, eut un songe merveilleux. Il vit un vieillard vénérable avec des cheveux blancs, qui lui récita des vers d'Homere, & ces vers suivant la traduction d'Amiot signifioient :

Une Isle y a dedans la Mer profonde  
 Tout vis-à-vis de l'Egypte féconde,  
 Qui par son nom Paros est appelée...

Alexandre en s'éveillant s'écria qu'Homere étoit un très-sçavant Architecte, & ordonna que la ville seroit bâtie vis-à-vis cette Isle appelée Paros. Il avoit assurément bien de la pénétration, s'il trouvoit dans ces vers la moindre chose qui eût rapport

à Alexandrie ; mais le reste est bien plus admirable. Quand il eut arrêté le plan de la ville , il fallut en désigner l'enceinte sur le terrain. Ses Ingénieurs n'avoient pris avec eux ni craye , ni ficelle ; mais en récompense ils avoient beaucoup de farine. Ils s'en servirent pour tracer sur la terre qui étoit noire , le plan de la nouvelle ville , & lui donnerent la figure d'un manteau de Macédoine. Aussitôt des oiseaux sortis du fonds de la Mer & du Fleuve en si grande quantité qu'ils obscurcissoient l'air , vinrent dévorer les bords du manteau. Alexandre en fut d'abord vivement allarmé. Mais ses Devins le rassurent en lui faisant voir que ce prodige étoit à son avantage , & qu'il annonçoit à l'établissement futur la plus heureuse abondance. Plutarque rapporte tout cela sérieusement , & voilà dans quel goût il a écrit la vie d'un Conquerant qui ne paroïssoit pas destinée à être ainsi défigurée.

En instruisant , en embellissant l'Égypte , en bâtissant une ville qui a soutenu la gloire de son nom pres-

que jusqu'à nos jours, Alexandre fit un voyage qui a prêté beaucoup à l'éloquence des Historiens. Dans la Libye, qui est toute voisine, étoit un Temple fameux, consacré à une Divinité que les Grecs ont nommée Jupiter, & que les Naturels appelloient Ammon. On dit que c'est Cham fils de Noé qui étoit adoré sous ce nom. La chose n'est ni vraisemblable ni facile à prouver. On a peine à croire que sur la terre encore humide des eaux du Déluge, les hommes aient choisi un des témoins oculaires de ce châtiment terrible pour objet du culte criminel qui l'avoit attiré. Comme ce Dieu, quel qu'il fût, jouissoit de la plus grande réputation, Alexandre imagina d'aller lui-même au Temple, & de se faire passer pour son fils. On s'est beaucoup récrié contre la petitesse d'un pareil orgueil, & contre les dangers de l'entreprise, puisqu'il falloit traverser de vastes déserts, où un coup de vent pouvoit l'ensevelir dans les sables avec son armée.

Une chose qui paroît d'abord fort

douteuse , ce sont les dangers du voyage. Le Dieu ne subsistoit que de la charité des Pelerins , & ç'auroit été une grande mal-adresse à ses Ministres de placer son Temple dans un endroit inabordable. Il étoit nécessaire qu'il fût éloigné , qu'on n'y arrivât qu'avec peine , & que de grands obstacles à vaincre tinssent toujours en haleine la dévotion des voyageurs. Ces Déserts immenses , ces sables stériles dont le Temple étoit environné , cette verdure riante qui sembloit naître à son approche , ne nuisoient point sans doute à la gloire de la Divinité. Mais il ne falloit pas dire que l'on avoit à traverser quatre-vingts lieues d'un sol aride & mouvant , où des armées de 60000 hommes s'étoient quelquefois trouvées ensevelies , & que ce Temple avec ses bosquets formoit comme une petite Isle au milieu d'une Mer de sable. N'est-il pas évident qu'au premier orage la petite Isle auroit été submergée ? Que ces sables amoncelés auroient en peu de tems & malgré tous les soins possibles ,

tibles , couvert & le Temple , & les arbres & l'Idole ?

On parle des 50000 hommes de Cambise qui s'étant engagés dans ces déserts pour piller les trésors d'Ammon, y furent ensevelis ; mais on sçait combien dans le paganisme les Prêtres avoient soin de faire voir la main des Dieux appésantie sur les sacrilèges. S'ils ont fait lancer à Minerve des foudres & des rochers pour défendre Delphes contre les Gaulois , s'ils ont publié qu'une Junon Lacinienne avoit crevé un œil à un grand Capitaine , pour s'être emparé d'une colonne d'or massif qui embellissoit son Temple ; ils ont bien pû attribuer les mêmes effets au courroux d'Ammon quand il s'étoit agi de mettre en sûreté ses richesses. Cette idée des châtimens exercés sur les profanateurs auroit pû devenir utile, si malheureusement son pouvoir ne s'étoit borné toujours aux esprits foibles , qui ne se mettoient guères dans le cas de les mériter.

Il est très-possible que l'armée Persanne conduite par des guides infi-

dèles ou ignorans , égarée sans provisions dans des déserts qu'elle ne connoissoit point , y soit périée de faim, de soif & de misere. Mais cela ne prouve pas qu'en prenant mieux ses mesures , on eût le même sort à craindre. Dès que le Temple de Jupiter Ammon étoit riche , qu'il étoit célèbre & souvent consulté , il falloit bien que les chemins n'en fussent ni si difficiles , ni si périlleux. Alexandre , maître de l'Égypte , muni de provision de toute espèce , & suivi d'une bonne escorte , ne risquoit rien d'en entreprendre le voyage.

Peut-être n'est-il pas aussi facile d'en excuser le motif. On regarde comme une vanité ridicule d'aller à travers tant de fatigues se faire adopter par un Dieu barbare. L'envie de passer pour le fils de Jupiter Ammon , paroît l'effet d'une ambition ridicule & déraisonnable. Mais voilà comme on est toujours injuste. Si cette envie est une foiblesse dans Alexandre , elle lui est commune avec presque tous les grands hommes du paganisme. Ils ne regar-

doient la plûpart de leurs Dieux , que comme des héros divinifiés par leurs grandes actions : ils se faisoient aux yeux du peuple un mérite d'en tirer leur origine. Ils sçavoient que les gens sages n'étoient pas duppes de ces généalogies honorables; mais aussi ce n'étoit pas aux gens sages qu'ils vouloient en imposer. Scipion qui a toujours passé pour un capitaine modéré , aimoit qu'on répandît fourdement dans Rome qu'il étoit fils de Jupiter. César se disoit issu de Venus en ligne directe. Sertorius qui n'osoit peut-être s'attribuer une si grande noblesse parmi des peuples sauvages qui n'en auroient rien cru , avoit au moins une biche divine qui lui parloit à l'oreille , & les Espagnols respectoient sa biche , parce qu'ils croyoient y voir quelque chose d'extraordinaire. Tous ces traits sont des restes de ces vieux usages où la politique sçavoit tirer parti de la superstition. Alexandre n'est donc pas si blâmable qu'on l'a prétendu.

Une preuve qu'il ne faisoit pas de sa Divinité plus de cas qu'il n'en de-



voit faire, c'est qu'il étoit le premier à en badiner dans l'occasion. Une autre preuve que l'orgueil n'entroit pour rien dans les démarches qu'il fit pour l'obtenir, c'est que depuis on ne le vit ni moins doux pour ses soldats, ni moins compatissant pour les vaincus : s'il parut s'écarter quelquefois de ces sentimens vertueux, ce fut dans des instans où il n'étoit point en garde contre un penchant qui a deshonoré bien d'autres grands hommes. Il s'étoit laissé surprendre par le vin.

Quand il fut arrivé au Temple de Jupiter, on pense bien que les Prêtres ne lui répondirent que ce qu'il voulut. Ils lui promirent des victoires, parce qu'il y auroit eu peu de sûreté à lui annoncer des malheurs : ils le reconnurent pour fils du Dieu, parce qu'il les paya bien : ils l'auroient adoré lui-même s'il l'avoit exigé. Il revint aussitôt en Egypte, où il vit avec plaisir les murs de la nouvelle ville qui commençoient à s'élever : il y donna de nouveaux ordres, & repartit sur le champ pour marcher au devant de Darius.

---

---

## CHAPITRE XV.

*Depuis la conquête de l'Egypte jusqu'à  
la mort de Darius.*

**C**E Prince ne fuyoit plus. Accablé d'abord par sa défaite , il s'étoit cru perdu sans retour. Ensuite il avoit repris courage , en voyant qu'on ne le poursuivoit point. Il avoit abandonné sans regret des provinces qu'il ne pouvoit plus défendre , & en sacrifiant ses Etats d'occident , il s'étoit assuré une retraite dans ceux d'orient. Il s'en falloit beaucoup qu'il fût sans ressource. Toutes ces contrées , appelées aujourd'hui le Schirvan , le Gilan , le Mazanderan , le Kōrasan , le royaume de Balk , le Tocarest , soumises autrefois par le courage des premiers Perses , étoient pleines d'habitans courageux , attachés par habitude au gouvernement présent , & qui peut-être n'avoient point encore entendu parler

de ses désastres. Ces peuples qui n'avoient jamais vû leur maître, & ne devoient sa présence qu'à ses malheurs, lui fournirent en peu de tems de nouveaux défenseurs. La courageuse résistance des Tyriens lui donna le tems de respirer & d'augmenter ses forces. Il en avoit si bien profité, qu'ils se trouvoit alors à la tête de six cents mille hommes qu'il conduisoit vers le Diarbek.

L'adversité ne l'avoit point corrigé. Il étoit toujours fier & plein d'audace. Quoiqu'il eût éprouvé combien ces troupes nombreuses étoient peu d'usage dans un jour d'action, il se croyoit déjà sûr de recouvrer par leur moyen tout ce qu'il avoit perdu. Il écrivoit à Alexandre des lettres pleines de hauteur, où il offroit comme une grace de lui laisser une partie des pays qu'il possédoit déjà. Aussi au lieu de lui répondre, Alexandre s'avançoit pour le combattre.

Peu de tems auparavant, il avoit fait un trait, qui devoit le rendre cher à tous les Perses capables de sentir le prix d'une action généreuse. On a vu

comment il avoit traité la mere , les enfans & la femme de Darius. Il avoit laissé celle-ci prête à accoucher ; & dans une situation douloureuse. Au milieu d'une marche , il apprend qu'elle vient d'expirer. Aussi-tôt il quitte tout autre soin. Il court à l'infortunée Sisygambis qu'il trouve dans le désespoir. Il la rassure ; il la console , il mêle ses larmes à celles qu'elle verfoit. Il fait faire à la Reine des funérailles comme Darius lui-même auroit pû les ordonner dans les tems de sa prospérité , & , comme on l'a vu , cette douleur , cette magnificence n'avoient rien d'intéressé. La malignité la plus outrée ne pouvoit le blâmer d'honorer ainsi la mort d'une belle femme, qu'il avoit tant respectée pendant sa vie. Est-il étonnant après cela que les Perses aient aimé avec tendresse un ennemi capable d'un procédé si généreux ?

On dit que Darius en l'apprenant en fut touché jusqu'aux larmes. Ne pouvant en marquer autrement sa reconnoissance , il fit lui-même des vœux pour un ennemi qui

le forçoit à l'admirer , & qu'il ne pouvoit haïr , lors même qu'il avoit tant de fujets de le craindre. S'il est vrai , comme on le dit , que dans ce tems là même il cherchât à le faire affaffiner , tant de bafefse releveroit encore la magnanimité d'Alexandre.

Il avançoit toujours dans le Diar-bek , autrefois la Babilonie. Il avoit d'abord passé l'Euphrate , fleuve célèbre dans l'Ecriture , ensuite le Tygre moins célèbre , mais plus rapide ; & foit que Darius n'eut point donné d'ordres , foit que ceux qui en étoient chargés les euffent mal suivis , il ne trouva point d'obftacles. Les deux armées fe rencontrèrent enfin dans une vafte plaine près d'un lieu nommé Gaugamèle , ou la maison du Chameau.

Ce lieu avoit été ainfi nommé d'un Chameau que le premier Darius fils d'Hiftafpe avoit beaucoup aimé : quand cet animal fut devenu vieux , il lui fit bâtir une maison , & lui affigna pour fa fubfiftance , les prairies des environs. On croiroit qu'un Prin-

ce qui traite si bien un chameau devoit être plein d'humanité pour les hommes. C'est pourtant lui qui marchant contre les Scythes fit égorger sept freres, fils d'un vieillard respectable, parce que ce malheureux pere demandoit qu'on lui laissât un seul de ses enfans pour lui servir de compagnie. C'est encore lui qui fit massacrer une famille entière pour le crime d'un seul particulier. Ce n'est pas le seul Souverain qui ait respecté le sang des animaux plus que celui des hommes. Ce nom de Gaugamèle n'étant ni noble, ni connu, on a donné à la bataille qui s'y livra le nom d'Arbelle, bourgade un peu plus considérable dans le voisinage.

Des deux côtés l'envie de combattre étoit extrême, & chacun se croyoit en droit d'espérer la victoire. Outre l'avantage du nombre, Darius avoit pour lui la situation des lieux. Il se flattoit qu'au Granique ses troupes avoient été surprises plutôt que battues par des ennemis qu'elles ne connoissoient pas encore. À Issus des défilés étroits avoient

rendu sa supériorité inutile , & ne lui avoient permis d'employer que la moindre partie de son armée. Mais ici , dans les plaines immenses du Diarbek, il pouvoit avec assurance développer toutes ses forces , & comptoit écraser sans peine un ennemi qui n'avoit encore dû ses succès qu'aux circonstances.

Du côté d'Alexandre , la confiance paroissoit un peu mieux fondée. La valeur de ses troupes , leur ardeur , deux victoires , tant de conquêtes , sa supériorité reconnue sur Darius qu'il sentoit , & que les soldats sentoient comme lui sembloient des gages assurés de la victoire. Aussi étoit-il si tranquille , qu'après avoir fait ses dispositions, il s'endormit profondément , & le lendemain quand l'armée rangée en bataille n'attendoit plus que ses ordres pour charger , il fallut le réveiller. On en dit autant du Prince de Condé à Rocroy. Ce sommeil profond dans un si grand danger , pouvoit chez les deux Princes venir de la même cause , d'abord d'un excès de fatigue , & ensuite

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 131  
d'une espèce de sang-froid que la nature accorde rarement , & qui désigne presque toujours les hommes nés pour commander aux autres.

Enfin parut cette célèbre journée qui devoit décider sans retour à qui appartiendroit l'Empire de l'Asie. La victoire fut disputée : il y eut des momens où les Perses s'en crurent les maîtres avec raison. Alexandre ne la dûit qu'à lui-même , à une intrepidité infatigable qui bravoit le péril sans négliger les ressources , chargeant partout avec la valeur d'un soldat , soutenant à propos une de ses aîles qui plioit , & portant avec sagesse ses plus grands efforts contre la gauche de ses ennemis , où étoient avec le Roi leurs principales forces. Le nombre, la valeur, le désespoir des Perses ne purent rien contre l'ascendant des Macédoniens. Le malheureux Darius se montra avec pompe dans la mêlée où son rival combattoit avec courage. Il étoit , dit-on , sur un char superbe tout couvert de pierreries. Alexandre étoit à cheval sans autre parure que ses armes. Le Prince Per-



fan croyoit animer par-là ses sujets : mais ce faste déplacé ne servit qu'à redoubler l'empressement de ses ennemis. Il s'en dépouilla bientôt pour fuir avec précipitation , laissant le champ de bataille tout couvert de ses morts , & bien certain désormais qu'il n'avoit plus rien à prétendre au Trône de Cyrus.

La bataille du Granique avoit ouvert à Alexandre l'entrée de l'Asie. Celle d'Issus lui avoit assuré l'Anatolie , la Sourie , l'Egypte. Celle d'Arbelles lui donna le reste de l'Empire. Babilone , Suse , Persepolis , qui avoient été si long-tems le séjour du luxe , où la magnificence Persanne s'étoit déployée avec tant d'éclat , devinrent en un instant la proie du vainqueur. On sçait que le Palais de cette dernière , fut brûlé par Alexandre lui-même dans une partie de débauche , & ses débris qui existent encore , inspirent peu de regrets. Ils prouvent , comme on l'a dit dans l'Introduction , que les ouvriers Egyptiens qui l'avoient construit n'étoient ni des hommes de goût , ni des artistes ha-

biles ; & tous les voyageurs s'accordent à dire que c'étoit un édifice immense & grossier.

Tandis qu'on réduisoit ses Palais en cendres , Darius erroit de province en province. Il portoit par-tout son infortune & sa douleur. Il cherchoit des alliés compatissans , & ne trouva que des sujets perfides. Quinte-Curce lui fait tenir , au peu de troupes qui l'avoient suivi , le discours le plus noble. Il lui fait dire qu'il aime mieux mourir que de renoncer au titre de Roi. S'il avoit ce dessein , il semble qu'il n'auroit jamais pû l'exécuter plus glorieusement que sur le champ de bataille d'Arbelles où cent mille sujets zélés s'étoient sacrifiés pour sa défense. Le même Historien fait aussi jurer aux soldats , de verser tout leur sang pour lui. Cependant peu de jours après , gagnés par deux Courtisans mécontents de leur Maître , ou fatigués de se voir si long - tems les compagnons d'un Prince sans asile , ils entrèrent dans sa tente & le chargèrent de fers. On dit que ces fers étoient d'or. C'eût

été un outrage de plus. Mais où Befus & Satibazrane, les chefs des Conjurés les auroient-ils fait faire ? Pour les trouver sur le champ, il auroit fallu qu'ils en eussent fait provision dès long-tems. On peut croire que Tamerlan vainqueur & maître de l'Asie employa ce trait d'insulte contre Bajazet, qu'il vouloit humilier. Mais il n'est guère probable, que de malheureux fugitifs, manquant de tout, & poursuivis par un ennemi redoutable, s'amussent à pousser si loin le raffinement de la vengeance.

Il semble que la fortune aime à épargner aux grands hommes de certains crimes nécessaires, qui les rendroient odieux. C'est ainsi que la mort de Pompée ne fut point l'ouvrage de César qui en recueillit le fruit. Henri IV. ne trempa point dans l'assassinat du Duc de Guise, sans lequel il n'auroit peut-être jamais été Roi de France. Il n'importoit pas moins à Alexandre d'être défait de Darius. Si ce Roi étoit tombé vivant entre ses mains, la clémence & la rigueur pouvoient éga-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 135  
lement devenir dangereuses. Ce qui  
pouvoit arriver de plus heureux pour  
lui, c'étoit que Darius pérît dans  
une bataille, ou par la main de ses  
sujets. Son bonheur lui assura encore  
cet avantage ; la fortune en le déli-  
vrant d'un rival, lui ménagea jusqu'à  
l'honneur de le venger.

Au premier bruit de la détention  
du Roi ; il s'étoit mis en marche,  
& suivoit les rebelles avec toute son  
activité. Ceux-ci en portant les mains  
sur leur Roi, paroissoient n'avoir  
commis qu'un crime infructueux.  
Probablement Bessus ne se flattoit  
point de relever l'empire des Perses.  
Il ne pouvoit gueres espérer non plus  
d'acheter avec la tête de Darius les  
bonnes graces d'Alexandre. La gé-  
nérosité des sentimens de ce Prince  
étoit connue : s'il avoit reçu avec  
bonté des hommes courageux qui  
paroissoient plier sous sa puissance,  
il ne pouvoit garder qu'une haine  
implacable à des traîtres souillés d'un  
crime dont sa propre sûreté exigeoit  
le châtement : aussi les chefs de la  
conjuraton ne trouvèrent point de

parti plus sûr que de continuer à fuir avec leur prisonnier.

Ce Roi dont le faste avoit si longtemps rempli l'Asie, étoit alors captif au milieu de ses soldats, dont la plûpart ignoroient qu'ils escortoient leur Prince. Les rebelles pour le mieux cacher, avoient couvert de peaux la voiture où l'on le conduisoit. Tout-à-coup on vient leur annoncer que les Macédoniens approchent. Ils pouvoient encore résister & même rendre au vainqueur sa témérité funeste. Le Prince Grec dans la rapidité de sa course n'avoit pû se faire suivre que par peu de troupes. Ils avoient plus de trente mille hommes. Un peu de réflexion suffisoit peut-être, pour faire de Bessus un des plus heureux scélérats dont il soit parlé dans l'histoire. Mais la frayeur ne réfléchit point. Ils ne pensèrent qu'à la fuite.

Bessus s'approcha du chariot où étoit couché Darius, & lui présentant un cheval, l'exhorta à se dérober aux mains de ses ennemis. Ce Prince aigri par tant de perfidie &

de lâcheté , refusa un secours qui en l'enlevant aux Macédoniens , ne lui auroit pas rendu sa liberté. Alors Bessus & ses complices au désespoir d'avoir commis un crime inutile , n'écouterent plus que la rage. Ils percèrent de coups ce Prince infortuné , & les chevaux qui trainoient sa voiture. Ils abandonnèrent ainsi à la générosité du vainqueur, leur maître mourant , encore chargé de chaînes.

Cependant Alexandre arrivoit avec ses soldats. La campagne étoit couverte de fuyards ; on cherchoit partout Darius , & personne ne pouvoit enseigner où il étoit. Enfin un Macédonien pressé par la soif , & cherchant une fontaine aux environs , aperçut un chariot sans apparence , dont les chevaux couverts de blessures paroissoient dans le dernier épuisement. C'étoit celui où expiroit Darius. Un soupir qui sembloit en partir fit approcher le Macédonien : il aperçut ce malheureux Roi qui perdoit sa vie avec son sang , & qui l'ayant reconnu pour un Grec , le chargea de porter à Alexandre ses der-

nieres paroles. Il expira peu de tems après en implorant la justice de son ennemi, contre des fujets parricides.

Telle fut à la fleur de son âge la fin d'un Prince qui paroît avoir mérité un meilleur sort. L'histoire qui nous le fait peu connoître ne lui reproche point de défauts considérables. Il eut ceux qui accompagnent quelquefois la souveraine puissance, l'orgueil, la foiblesse, & la crédulité. La grandeur de son infortune inspire la compassion, & le genre de sa mort la redouble. Son plus grand malheur fut d'avoir un ennemi tel qu'Alexandre. La gloire de son vainqueur lui coûta le trône & la vie.

Celui-ci ne se démentit point. Il pleura sur le corps de Darius : il lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang, & quoiqu'on puisse lui appliquer ce que Corneille a dit de César :

Qu'il est doux de plaindre

Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus à  
craindre ;

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 139  
il faut cependant avouer qu'une modération si sage mérite des éloges. Des égards si longtems soutenus pour une famille que les préjugés ordinaires de la politique sembloient l'autoriser à traiter sans ménagement, font plus d'honneur à la bonté de son cœur, que tant de conquêtes n'en font à son courage.

---

---

## CHAPITRE XVI.

*Depuis la mort de Darius jusqu'à la conquête des Indes, & le retour d'Alexandre à Babylone.*

**D**E cet instant Alexandre put se regarder comme le possesseur légitime & paisible de l'empire. Il en avoit abbattu toutes les forces. Bessus & ses complices réduits à se cacher & devenus exécrables à leur propre parti, n'étoient plus à craindre. Il ne restoit plus à soumettre que des nations éloignées, à peine connues, qui paroissoient ne valoir pas



la peine d'être conquises , ou qui pouvoient l'être par des Généraux subalternes. Mais il semble que la maxime de ce Prince étoit de ne s'en rapporter qu'à lui pour les expéditions militaires. Il étoit sûr de son bonheur , & ne l'étoit pas de celui des Officiers qu'il en auroit pu charger. Il les employoit à maintenir l'ordre & le calme dans ses conquêtes : il les laissoit jouir des douceurs de la paix , & le seul prix qu'il tiroit pour lui-même de ses victoires , étoit d'en chercher de nouvelles à travers de nouveaux dangers.

Au reste il ne faut pas croire qu'il s'abandonnât ainsi à son ardeur guerrière , sans avoir un but bien fixe & bien déterminé. Ce n'étoit pas le monde indistinctement qu'il vouloit subjuguier. C'étoient les pays soumis à la couronne de Darius dont il prétendoit soutenir tous les droits. Malgré l'ambition ridicule qu'on lui attribue , il n'attaqua jamais que les peuples qu'il pouvoit regarder comme les sujets du trône dont il s'étoit rendu maître. S'il combattit les Scythes,

c'est que ces sauvages étoient venus le défier avec menaces, & il se contenta de les avoir écartés. S'il pénétra dans les Indes, c'est qu'elles appartenoient aux Perses depuis que le premier Darius en avoit fait la conquête, & l'on verra bientôt que cette expédition même souffre des difficultés.

Ce qui prouve mieux que toutes les déclamations contraires qu'il sçavoit soumettre son ambition à des règles, & ne suivre que ses droits bien ou mal fondés; c'est qu'après son retour des Indes, pendant près d'un an qu'il passa à Babilone, il ne songea point à inquiéter l'Arabie qui n'en est pas éloignée. Cette vaste contrée pouvoit cependant le tenter à bien des égards. Le commerce de ses parfums aujourd'hui anéanti, mais alors très-considérable, son étendue, son voisinage, sa situation le long du Golfe Persique, & de la Mer Rouge dont il possédoit les autres bords, enfin la facilité de l'envahir, étoient des raisons plus que suffisantes pour l'engager à y porter ses armes. Ce-

pendant comme elle n'avoit jamais été de la dépendance des Perses, il ne crut pas qu'il lui fût permis de l'attaquer; il se borna à dompter les peuples qui pouvoient l'être avec une apparence de justice.

Il vint à bout de réduire tant de pays en moins de temps qu'un voyageur n'en auroit mis à les parcourir, observant toujours la même conduite, donnant par-tout l'exemple aux soldats, s'en faisant adorer par mille traits de grandeur & de bonté qu'on a peine à lire sans attendrissement, souvent blessé, toujours heureux, & se tirant des dangers où son courage l'exposoit quelquefois, par de nouveaux efforts de hardiesse, qui dans tout autre, auroient passé pour de la témérité. On n'entre point dans tous les détails de ces expéditions. 1°. Parce qu'ils ne prouvent autre chose que le courage d'Alexandre, dont certainement personne ne doute. 2°. Parce que ne reconnoissant plus aujourd'hui dans les noms modernes ceux que portoient autrefois ces mêmes lieux, il est inutile & même impossi-

ble de les indiquer avec exactitude. Il parcourut les bords de la Mer Caspienne, traversa le Mazanderan, le Chorasan, le Sablestan, & se trouva enfin auprès des montagnes du Candahar, sur les barrières naturelles qui séparent les Indes de la Perse, & qui n'étoient point alors les limites de ce dernier Empire.

Dans des marches si longues, souvent pénibles, à travers des nations armées, qui faisoient quelquefois acheter leur soumission par beaucoup de sang, les soldats ne marquoient pas toujours la même bonne volonté. Couverts de blessures, épuisés de fatigues, ils regrettoient leur patrie, & se lassoient de ne point trouver de fin à leurs travaux. C'étoit dans ces momens qu'on pouvoit voir combien il importe à un Roi de partager avec ses troupes les périls & les fatigues auxquelles il les expose. Un regard, un mot d'Alexandre leur rendoit toute leur ardeur. Ils avoient honte de paroître ou moins robustes, ou moins hardis qu'un Prince sous qui ils s'étoient enrichis & couverts de gloire,

& ces crises de foiblesse ou d'incertitudes étoient toujours suivies d'un redoublement de vivacité. Telle étoit leur disposition en arrivant aux Montagnes du Candahar , & quand ils se préparoient à entrer dans les Indes.

Un Académicien de nos jours a fait une longue comparaison de la conquête des Indes par Alexandre , avec celle du même pays par le fameux usurpateur Thamas Kouli-Kan : mais il n'y en avoit aucune à faire. 1°. Parce que les exploits du Perse moderne sont vrais , & ne peuvent être révoqués en doute , au lieu que des esprits difficiles pourroient très bien contester ceux du Macédonien. 2°. Parce qu'en supposant de part & d'autre la vérité égale , Alexandre ne fit qu'entamer la lisière des Indes , & que la Marche de Schak Nadif depuis le Candahar jusqu'à Delly, est aussi supérieure à la bataille contre Porus , que les forces du Mogol l'étoient à celles de ce petit Roi , qui n'est connu que par sa défaite , & dont on ne retrouve plus aujourd'hui les États. 3°. Parce qu'on n'attribue à Alexandre dans ces  
pays

pays que des actions de noblesse & de générosité , au lieu que Nadir n'y laissa que des preuves de barbarie & d'avarice. 4°. Enfin parce que le premier étoit un Roi , & un très grand Roi , qui avoit pour lui la justice , en réclamant les droits d'un Prince à qui il succédoit, au lieu que Nadir n'ayant pour lui que les droits des brigands , s'étant assis par la force sur un Trône souillé du sang de son maître , étoit bien éloigné de pouvoir en rien prétendre à celui de l'infortuné Muhammed.

On a dit que l'expédition d'Alexandre dans les Indes pouvoit souffrir des difficultés , & rien n'est plus vrai. Si l'on veut faire quelque attention au récit des historiens , on verra que sans être soupçonné d'un pyrronisme outré , on peut croire la chose au moins douteuse.

Ils disent qu'à l'arrivée d'Alexandre , tous les petits Rois du pays allèrent audevant de lui , en le félicitant de ce qu'il étoit le troisième fils de Jupiter qui les honoroit de sa pré-

sence : que n'ayant pas eu le bonheur de voir ni Bacchus ni Hercule , ils en étoient bien dédommagés par celui de pouvoir lui rendre leurs hommages : comme si ces Rajas Indiens avoient pû connoître les fables des Grecs ; comme s'ils avoient étudié à fonds la mythologie de Mycene ou de Thebes , pour faire un compliment honnête à un étranger qu'ils n'avoient jamais vû.

Ils mettent partout des places fortifiées , tandis qu'il est certain que dans ces climats où les usages n'ont jamais changé , les fortifications sont inconnues. La défense des États consiste dans les armées , & non dans les ramparts. Les villes sont toutes ouvertes , & prêtes à recevoir la loi du parti qui tient la campagne. Les seules places qui soient capables d'un peu de résistance , se trouvent sur la côte , & n'ont été bâties que par nos marchands.

Ils font de l'Hydaspe , de l'Alefine , de l'Hydraote , des fleuves très-considérables , & ce sont de petites

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 147  
rivières à peine comparables à notre  
Marne, à notre Ionne, dont on ne  
parle point.

Ils font un Prince puissant de ce  
Porus, qui n'étoit probablement qu'un  
de ces Vices-Rois dont l'Inde est  
remplie, qui ayant été vassal ou tri-  
butaire de Darius, n'avoit aucune rai-  
son pour combattre son vainqueur.  
Car il faut remarquer qu'Alexandre  
ne détrônoit aucun des Princes qu'il  
soumettoit : il leur laissoit le rang &  
le pouvoir dont les Perses ne les a-  
voient point privés, & c'est une nou-  
velle preuve qu'il ne vouloit l'Empire  
que sur le même pied où Darius l'a-  
voit possédé. Cependant tel est le  
pouvoir des Ecrivains éloquens sur la  
posterité, que quand ils veulent il-  
lustrer des noms, ils les immortalis-  
ent. Il y en a peu de plus connus que  
celui de Porus. Personne n'ignore sa  
prétendue réponse à Alexandre qui  
lui demandoit après sa défaite, com-  
ment il vouloit qu'on le traitât. En  
Roi, reprit-il avec fierté. On ne veut  
pas voir que cette réponse est le



comble du ridicule dans la bouche d'un Indien qu'on suppose n'être jamais sorti de son pays , & n'être par conséquent instruit que des usages de sa nation. Car la façon de traiter les Rois vaincus dans ces climats étoit alors & est encore de les égorger sur le champ. Ce n'étoit pas là sans doute le traitement que Porus croyoit le plus convenable à la Majesté Royale.

Le trait le plus fort d'ignorance ou de fausseté dans ces Historiens ; c'est lorsqu'ils parlent de la descente d'Alexandre le long du Sinde , & de son entrée dans l'Océan. Ils lui font employer neuf mois à descendre ce fleuve , dont le cours entier n'a pas plus de 500 lieues. Ils assurent que c'étoit une témérité que d'exposer ainsi tant de braves gens sur un fleuve inconnu. Mais il s'en falloit beaucoup qu'alors le Sinde ne fût inconnu. Il étoit depuis long-tems sous la domination des Perses : c'est de là qu'étoient partis des navigateurs , qui ayant par les ordres de Darius parcouru le

Golfe Perfique depuis Diu , la Mer d'Arabie le long des côtes de Mascate & d'Aden , rentrèrent par le Déroit de Babel-Mandel dans la Mer Rouge, & vinrent aborder dans les ports de l'Egypte.

Ce voyage qui prouve que la navigation sur ces mers étoit alors très-ordinaire , démontre encore autre chose : c'est que la frayeur, l'embaras des Macédoniens en voyant le Flux & le Reflux est une pure imagination. On les représente comme éperdus en voyant monter la Marée, persuadés que cet étrange accident étoit une preuve du courroux des Dieux qui désapprouvoient leur folle ambition. Cependant Alexandre avoit dans son armée, des Perses, des Phéniciens, des Indiens même, qui devoient parfaitement connoître les effets de la Marée sur les côtes qu'ils habitoient, où dont le commerce devoit au moins leur avoir donné une notion entière. On sçait combien dans ces rencontres ceux qui sçavent quelque chose d'extraordinaire sont

empressés d'en instruire ceux qui l'ignoient. En approchant de l'Océan, on ne devoit parler dans toute l'armée que du spectacle qu'on alloit avoir de la Mer qui s'élevoit d'elle-même au-dessus de ses rivages, & ce spectacle ne pouvoit être pour les Macédoniens qu'un objet de curiosité, & non pas de désespoir. Il faut encore ajouter à cette réflexion, qu'Alexandre ayant demeuré long-tems avec une partie de son armée sur les bords de la Mer Rouge, où la Marée est réglée & périodique, il n'étoit pas possible que ce Prince éclairé n'eût conservé aucune lumière sur un fait si public, dont il avoit été tant de fois témoin.

Enfin pour dernière absurdité, on fait ressentir à Alexandre la joie la plus excessive en approchant de la Mer de Perse: on lui fait dire à ses soldats, que sans répandre de sang ils étoient les maîtres de l'Univers; que leurs exploits alloient aussi loin que la nature, & que bientôt ils verroient des choses qui n'étoient connues qu'aux

Dieux immortels. Certainement jamais Alexandre n'a pu tenir des discours aussi ridicules. Il sçavoit bien que la vue d'un petit coin de l'océan ne le rendoit pas maître de l'Univers , puisque dans le pays même qu'il quittoit , il laissoit une infinité de peuples qu'il n'avoit point soumis. Il sçavoit bien aussi que les rivages de Guzarate n'étoient point les bornes de la nature. Il ne pouvoit pas croire que la vue des eaux qui baignent ces côtes fût réservée aux seules divinités , puisqu'il étoit certain que des Phéniciens , des Perses en avoient joui avant lui , & qu'assurément il ne prenoit ni les Phéniciens ni les Perses pour des Dieux immortels.

De ces observations on ne veut pas conclure qu'il faille mettre l'expédition d'Alexandre dans les Indes , au rang des faits absolument faux. On pense seulement que les écrivains qui avoient suivi ce Prince n'ayant pu faire passer leur récit jusqu'à nous , ceux qui ont travaillé d'après eux , ont cru , comme le dit Arrien lui-même , pou-

voir prodiguer le merveilleux en parlant d'un pays si éloigné. Ils ont suivi leur imagination bien plus que la vérité.

Au reste rien n'est moins intéressant pour la gloire d'Alexandre. La conquête des Royaumes d'Attok , de Lahor , de Multan & de Bukor n'y peut rien ajouter. Ce ne sont point ses actions dans des pays obscurs qui ont fixé les regards de la postérité.

Après avoir soumis la partie des Indes qui avoit dépendu de l'Empire des Perses , Alexandre ne songea plus qu'à son retour à Babylone. La même sagesse qui l'avoit arrêté sur les frontières de l'Arabie , ne lui permit point de passer l'Hyphase. Cette riviere fut le terme de son Empire , comme elle l'avoit été de celui de Darius. Alors sa gloire & sa puissance furent au comble. L'Asie qu'il avoit si long-tems désolée , commença à goûter un repos qu'elle avoit perdu , depuis qu'il régnoit. Le retour du Prince dans la Capitale , annonçoit à ses vastes états un calme que rien ne pourroit

plus troubler. Quelques soulevemens excités sur les frontieres , s'étoient dissipés sans peine. Dans la Grèce , Sparte avoit osé remuer , mais elle avoit plié sous les efforts d'un seul Lieutenant d'Alexandre : quarante mille Spartiates avoient fui devant vingt mille Macédoniens , tant la fortune présente des uns élevoit leur courage , & tant les autres avoient dégénéré. Dans Athènes , Démosthène toujours inquiet , toujours ami des intrigues & des cabales , avoit forcé ses propres citoyens de l'exiler , & pour comble de malheur , la cause de son exil avoit été deshonorante.

Les Perses , qu'une longue suite de Rois ou lâches , ou cruels avoit façonnés au plus rude esclavage , obéissoient avec plaisir à un Roi juste & modéré , qui ne les écartoit ni des honneurs , ni des emplois. Les Macédoniens étonnés eux-mêmes de la rapidité de leurs succès , regardoient Alexandre comme un Dieu qui maîtrisoit la fortune , & ce Prince également aimé , également respecté des

vainqueurs & des vaincus , ne voyoit dans son vaste Empire que des sujets soumis , & réduisoit tous les voisins à le craindre ou à l'admirer. Tels étoient les sentimens des peuples , quand au retour des Indes il fit son entrée à Babylone.

Cette Ville superbe alors la plus peuplée , la plus opulente de l'Univers , préparoit à son ambition , un spectacle bien flatteur. Tous les Rois qu'il avoit soumis sans les déthrôner , tous les peuples qui redoutoient ses armes sans les avoir éprouvées , y avoient envoyé leurs députés. Il sembloit que l'Univers entier l'attendît pour lui rendre hommage. Il put alors se rassasier d'honneurs , & jouir de tout l'éclat de sa fortune.

Il passa une année entière à Babylone. Il semble que les historiens n'auroient dû rien oublier de ses occupations dans ce tems de tranquillité. On s'attend à les voir nous révéler tous les secrets de sa politique , entrer dans tous les mystères du Gouvernement intérieur , & peindre Alexandre

entouré des arts de la paix , après tant d'années passées dans l'horreur des combats. Ce morceau seroit plus admirable & plus intéressant que le détail de ses victoires : c'est malheureusement celui qu'on ne trouve point. Après ce qu'on a vu , on ne sçautoit douter qu'il ne prît des mesures pour réunir tous les membres de sa vaste Monarchie ; que son dessein ne fût d'en faire un seul corps , & qu'à l'activité guerrière il n'eût substitué une autre espèce d'activité plus utile & plus louable , celle d'un Législateur , du Fondateur d'un nouvel Empire. Mais les historiens ne nous ont presque rien laissé sur ces objets.

Ils ont donné le détail très-circostancié des funérailles magnifiques faites à Éphestion , de son Apothéose ; du danger qu'il y avoit à paroître douter de sa divinité , de quelques réparations commandées aux murs de Babylone , & au vieux Temple de Belus , ruiné , démoli , brulé par Xerxès. C'est à ces puérilités que s'est occupé , suivant eux , pendant une an-



née entière le Fondateur d'Alexandrie, l'élève d'Aristote, le protecteur, l'ami des Sciences & des Arts, le Prince de l'esprit le plus éclairé, le plus élevé qui fût jamais. Ils n'ont pas manqué de rapporter aussi fort au long les prédictions des Caldéens qui annoncèrent à Alexandre le tems de sa mort.

Parmi les idées ou folles ou peu fondées à qui la foiblesse des hommes a donné du crédit, la plus généralement reçue, est celle qui faisoit autrefois précéder la mort des Rois par des événemens extraordinaires. Il sembloit qu'ils dûssent en expirant troubler la nature, comme ils avoient souvent troublé la terre pendant leur vie : plus leur regne avoit eu d'éclat, plus on imaginoit à leur mort de circonstances étonnantes. Ces idées qui sont faites pour orner la Poësie, ne peuvent que déparer l'Histoire.

Enfin après onze ans de guerres, un an de repos ou d'occupations moins connues, Alexandre appliqué vraisemblablement à des projets utiles ou glo-

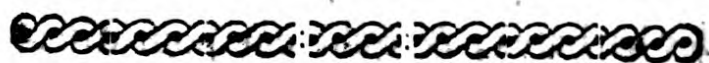
rieux , trouva dans Babylone la fin de son ambition & de sa vie. On a soupçonné qu'il avoit été empoisonné ; cela peut-être : mais s'il faut en croire le récit des historiens , il ne dut la mort qu'à lui-même. Le véritable poison qui le tua , fut une quantité de vin prodigieuse qu'il prit dans une partie de débauche. Il mourut accablé d'inquiétudes & peut être de remords , laissant un Empire immense , encor mal affermi. Aussi n'ayant que des enfans en bas âge , entourés de Capitaines aguerris & formés par lui-même , son thrône ne passa pas à sa postérité. Ses conquêtes qui avoient tant couté de sang , devinrent la proie de quelques Officiers Macédoniens. La gloire d'Alexandre fit le malheur des peuples qu'il avoit soumis. Les cruautés , les dévastations recommencèrent entre tant de rivaux armés , ambitieux , accoutumés à une vie guerrière , tous assez hardis pour aspirer en secret à la place d'Alexandre , & bien décidés à ne point souffrir que personne la remplît. Quiconque

158 HISTOIRE  
eut des amis & du courage , se  
fit chef de parti ; la succession entière  
du Conquérant fut déchirée & par-  
tagée , & de tant d'Etats , sa famille  
ne conserva pas même la Macédoine.

*Fin de la premiere Partie.*



# HISTOIRE DU SIÈCLE D'ALEXANDRE.



SECONDE PARTIE.

---

## CHAPITRE XVII.

*D'Alexandre , de son caractère , traits particuliers qui le concernent.*



PRÈS avoir suivi Alexandre dans ses conquêtes , on voudroit le voir dans sa vie privée , & pénétrer dans l'intérieur de cette ame si fiere , qui ne sembloit faite que pour donner des loix. Mais c'est en-

core un point sur lequel les historiens ont mal servi notre curiosité. Ce qu'ils en disent se réduit à bien peu de chose, & ce peu là même, n'est guere satisfaisant. Plutarque prétend que ce Prince fut le plus grand des philosophes ; il le met pour la façon d'enseigner, bien au-dessus de Socrate & de Platon, parce que ceux-ci, dit-il, n'eurent à parler qu'à des Grecs qui entendoient leur langue, au lieu qu'Alexandre porta la philosophie chez les barbares, & qu'il eut pour disciples des peuples sauvages, qui ne connoissoient pas même le nom des Grecs.

Ce n'est pas sans doute sur des raisonnemens de cette espece qu'est fondée l'admiration qu'on a ordinairement pour Plutarque. Autant vaudroit dire que Mahomet & les Califes ses successeurs furent les plus éloquens de tous les hommes, parce qu'ils convertirent à leur loi une grande partie du monde. Ils prêchoient l'Alcoran, comme Alexandre enseignoit la Philosophie, les armes à la main. Ce n'est point à de pareils Philosophes qu'est

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 161  
réfervée l'instruction des hommes. Si Alexandre les éclaira , ce fut en encourageant , en récompensant magnifiquement ceux qui travailloient à leur procurer des lumieres , & c'est l'espece de gloire qui suffit aux Rois. Les Marc-Aureles sont rares dans l'histoire du monde.

Le goût qu'Alexandre conserva toujours pour les arts , les honneurs dont il combla ceux qui les cultivoient avec succès , sont une preuve qu'il avoit un caractère doux & sensible. Il eut le bonheur peu commun pour les Princes , d'avoir des amis. On connoit sa tendresse pour Ephes-tion , ce favori qu'elle a rendu célèbre. Quelques écrivains ont avancé qu'elle étoit fondée sur des motifs honteux ; mais on a peine à le croire. Ce n'est pas qu'Alexandre comme tant d'autres héros , n'ait été capable d'une foiblesse deshonorante : mais ces sortes de liaisons survivent rarement à la passion qui les a produites , & la passion même suppose presque toujours d'autres vices dans celui qui en est l'objet : or l'amitié d'Alexandre pour

Ephestion ne s'étant jamais démentie, & l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables & courageuses, il semble mériter qu'on n'attribue son élévation qu'à la vertu.

D'autres officiers eurent aussi part à la confiance de leur maître; mais non pas avec la même étendue. Il vivoit avec eux comme un ami indulgent. Il oublioit son rang dans bien des occasions où peu de Rois auroient le courage de ne le pas faire valoir.

Un jeune Macedonien amena dans un bal où il étoit, une courtisane pleine d'agrémens & de talens. Le Roi en la voyant danser, ne put se défendre de quelques desirs; mais ayant appris que le jeune homme aimoit cette fille avec passion, il lui fit dire de se retirer promptement, & d'emmener avec lui sa maitresse.

On vouloit l'exciter contre un homme qui condamnoit toutes ses actions. Il se contenta de répondre: C'est le sort des Rois d'être blamés quand ils se conduisent le mieux.

La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses

foldats avoient comploté de prendre & de garder pour eux , ce qu'ils trouveroient de meilleur dans les dépouilles des Perfes. Tant mieux , dit-il , c'est une marque qu'ils ont envie de se bien battre.

Un jour en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyoit , il aperçut un des conducteurs dont le mulet étoit mort en chemin , qui s'avançoit avec peine plié sous le poids d'un sac qu'il raportoit sur son dos : il lui fit présent du sac.

Une autre fois s'étant un peu arrêté derrière sa troupe au milieu d'une marche , dans une montagne couverte de neige , il rencontra un simple soldat à qui le froid & la fatigue avoient fait perdre la connoissance. Il le prit dans ses bras , le rapporta lui-même à l'endroit où les autres l'attendoient avec du feu , & ne le quitta point qu'il ne le vît parfaitement rétabli. Tous ces traits prouvent , ce semble , qu'il avoit dans l'ame autant d'humanité que de grandeur.

Il sçut éviter l'écueil où périt la gloire de presque tous les grands. L'a-



mour ne lui fit jamais faire de fautes. L'histoire ne nous a même conservé le nom d'aucune de ses maîtresses. C'est une preuve que s'il en eut, au moins sa passion pour elles ne fut point onéreuse aux peuples.

Il meritoit des éloges, & les Poëtes de son tems ne souffroient pas sans doute qu'il en manquât. Mais il n'avoit point sur cet article l'avidité orgueilleuse de tant de Princes qui reçoivent sans rougir les louanges les plus maladroites : il se défioit de ces ames lâches, si communes dans les cours, qui tendent perpetuellement des pièges à la vanité du Souverain. On sçait qu'un mauvais Poëte lui ayant présenté de mauvais vers, il le fit payer très libéralement, mais à condition qu'il ne feroit plus de vers. Cette conduite devoit être celle de tous les grands, qui pour un peu d'argent, s'épargneroient beaucoup d'ennui.

Un autre de ces flatteurs qu'on appelle Historiens, lui lisoit en traversant un Fleuve, la description d'une de ses conquêtes. Il affoiblissoit la vérité comme c'est l'usage, par des exagérations ridicules. Le Conqué-

rant indigné jeta tout l'ouvrage dans la rivière. On a prétendu qu'après son expédition dans les Indes , il avoit fait enterrer dans le pays , des armes beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire , afin de persuader à la postérité que lui & ses soldats étoient des géans. Le trait qu'on vient de raconter doit rendre douteuse une vanité si pitoyable.

On sçait que sur la simple prière d'un Philosophe qui avoit eu quelque part à son éducation , il pardonna à une ville qu'il avoit juré de détruire. On sçait aussi qu'à vingt ans , dans l'ivresse d'un premier succès, en faisant ruiner la ville de Thèbes , il voulut qu'on épargnât la maison où étoit né le poète Pindare , laissant ainsi un monument de goût & de bonté au milieu de ces ruines qui annonçoient la vengeance.

On lui a reproché avec amertume le changement de ses mœurs. La mort de Darius , dit-on , & l'instant où il se vit sans concurrent à l'Empire , fut l'époque fatale qui détruisit toutes ses vertus. Il avoit été jusques-là sobre , tempérant , ennemi des plai-

firs. Il devint passionné pour la table, pour les femmes, & même pour toutes les espèces de débauches. Il s'en étoit tenu toujours à la simplicité de son pays : il y fit succéder le luxe & la somptuosité des Perses. Il souffrit, il exigea même qu'ils se prosternassent devant lui, comme ils avoient coutume de le faire devant leurs Rois. Il prit leurs habillemens, & força tous ses Courtisans à suivre son exemple. Enfin il épousa la fille d'un Seigneur du pays, & parut ainsi vouloir soumettre par la suite le sang des vainqueurs au sang des vaincus. Ceux qui l'ont tant blâmé sur ces derniers articles, n'ont pas assez réfléchi à la position où il se trouvoit.

Il étoit maître d'Etats vastes & peuplés, qui contenoient plus de villes qu'il n'avoit de soldats. Vouloir perpétuellement les contenir par la force, c'étoit une chose impossible. Trente mille Macédoniens avoient bien pû dans un jour d'action renverser & mettre en fuite des troupes nombreuses, rassemblées sans ordre & mal commandées; mais cette petite armée dispersée dans un si grand

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 167  
espace de pays, n'étoit plus capable de le garder. Pour cacher sa foiblesse, il falloit lui donner l'extérieur des peuples qu'elle devoit tenir sous le joug : en lui laissant au milieu d'eux des usages contraires aux leurs, c'étoit conferver un motif de haine, un monument toujours subsistant d'esclavage, & un encouragement perpétuel à faire des efforts pour s'en délivrer.

C'est ce qu'ont senti tous les conquérans qui ont voulu rendre leurs usurpations solides, nos ancêtres dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Gots en Espagne, les Tartares à la Chine : ou ils ont changé leurs usages pour ceux des vaincus, ou ils les ont forcés d'adopter ceux des vainqueurs. On ne connoit au monde que les Turcs qui aient osé avoir une religion, des mœurs, des loix & des habits différens de ceux des nations qu'ils soumettoient. Mais on sçait ce que c'est que le gouvernement des Turcs. La crainte en est le seul lien. C'est avec du sang qu'ils ont cimenté l'union de leurs provinces. Ils ont ruiné les villes pour empêcher les révoltes. Ils ont

fait un desert de leur empire pour s'en assurer la possession. On a vû qu' Alexandre pensoit bien differemment. Il étoit donc obligé d'employer d'autres moyens.

Qui sçait si ce ne fut point par la même complaisance, qu'il parut prendre pour le vin un goût qu'on ne lui avoit jamais connu ? L'ivresse n'étoit point une chose honteuse chez les Perses. Ils y mettoient même une espece de gloire. Ils comptoient parmi les talens nécessaires à un grand Prince, celui de boire beaucoup. Cette façon de penser ne fait pas, si l'on veut, l'éloge de leur sobriété : mais chez ces peuples elle n'étoit point regardée du même œil dont nous la voyons.

D'abord elle tient à l'estime que tous les peuples guerriers ont toujours fait dans ceux qui devoient les commander, de la force du corps, & d'un bon temperament. Or soutenir beaucoup de vin sans en être incommodé, c'est sans contredit la marque la plus sûre d'une constitution robuste. D'ailleurs, chez ces peuples qui n'ont jamais connu la société, qui de tems immémorial

immémorial ont renfermé les femmes, & ne leur ont point permis de répandre dans le commerce ordinaire de la vie, cette douceur, cet agrément qu'on ne doit qu'à elles : le vin quelquefois est nécessaire pour prévenir ou écarter la mélancolie. Aujourd'hui que la religion leur interdit cette ressource, ils s'en dédommagent, autant qu'ils peuvent, par des compositions qui en approchent. Ils en ont trouvé une bien funeste dans l'opium, qui les conduit insensiblement au tombeau par une ivresse perpétuelle.

Nos peres ont à cet égard longtems pensé comme les Perses. C'étoit aussi chez eux un très-grand mérite que de pouvoir porter beaucoup de vin. Encore aujourd'hui en Suisse & dans bien des cantons d'Allemagne, on méprise un homme incapable de répondre aux sântés qu'on lui porte. En refuser une, c'est commettre la dernière impolitesse. Il y a presque autant de honte à ne pas accepter un verre de vin, qu'à prendre la fuite sans nécessité dans un combat. Cependant les Suisses &

les Allemands n'en sont pas moins des nations très-respectables. Ces usages qui ne sont plus les nôtres, ne nous empêchent point de les estimer. Alexandre a donc pû sans s'avilir, se conformer en ce point à ceux des Perses.

Il est très-possible aussi que s'y étant d'abord prêté par politique, il s'y soit ensuite livré par goût, & cela même n'auroit point fait de tort à sa gloire; mais que dans un de ces momens d'oubli, il ait assassiné un de ses meilleurs officiers, qu'il ait arrosé sa table du sang d'un serviteur fidele qui lui avoit sauvé la vie, c'est ce qu'on ne sçauroit lui pardonner. Il est vrai que les circonstances de cette action, & le repentir honorable qu'il en témoigna la rendent un peu moins atroce. Il est vrai aussi que des Princes loués avec excès, ont commis de sang froid des meurtres bien plus cruels, & n'en ont jamais montré le moindre remords. Constantin, Clovis en égorgeant tous leurs parens, n'avoient point le vin pour excuse. Mais leur

barbarie ne justifie point celle d'Alexandre. Il est un grand exemple pour tous les Souverains, de la modération qu'ils doivent conserver jusques dans leurs plaisirs.

On n'a pas dessein de l'excuser en tout. Il eut des défauts parce qu'il étoit homme, & parce qu'il étoit Roi. Mais il semble qu'en général les historiens se sont mépris en parlant de lui. Ils ont donné trop d'éloges à son courage, & point assez à d'autres vertus moins brillantes, mais plus estimables. Il eut toutes les qualités qui forment le héros, & beaucoup de celles qui font le grand Roi. Il ne lui a manqué que de vivre plus long-tems pour développer sur le trône, des vertus paisibles qui auroient pû lui obtenir aux yeux des sages le pardon entier de tout le sang que sa jeunesse avoit fait couler.





---

---

## CHAPITRE XVIII.

*Du gouvernement , de l'art militaire ,  
de l'administration de la justice.*

ALEXANDRE ne fut despotique ni dans ses états héréditaires , ni dans la Grèce dont il respecta toujours les droits , quoiqu'elle ne fût plus en état de les défendre. Il seroit intéressant de sçavoir quel étoit alors le degré d'autorité que les hommes accordoient à leurs Princes; & jusqu'à quel point on avoit oublié cette liberté primitive dont les Grecs avoient réprimé quelques abus par le secours des loix , que la barbarie rendoit onéreuse en plusieurs contrées , & que l'esclavage étouffoit partout ailleurs , surtout en Asie. Les hommes n'y sçavoient qu'obéir à un maître. La Perse qui contenoit tous les pays connus à l'Orient , donnoit l'exemple de la plus basse soumission. Ses Rois étoient des Dieux sur la

terre. On ne les approchoit , comme aujourd'hui , qu'avec les marques de la plus profonde humiliation ; leurs moindres désirs étoient des ordres absolus , & comme il n'arrive que trop souvent , ils pouffoient quelquefois leur pouvoir jusqu'à la cruauté.

On connoit peu quelle étoit la forme de leur administration intérieure , & de quelle espece étoient leurs revenus. Il y avoit des impôts sans doute. Darius fut , dit-on , le premier qui en demanda : cependant un Smerdis assassiné par ce même Darius , en avoit exempté les peuples pour s'en faire aimer : c'est une preuve qu'ils existoient avant lui. Apparemment que Darius les rétablit & les augmenta , ou qu'il les exigea avec plus de rigueur. Aussi les Perses gênés par lui , l'appellèrent *le Marchand*. Quelques Auteurs disent qu'on les payoit en nature , d'autres en argent. Peut-être les deux façons étoient-elles en usage. C'est encore la même chose dans ces climats où

rien n'a changé que le nom des nations qui les habitent.

La Grèce offroit un spectacle bien différent. Ses peuples accablés d'abord ainsi que les autres par le despotisme , étoient par degrés revenus à la liberté. Dans presque toutes les villes il s'étoit élevé des génies supérieurs qui leur avoient donné des loix , & ces loix commandoient également à tous les citoyens. Des Magistrats annuels veilloient à leur observation ; mais le peuple s'étoit réservé le droit de veiller sur les Magistrats.

Les impôts étoient volontaires , réglés par les ordres du peuple lui-même , & toujours proportionnés aux dépenses qu'il vouloit faire. Ces contributions libres dans leur principe , étoient , avec les taxes , imposées aux nations vaincues , le plus grand fond des revenus publics. Il y avoit surtout à Athènes une loi bien singulière à cet égard. Les taxes étoient toutes personnelles. Un citoyen qui trouvoit son imposition trop forte ,

& celle de son voisin trop foible , pouvoit demander à changer de bien avec lui , à condition de payer une taxe plus considérable. Cette loi supposoit ou beaucoup de probité dans les particuliers , ou une impossibilité entière de cacher ses richesses.

Ceux à qui l'on confioit la garde du trésor n'étoient peut-être pas tous incorruptibles : mais tous aussi n'abusoiènt pas de l'autorité de leur place. Un emploi dans les finances n'étoit point regardé comme une fortune sûre : aussi ces emplois étoient honorables , & les plus grands Capitaines , les citoyens les plus vertueux & les plus désintéressés ne dédaignoient pas de s'en charger.

On vit à Athènes un Aristide mourir pauvre & regretté , après avoir été pendant longtems le gardien des trésors de la République. Il est bon que l'histoire rappelle souvent le souvenir de ces traits extraordinaires , & que le concours de tous les Historiens à les rapporter avec éloge , fasse croire qu'ils ne sont pas tout-à-fait chimériques.

Une chose singulière , c'est que les Grecs avoient déjà sçu atteindre à cette uniformité dans la levée de l'impôt , à cette simplicité dans la régie , qui nous paroît si difficile , & que des intérêts particuliers font trouver impossible à bien des gens. Chacun donnoit à proportion de son bien. Les anciens écrivains parlent pourtant quelquefois de fermes publiques, & de fermiers chargés de leur direction. Mais ils ne disent pas clairement quels étoient les objets qu'on leur abandonnoit. C'étoit seulement , à ce qui paroît , des parties peu intéressantes. Le reste étoit administré par les chefs & les généraux eux-mêmes , qui en étoient comptables au peuple seul. On ne s'avoilissoit point en descendant à ces petites ruses qu'on n'a pas eu honte depuis d'appeller l'art de la Finance. On n'employoit pas ces moyens obscurs d'attirer bassement l'argent des peuples , que ceux - ci auroient donné avec générosité , si on l'avoit demandé avec grandeur.

En général ceux qui se mêlent de

faire des projets sur les Finances sont trop occupés des petites ressources ; ils ne savent pas assez que les manéges ténébreux inspirent la défiance , tandis qu'une noble hardiesse réveille l'enthousiasme national. Ils ignorent le parti qu'on peut tirer de ces grands noms de patrie, d'honneur public , de ces préjugés respectables qui font la gloire & la sûreté des Empires. C'étoit par-là qu'avec peu de richesses les anciennes Républiques étoient toujours riches & puissantes. A ces noms adorés, toutes les bourses s'ouvroient, & l'Etat se trouvoit en possession sans violence de tout ce que possédoient les particuliers.

Si l'on vouloit d'autres preuves pour se convaincre de leurs prodigieux effets , on n'auroit qu'à examiner ce qui se passe sous nos yeux. Dans un tems de calamité , lorsqu'une guerre peu heureuse semble avoir coupé dans leurs sources tous les canaux de l'abondance , on a vû à la voix d'un Ministre actif , & plein des plus grandes idées , le pa-

triotisme sortir de sa léthargie , aller chercher l'argent au fond des coffres où la défiance le tenoit enseveli , & le prodiguer sans regret aux besoins de l'Etat , dès qu'il y a eu quelque honneur à le donner.

Il semble qu'un événement si récent & si glorieux pour la nation , doit faire ouvrir les yeux à ceux qui travaillent à l'administration des revenus publics. Peut-être daigneront-ils songer que ces ressorts précieux s'usent & se fatiguent en ne servant pas , bien plus qu'en les employant avec discrétion. Sans doute ils comprendront que le plus sûr moyen de tirer beaucoup des hommes en tout genre , est d'intéresser les sentimens qui les flattent , & qu'un peuple capable de se dépouiller avec tant de magnanimité , par les seuls principes de l'honneur , & de l'amour pour son Roi , mérite d'être conduit par ces principes mêmes dont il sçait si bien profiter.

En Grèce , l'autorité des Rois &

des Magistrats étant toute fondée sur les loix , & tempérée par elles , ne servoit qu'à assurer la liberté des particuliers. Les Macédoniens sans être du corps de la Grèce en avoient retenu beaucoup d'usages. Il paroît que chez eux les Rois n'étoient absolus que dans ce qui concernoit les opérations militaires. Alexandre lui-même , tout grand , tout victorieux qu'il étoit , n'osa de son autorité , faire justice de plusieurs Officiers qui avoient conspiré contre lui. Il les fit accuser devant une assemblée de six mille vieux soldats qui les condamnèrent & les exécutèrent eux-mêmes en l'absence du Roi. Si depuis il ne suivit plus les mêmes formalités , c'est que sa gloire l'avoit mis au-dessus des loix. Mais en les violant il ne les anéantit point.

Il n'est pas facile à la vérité de se faire une idée de ces assemblées nombreuses , où chaque particulier exerçant une portion de la souveraineté , étoit en droit de donner son suffrage , & où les loix de l'Etat vouloient qu'on le reçût. On n'ima-



gine point comment tout un peuple pouvoit s'instruire des affaires, comment il pouvoit faire entendre ses ordres, ni quel moyen on employoit pour s'assurer de la pluralité des voix, ou pour exclure les étrangers des délibérations, ou du moins pour les empêcher d'en être instruits.

Les Républiques de nos jours n'ont point d'assemblées pareilles. En Angleterre tous les payfans n'ont pas le droit de former les Bills. Chaque district envoie ses députés au Parlement, & le Parlement regle la Nation.

En Hollande, en Suisse, le peuple est libre, mais ce n'est pas sur l'avis des pêcheurs d'Amsterdam, ni des laboureurs de Berne qu'on décide des inérêts de la République. Si le fonds de la puissance souveraine réside toujours dans le peuple, au moins le droit de l'exercer est confié aux Magistrats.

A Venise les trois mille Nobles inscrits sur le livre d'or, ne disent jamais tous ensemble ce qu'ils pensent sur les affaires. Ils forment seule-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 181  
ment un corps d'où l'on tire le  
Doge, le Conseil des dix, celui des  
cinq cents, & tous les Tribunaux  
qui dirigent l'administration du gou-  
vernement. On ne voit qu'à Rome  
& dans la Grèce ces assemblées in-  
concevables de toute la Nation, où  
un seul homme haranguoit vingt  
mille hommes à la fois, & ce fait  
étonnant est cependant un des plus  
avérés de toute l'histoire ancienne.

Une chose qui n'est pas moins sur-  
prenante, c'est la façon dont on trai-  
toit communément dans presque tous  
ces États, les grands hommes qui s'y  
distinguoient. A Athenes surtout, on  
avoit imaginé un moyen honnête de  
les punir de leurs belles actions : ce  
moyen s'appelloit l'Ostracisme. C'é-  
toit une assemblée où tout le peuple  
écrivait sur des coquilles le nom du  
Citoyen qui paroissoit trop fameux.  
Quand il avoit contre lui un certain  
nombre de coquilles, il étoit banni.  
On sçait que ce même Aristide dont  
nous avons vanté le desintereffement,  
& à qui sa vertu avoit valu le surnom  
glorieux de *Juste*, fut exposé à l'Of-

tracisme. Le jour même qu'on devoit prononcer l'arrêt, il rencontra un payfan qui ne le connoissant pas, lui présenta sa coquille, en le priant d'y écrire le nom d'Aristide. Le connoissez-vous, cet Aristide, demanda le sage? Non, répondit le payfan. Et pourquoi donc le condamnez vous, si vous ne le connoissez pas? Ah! répliqua l'homme rustique, je suis ennuyé de l'entendre toujours appeller le Juste. C'étoit un bel éloge qu'une haine ainsi motivée.

De la défiance même des peuples, & du peu d'égard qu'ils avoient pour le mérite, on doit conclure que l'autorité des Rois & des Magistrats étoit fort gênée. Sujets eux-mêmes aux caprices de la multitude dont ils devoient exécuter les ordres, leurs dignités n'avoient encor ni l'éclat ni l'indépendance qu'on leur a attribuée depuis. Le tems où leur pouvoir se trouvoit le moins borné, c'étoit quand ils commandoient les armées. On avoit compris depuis longtems, qu'inutilement réuniroit-on mille bras pour la défense commune, si chacun

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 183  
étoit resté le maître de les employer  
comme il l'auroit voulu. On avoit  
à cet égard confié aux chefs l'autorité  
suprême, & l'on peut dire qu'ils ne  
regnoient véritablement que quand  
ils faisoient la guerre.

L'art de tuer les hommes n'étoit  
ni aussi compliqué, ni aussi diversifié  
qu'il l'est devenu depuis. L'épée, de  
longues piques, & des traits pour lan-  
cer à une assez grande distance; voilà  
à peu près à quoi se bornoient les armes  
de ce tems-là. Si leurs coups étoient  
dangereux, au moins il n'étoit pas  
impossible de s'en garantir. Les cas-  
ques, les cuirasses, les boucliers ser-  
voient à repousser sans honte, la mort  
qu'on affrontoit avec courage. L'a-  
dresse, la force & la bravoure de cha-  
que soldat en particulier, pouvoient  
se compter pour quelque chose: au  
lieu qu'aujourd'hui ces qualités sont  
devenues absolument inutiles. Une  
obéissance aveugle est l'unique mérite  
du soldat: il n'a besoin de force qu'au-  
tant qu'il lui en faut pour soutenir  
un fusil, & l'on est obligé de l'exposer  
presque nud aux coups de l'artillerie

dont la violence rendroit les armes défensives plus nuisibles qu'avantageuses.

Il est étonnant que malgré tant de moyens de ménager le sang dans les batailles, elles fussent cependant, à ce que prétendent bien des gens, beaucoup plus meurtrières qu'aujourd'hui. Ce n'est pas une preuve que nous soyons plus humains, mais seulement que nous ne sçavons pas encor bien nous servir des armes terribles que nous avons sçu inventer.

Il est vrai que c'est tout le contraire dans les sieges. La méthode des Grecs étoit fort simple pour attaquer & pour se défendre. Une haute & forte muraille, des tours par intervalle pour en écarter plus aisément l'ennemi, & des fossés profonds étoient tout ce qu'on avoit pû imaginer pour la sûreté des villes. L'assiégeant combloit le fossé, tâchoit d'aprocher du mur, d'y faire une breche, ou d'y monter avec de grandes échelles. Pour faire la breche, on se servoit de longues poutres armées par le bout de fer ou d'airain, qu'on apelloit des

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 185  
beliers. On les suspendoit en équilibre à de puissantes traverses de bois ; on les pouffoit ensuite à force de bras contre le mur à qui elles donnoient un coup proportionné à leur masse. Elles pesoient souvent trois ou quatre cents milliers. Quelquefois on employoit la sappe : on creusoit sous les fortifications des galeries dont on soutenoit le haut par des piliers de bois d'espace en espace ; après quoi en mettant le feu aux étais , tout tomboit & s'écrouloit avec facilité.

Pour faire les aproches , au lieu de chercher dans des tranchées profondes un abri contre les coups, on bâtissoit sur la terre des édifices mobiles , composés d'une charpente énorme : avec de la patience , des hommes & des rouleaux , on les amenoit sur le bord du fossé, & à mesure qu'on le combloit jusqu'au pied du mur. Les travailleurs étoient là à couvert contre les masses qu'on pouvoit leur lancer d'en haut , du moins tant que leur poids n'excédoit pas la force de la charpente : car quand il arrivoit qu'elle cédoit, plus elle avoit résisté , plus sa

chute devenoit funeste aux ouvriers qu'elle écrasoit sous ses ruines.

On sent combien ces machines étoient imparfaites , quelles dépenses , quelle quantité d'hommes elles exigeoient pour les construire & les mouvoir. Mais on n'avoit pas mieux. On ne sçavoit pas donner à une petite masse de métal une force plus grande que celle des plus lourds beliers , ni faire sauter en l'air sans effort les ouvrages les plus étendus , avec les bataillons qui les défendent. Ainsi à cet égard nous avons sur les Grecs l'avantage qu'ils avoient sur nous dans les combats , de faire périr plus d'hommes , & la perte qui en résulte pour le genre humain est toujours à peu près la même.

Ils jouissoient pourtant d'un autre avantage plus réel & moins déplorable ; c'est que leurs armées n'avoient gueres à redouter que le fer ennemi. Les maladies qui détruisent sitôt les nôtres , étoient chez eux presque inconnues. Sans doute la sobriété, l'habitude de l'exercice qui faisoit , comme on le verra à l'article des spectacles ,

l'amusement le plus cheri des citoyens , ser voit à les prévenir.

On ne portoit dans les camps ni ces ornemens recherchés , ni cet appareil du faste qui suit nos guerriers jusqu'au milieu du carnage. Cependant nous sommes bien loin d'atteindre à la noblesse , à la grandeur de l'habillement militaire des anciens. Ces draperies jettées avec négligence , qui suivoient tous les mouvemens du soldat, sans le gêner , ce casque qui lui donnoit un air terrible & majestueux tout ensemble , cet éclat des boucliers , l'accord de plusieurs milliers d'hommes ainsi couverts d'un acier étincelant , devoient jeter dans l'ame des ennemis , un effroi involontaire. Nous n'avons rien perdu sans doute du courage , de l'ardeur généreuse qui leur faisoit braver les dangers : mais la manière de s'armer donnoit certainement à leurs bataillons une contenance martiale que les nôtres ne sçau roient plus avoir , malgré la valeur souvent héroïque des soldats qui les composent.



L'aprovvisionnement des troupes n'étoit point comme aujourd'hui l'affaire la plus importante d'un général. Il n'avoit à réprimer ni le luxe ruineux des tables parmi les officiers , ni les murmures quelquefois trop justes du soldat , ni les fraudes se-crettes & dangereuses des munitionnaires. La moindre attention de sa part suffisoit pour entretenir l'abondance dans le camp : mais c'étoit une abondance sans superfluité , qui pourroit paroître de nos jours une extrême disette.

Chaque Officier étoit , à ce qu'il paroît , le pourvoyeur de sa troupe. On ne connoissoit point la ressource prompte & commode des entreprises ; mais aussi on n'en avoit pas les inconvéniens. On ne faisoit point dépendre la subsistance de plusieurs milliers d'hommes courageux , de la probité ou de la vigilance de quelques particuliers obscurs. La petitesse des armées & la frugalité commune rendoient les fournitures plus faciles.

On n'a pas lieu de croire non plus

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 189  
qu'il y eût des hôpitaux pour les blessés. Ces secours préparés par la tendresse d'un de nos plus grands Rois (a) contre les suites funestes de la valeur, & devenus souvent, par le plus cruel des abus une autre source de barbarie, sont d'une date très-moderne. On voit bien dans Homere que l'armée avoit des chirurgiens. Mais ils alloient trouver & traiter les blessés dans leurs tentes. A juger même de leur habileté par le régime qu'ils ordonnoient, nous serions tentés de la croire fort bornée. Machaon chirurgien aussi célèbre que brave soldat est blessé. Le vieux Nestor le ramene dans sa tente. On le panse, & ensuite ils s'amusent à boire ensemble du vin où l'on avoit rapé du fromage de chevre. Dans un autre endroit tous les Généraux aussi blessés se rassemblent pour un grand repas, & boivent beaucoup de vin pur : cependant ils guérissoient.

---

a] Henri IV au siège d'Amiens.

Chaque corps avoit , selon toute apparence, ses chirurgiens & des gens préposés pour les pansemens , ou bien chacun avoit soin en particulier de se pourvoir des ressources nécessaires , & je ne sçais si les blessés en étoient plus mal. Car il faut l'avouer à la honte de la nature humaine , s'il se trouve dans les hôpitaux des hommes pleins d'honneur qui respectent leur devoir , qui accomplissent avec fidélité les loix que leur impose l'intention généreuse du Prince, & l'état malheureux des blessés ; ceux qui l'ont vu par eux-mêmes , sçavent combien il y en a eu dans tous le tems , qui ont abusé de la confiance de l'un & de la foiblesse des autres. Les hôpitaux sont souvent devenus le plus redoutable des maux que la guerre entraîne. Il sont plus terribles pour le soldat que le champ de bataille, & l'intérêt y enleve quelquefois plus de sujets au Souverain que la guerre n'en détruit.

En Europe , la maniere dont on lève les troupes ne ressemble en rien à celle de l'antiquité. Les Officiers

sont communément la plus noble partie de la nation , & les soldats la plus vile. Le libertinage, la violence sont presque les seules raisons qui déterminent un homme *du commun* au parti des armes. Aussi les désertions sont-elles très-fréquentes, & il semble qu'on ne puisse pas attendre autre chose d'un assemblage d'hommes que souvent la débauche rend insensibles à l'honneur, ou qu'on expose malgré eux à des dangers qu'ils redoutent. Il n'en étoit pas de même chez les Grecs. Tout citoyen étoit soldat pour la défense de son pays, & quoiqu'il y eût une obligation indispensable de porter les armes, cette obligation ce-soit de paroître onéreuse, parce qu'elle étoit générale.

On ne sçait pas jusqu'à quel point les Grecs avoient poussé la tactique & l'art de faire agir de concert les différens corps qui composent une armée. Tout ce qu'on en dit se réduit à des conjectures plus ou moins probables. Il falloit que leur façon d'asseoir & de fortifier les camps fût bien utile, puisque les Romains l'a-

doptèrent dès qu'ils la connurent. Ils en dispofoient avec ordre toutes les parties & l'entouroient d'un fossé profond. Ils avoient soin d'y entretenir la police & la propreté. Sans doute ils se servoient aussi des Sentinelles & des Gardes-avancées, sans lesquelles tout le reste auroit été inutile.

Ils avoient des corps semblables à nos troupes légères, dont la fonction étoit de battre le pays, de faire le dégât, d'éventer les embuscades, ou d'en dresser. Depuis Alexandre, la principale force des armées Macédoniennes fût ce qu'on appelloit la phalange. C'étoit une colonne d'infanterie épaisse & massive, composée ordinairement de seize mille hommes, dont tous les soldars, bien armés & fortement pressés, ne présentoient à l'ennemi que de larges boucliers, & leurs longues piques qui débordoient les unes sur les autres. Celles des derniers rangs avoient vingt-quatre pieds de longueur. De pareilles armes ne devoient être gueres maniables.

Quoi

Quoique cette disposition en colonne soit sujette à plusieurs inconvéniens , elle a pourtant toujours été regardée par les connoisseurs comme une des plus avantageuses. Il est certain qu'une pareille masse , quand elle s'ébranloit , devoit écraser tout ce qui se trouvoit à sa portée. Nous avons été prêts d'en faire une funeste épreuve à Fontenoy , où comme on sçait , la bataille étoit perdue sans des prodiges de valeur , & si l'on ne s'étoit avisé d'entamer la colonne Angloise à coups de canon , comme les murailles d'une place forte.

A la perte des hommes dans les batailles , se joignoit encore chez les anciens des suites presque aussi fâcheuses pour les vaincus. Ceux qui ne pouvoient pas échapper à la poursuite du victorieux , étoient vendus & réduits en esclavage. L'âge & la condition n'en dispensoient aucun prisonnier , & ce commerce inhumain étoit une partie du droit des gens , comme il l'est encore aujourd'hui dans tout l'Orient.

Après avoir vu comment se déci-

doient entre les Etats ces grands procès où le fer & les ravages sont les moyens que les deux parties employent, & où souvent la cause la plus juste est celle qui succombe; il faut examiner comment se terminoient entre les particuliers, ces guerres moins éclatantes qui naissent pour de petits objets, où l'on se voit ruiné d'une façon moins funeste en apparence, & où quelquefois du moins le succès dépend de la solidité des raisons. L'esprit contentieux, l'amour de la dispute s'est développé dans l'homme presque en même-tems que celui de la propriété. Il ne tarda pas à avertir par ses propres excès combien il étoit nécessaire de le restreindre. Ce fut là le premier soin des Législateurs : ils rendirent des Ordonnances qui tendoient à assurer à chaque particulier la possession du bien que le bonheur de ses peres, ou sa propre industrie lui avoit acquis. Cependant il arrivoit tous les jours des cas extraordinaires : la seule proximité des héritages devoit occasionner plusieurs débats que la loi n'avoit pû prévoir :

DU SIECLE D'ALEXANDRE 195  
on établit donc des Magistrats dont  
la fonction étoit de rendre à tous les  
citoyens ce qu'on a depuis appelé la  
Justice.

Les Poètes suivant leur usage de  
personifier tout ce qui étoit utile ou  
agréable, firent de la Justice une di-  
vinité. Ils lui donnèrent pour attributs,  
des balances qui sembloient marquer  
son exactitude, un bandeau qu'elle  
s'est permis quelque fois de soulever,  
avec une épée tranchante qui devoit  
la rendre formidable aux méchans.  
Quelques-uns même s'avisèrent de la  
représenter sans mains : mais cette  
idée n'a pas réussi; on s'est trop accoutu-  
mé à voir la Justice conserver ses mains,  
& en faire usage ( a ).

---

( a ) On sent bien qu'il ne s'agit pas ici  
de ces Magistrats supérieurs & respectables,  
qui sont réellement, comme quelques Grecs  
peignoient Thémis, sans mains & sans yeux ;  
ils sont restés seuls incorruptibles au milieu de  
la corruption qui les entoure. Je ne veux parler  
que de ces ministres subalternes dont la chi-  
cane vend à si haut prix les secours inutiles &  
ruineux, de ces Praticiens faméliques dont  
tous les Magistrats éclairés sentent qu'il fau-  
droit diminuer le nombre, & restreindre l'avi-  
dité.



L'autre allégorie pleine de noblesse & de grandeur s'est justifiée longtems dans la Grèce. Thémis dans ses décisions ne consultoit que ses balances ; le bandeau rigoureusement abaissé sur ses yeux la rendoit insensible à une multitude d'objets qui auroient pû la séduire. Ce n'étoit pas peut-être que les hommes fussent réellement plus vertueux & plus parfaits que dans les tems modernes. La simplicité des mœurs pouvoit sans doute rendre la corruption plus rare : mais la grande raison qui servoit à l'éloigner , c'étoit l'œil du peuple toujours ouvert sur la conduite des Juges. Ils délibéroient murement avant que de condamner ceux qui dans les assemblées publiques alloient devenir leur maîtres. Le danger qu'il y avoit pour eux à commettre des injustices contribuoit beaucoup à les rendre justes.

Cette fonction n'étoit point un état auquel on se consacraît dès l'enfance. On ne s'interdisoit pas toutes les autres dès qu'on l'avoit embrassée. A Athènes & ailleurs on tiroit au sort tous les ans parmi les citoyens de tous

les États, ceux qui devoient être pendant l'année les interpretes des loix. Ils étoient payez, mais par le public; leur honoraires pour chaque séance étoient fixés à une somme très médiocre.

Rien n'étoit si simple que la façon dont on s'y prenoit pour demander la Justice & pour la rendre. Elle n'étoit point entourée de ce cortége nombreux de Procureurs, d'Huissiers, qui souvent sont bien loin de lui faire honneur. Un homme à qui l'on avoit volé tout son argent, & qui plaidoit pour le ravoir, n'étoit pas obligé de commencer par en donner à un autre homme pour l'engager à prendre sa défense. Tous les particuliers étoient reçus eux-mêmes à discuter leur intérêts, & il ne leur en coutoit rien. Sur leur plaidoyé, le Juge prononçoit l'Arrêt qui ne coutoit pas davantage. On ne croyoit pas qu'un Avocat payé, dût avoir sur une cause plus de lumières que le plaideur même qui le paye.

Il est vrai que chez - nous la multiplicité des loix civiles, leur opposition entre elles, l'opposition souvent

plus marquée de leurs commentaires aux loix de la raison , & plus encore leur impénétrable obscurité , soutient l'obligation où l'on est d'avoir des défenseurs mercénaires. Mais en Grèce où les loix étoient unes , claires & simples , on avoit le bonheur de s'en passer. Par-là dumoins quand on gaignoit son procès , on gaignoit quelque chose. Les objets contestés ne s'engloutissoient point dans le goufre insatiable de la chicane : on ne voyoit point se perpétuer dans les États , ces bataillons effrayans de gens de loi , parés des dépouilles des plaideurs.

On n'avoit pas non plus ce que nous avons nommé la Justice de ressort. Toutes les affaires se décidoient en première instance. On sçavoit en peu de tems à quoi s'en tenir , comme en Turquie ; on n'étoit point promené de Tribunaux en Tribunaux , & obligé à des démarches plus fatigantes que la perte même du procès. On a regardé cette échelle de Jurisdictions , comme une ressource assurée pour la vérité. On n'a pas songé qu'elle est quelquefois bien plus utile à la ri-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 199  
cheffe fiere & audacieuse , qu'à l'indigence timide & tremblante. L'intégrité reconnue des Juges suprêmes, chargés de recevoir les appels , semble lui offrir un asile : mais on sçait ce qu'il en coûte pour parvenir jusqu'à eux. Ils n'exigent point d'argent. Rien de si noble même que le désintéressement avec lequel ils consacrent leur temps & leurs travaux à ramener entre les citoyens l'ordre & la paix. Mais on regrette qu'il faille prodiguer l'or aux gens qui seuls ont la liberté de leur parler. Il faut payer & payer très-chèrement ceux qui ont acheté le droit exclusif de leur écrire dans ce langage barbare qu'on appelle la Pratique. Tout le monde n'a donc pas à beaucoup près le pouvoir de leur porter des plaintes. On diroit volontiers qu'en France, quoique la justice ne se vende point, il faut cependant être riche pour l'obtenir.

Quoi que j'aie dit qu'on n'étoit point obligé de soudoyer des Avocats, il y avoit pourtant une profession qui a quelques égards méritoit

ce titre. Elle donnoit à Athènes une toute autre considération qu'à Paris. Ceux qui l'exerçoient ne refusoient pas le secours de leur éloquence aux citoyens qui l'imploroient. Mais ils ne se bernoient pas à défendre dans l'obscurité des particuliers inconnus. Ils entroient dans toutes les affaires de l'Etat ; ils étoient souvent les principaux mobiles des délibérations.

Pour gouverner les hommes , il falloit sçavoir les persuader. Le pouvoir étoit comme il fut depuis chez les Romains , & comme il l'est souvent chez les Anglois , le prix de l'Eloquence. Ces peuples sont presque les seuls qui ayent produit des Orateurs vraiment habiles, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient attaché de l'autorité au talent de la parole. Ces hommes qu'on récompensoit si bien de leurs travaux , cultivoient l'art qui faisoit leur grandeur. Ils étudioient les ressorts du cœur humain , & se rendoient maîtres de l'esprit en flattant l'oreille.

Nos Avocats qu'on voudroit leur comparer, sont bien au-dessous d'eux.

Notre éloquence du Barreau est très-différente. Elle ne consiste guère que dans des discussions sèches sur des loix obscures , ou dans des mémoires forts longs sur des matières peu intéressantes. Leur génie est dans des entraves perpétuelles , retréci par la petitesse des objets , gêné par la nécessité de compasser tous les mots. Quand quelquefois par hazard ils rencontrent un sujet heureux , ils peuvent bien éblouir un auditoire par quelques fleurs de Rétorique , ou le convaincre par des réflexions sagement déduites , & clairement exprimées , mais non pas exciter dans les ames ces mouvemens rapides qui sont le fruit de la véritable éloquence. Elle ne peut fleurir que dans les Républiques puissantes. Démosthène & Cicéron étoient les ministres & les chefs des peuples devant qui ils parloient ; ils avoient pour cliens ou pour ennemis des Rois & des Royaumes. Est-il étonnant qu'avec du génie , ils soient devenus les plus éloquens des hommes ?



---

---

## CHAPITRE XIX.

*Du commerce & des Arts qui y ont rapport.*

**D**ANS le fracas tumultueux de nos villes, dans l'abondance en tout genre qui nous entoure, à peine daignons-nous songer qu'il a été un tems où les moindres commodités que nous nous procurons presque pour rien, coutoient les plus grands travaux. Ce qui fait parmi nous le nécessaire de l'indigence étoit le luxe des riches. Il a fallu bien des siècles, de grands efforts, & une opiniâtreté constante aidée par des talens supérieurs, pour amener sur la terre cette communication facile, cette liaison établie entre tous les Etats, dont nous jouissons sans nous en appercevoir. C'est au commerce que nous la devons. On en peut distinguer deux fortes, l'un intérieur, qui concernant les objets de nécessité première,

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 203  
est intimement lié avec la société ;  
l'autre extérieur , qui flatte plus les  
passions que les besoins , & qui n'é-  
tant fondé que sur l'échange des cho-  
ses superflues , paroît peu conforme  
aux intentions de la nature.

Le commerce intérieur a de tout  
tems été connu & cultivé. Les ma-  
tières indispensables dont il est le dis-  
tributeur , ne servent guère qu'à la  
nourriture des hommes : ainsi il étoit  
entièrement fondé sur l'Agriculture ,  
qui passoit alors pour le premier des  
Arts , comme pour le plus utile.  
Nous sortons à peine d'une longue  
léthargie sur cet objet. Des citoyens  
pleins de zèle ont entrepris d'éclair-  
er par une sage théorie , ces cultiva-  
teurs aveugles , qui tous les ans rede-  
mandent à la terre les dépôts pré-  
cieux qu'ils lui confient souvent au ha-  
zard. On a écrit de longs & sçavans  
ouvrages pour guider les payfans dans  
leurs travaux. Les Grecs faisoient  
plus ; ils les honoroient. Cette pro-  
fession considérée , respectée , se foute-  
noit avec splendeur. Tous les citoyens  
l'aimoient : ils la recherchoient pour



elle-même, & rien n'est moins étonnant. Elle n'étoit incompatible avec aucune des autres occupations plus brillantes, qui séduisent toujours les hommes les plus vertueux. Le soin d'un ménage champêtre n'étoit indigne ni d'un grand Orateur, ni d'un grand Général. En finissant de parler sur les intérêts des Rois, en sortant de gagner des batailles, l'un & l'autre alloit faire soigner ses bœufs & ses vaches. Ils ne craignoient point de s'avilir par ces fonctions, dont le nom même est devenu ignoble parmi nous, grace à l'extrême délicatesse de notre langue. Rien n'égaloit la fierté, la grandeur de ces Magistrats laboureurs à la tête d'une armée, ni leur attention, leur simplicité, quand rendus à leurs foyers rustiques, ils n'avoient plus qu'à se livrer à des occupations paisibles.

Telle a été la façon de penser de toute l'antiquité. Le labourage y a toujours été distingué, la culture des terres toujours en honneur. L'estime qu'on avoit pour ces travaux innocens & pénibles ne commença même à s'altérer,

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 20

que quand nos farouches ancêtres échappés du fonds de leurs marais eurent appris à l'Europe que le foin de nourrir les hommes ne convenoit qu'à des esclaves, & que le seul emploi digne des gens comme il faut, étoit l'oïfiveté.

Cette maxime a prévalu long-tems. Nous commençons à nous en défabuser, en supposant que ce goût pour l'Agriculture qui prend si fort dans la nation, ne soit pas comme tant d'autres un effet de la mode. Il y auroit bien des choses à dire sur la manière dont nous nous y prenons, pour ranimer nos campagnes épuisées, ou pour peupler celles qui sont désertes. Mais ces réflexions seroient peu utiles sans doute. Elles auroient peut être un air de malignité, que je me suis interdit. Ainsi je passe au commerce extérieur, qui semble plus intéressant, parce qu'il est plus étendu & plus varié.

Cette seconde espèce de commerce, tous les peuples de l'antiquité qui se sont distingués par l'éclat de

leur puissance en ont fait peu de cas. Les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains plus puissans qu'eux, l'ont toujours ou négligée ou méprisée. Ils la laissoient entre les mains de la plus vile partie de la nation, & si cette politique n'a point servi à la gloire de leur Empire, on ne sçauroit dire non plus qu'elle y ait nui. Malgré l'exemple triomphant des Anglois, malgré les raisonnemens politiques de tous les défenseurs du commerce extérieur, il ne paroît pas qu'il soit nécessaire à la subsistance des hommes : car par-tout elle n'est fondée que sur les productions naturelles du pays qu'ils habitent. Le trafic étranger fournit un superflu quelquefois dangereux, à un petit nombre de particuliers en état de le payer ; mais le gros des nations n'en connoît point les douceurs, & vit très-bien sans les connoître. Assurément les Montagnards des Pyrenées n'ont pas besoin des Manufactures de Lyon. Les habitans du Languedoc & de la Provence auroient bien pû se passer du café de Moka & des toiles brillan-

tes des Indes. Qu'importent nos vins, nos liqueurs, à tant de peuples éloignés, que nous allons empoisonner tous les ans sous prétexte de commercer avec eux ? Les Hotentôts, les Cafres, vivoient avant que de connoître nos eaux-de-vie. A nous-mêmes, que nous a valu la découverte de l'Amérique & des vastes contrées dont la nature nous avoit séparés par tant de mers ? Une maladie honteuse & terrible, une abondance de métaux précieux qui ne nous a point enrichis, avec la connoissance d'une multitude de besoins qui ne nous rendent pas plus heureux, lors même qu'ils sont satisfaits. La plus grande partie de nos citoyens qui ignore encore jusqu'au nom du chocolat, & de mille autres drogues plus pernicieuses, auroit toujours subsisté sans doute, quand même quelques voluptueux d'Europe ne les auroient pas connues.

Cependant comme on a dans tous les tems estimé la richesse, & que le commerce extérieur a toujours été la voie la plus courte pour en amasser, on l'a toujours cultivé. Les Tyriens

ou Pheniciens font les premiers qui s'y foient appliqués avec succès. La situation de leur pays sembloit les y inviter. Ils avoient la Méditerranée devant eux, à gauche la Mer Rouge, l'Egypte & l'Afrique, à droite les pays fertiles & opulens de la Syrie. Derriere eux s'étendoit l'Arabie, & surtout la Perse dont les habitans voluptueux & guerriers aimoient le luxe, mais laissoient à d'autres le soin de leur en fournir les objets. Les Tyriens profitèrent de cette négligence. Ils sçurent s'en prévaloir, jusqu'à la ruine de leur ville, & la fondation d'Alexandrie, qui comme on l'a vû, fit tarir leurs richesses, en détournant à elle le commerce qui en étoit la source.

Ils ne le fesoient que par mer. Sur terre on ne trouvoit ni sûreté, ni facilité dans les communications. Les grands chemins, les routes frayées & destinées uniquement au passage des voyageurs, étoient & sont encor dans tous ces climats, une partie de la police absolument inconnue. On transportoit les marchandises sur le dos des

chameaux ; on marchoit en caravanes , & les sociétés de marchands étoient de petites armées. Si l'on employoit des chameaux , ce n'est pas que les chevaux ne fussent bien connus. Mais on les réservoir pour la guerre , ou pour les transports plus faciles. Quand il s'agissoit de porter à de longues distances des fardeaux énormes , on leur substituoit les chameaux qui sont plus vigoureux , qui coutent moins à nourrir , & qui sont d'une ressource infinie dans ces climats brulans , par leur facilité à supporter la soif. Il est étonnant qu'on n'ait pas encore essayé de transplanter parmi nous cet animal utile. D'autres moins utiles , venus aussi des pays chauds , ont réussi sous un air étranger , sans même beaucoup dégénérer.

On connoit peu quelle étoit la forme & la grandeur des vaisseaux chez les anciens. Les gens doctes ont beaucoup écrit sur ces objets ; mais après de longues & sçavantes disputes , la chose est demeurée indéçise , comme c'est l'usage. Ce qu'on sçait ,

c'est qu'ils alloient quelquefois à la voile , & plus souvent à la rame comme nos galeres , & que par une disposition qui nous est inconnue , on y pouvoit employer un bien plus grand nombre de rameurs que dans les nôtres.

On avoit déjà fait des progrès dans l'Astronomie , si utile , si nécessaire à la navigation. C'est elle qui conduit , pour ainsi dire , les Pilotes par la main. Elle leur apprend à trouver dans le ciel la route qu'ils doivent suivre au milieu de la vaste étendue des mers : mais elle se ressentoit encor de l'imperfection des instrumens. On ne sçavoit point assujettir les mouvemens des astres à des calculs fixes & déterminés. On n'employoit point contre eux cet appareil de machines ingénieuses qui vont les chercher , les saisir au milieu du ciel , & les forcent à se rapprocher de la terre , pour se prêter à la curiosité attentive des observateurs. Toutes ces ressources étant inconnues , les Astronomes & les marins instruits par eux , étoient réduits au seul secours des yeux. Les naviga-

teurs se conduisoient par le soleil pendant le jour, & les étoiles pendant la nuit. Les Astronomes avoient observé assez exactement la marche des principaux globes célestes, de ceux du moins que leur proximité rend plus intéressans pour nous. Ils avoient fixé à peu de chose près, le tems de la révolution annuelle du soleil. Les phases de la lune, & les irrégularités de son cours ne leur avoient point échappé. On sçait que le véritable système planétaire renouvelé depuis, & démontré par Copernic, étoit un des mystères que les Pythagoriciens cachotent au peuple, qui se déclare toujours pour les apparences. On faisoit des cartes marines sans doute, mais on ne connoît ni la méthode des Grecs à cet égard, ni le degré de perfection où ils l'avoient portée. Au reste il faut remarquer qu'ils ne navigoient que dans la Méditerranée, ce qui accourcissoit beaucoup leurs voyages & leurs observations.

La boussole étant ignorée, les navigateurs n'ayant pour se conduire que l'inspection des étoiles, on con-



çoit aisément qu'ils ne devoient pas s'écarter des côtes. Cependant on ne peut guere douter que des Phéniciens n'ayent fait le tour de l'Afrique. Étant partis du fonds de la Mer Rouge, ils avoient osé traverser la Mer de Zanguebar, celle des Indes, & doubler le Cap de Bonne Espérance, qui a si longtemps effrayé nos Européens. Mais ce voyage entrepris par curiosité, ne changea rien au commerce établi. Ou les Phéniciens avoient mal observé les pays qu'ils parcouroient, ou l'on ajouta peu de foi à leurs découvertes, ou plutôt le commerce tel qu'il étoit alors, suffisant à enrichir tous ceux qui l'exerçoient, on fût peu curieux d'acheter par de nouveaux dangers, des richesses qui ne paroissoient point nécessaires. Malgré cette fameuse entreprise, les côtes de Mozambique & de Melinde n'étoient pas moins des côtes absolument nouvelles, quand le célèbre Vasco de Gama y porta le nom, les armes, & l'avidité des Portugais.

Le voyage surprenant des Phéniciens est attesté par l'ignorance même

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 213  
des Auteurs qui le raportent. Les navigateurs racontèrent à leur retour, qu'ils avoient vû le soleil à droite : cela devoit être, puisqu'ils avoient passé l'Equateur, & s'étoient avancés jusques par-delà le Tropique du Capricorne. Mais cette observation astronomique passa pour une méprise. Herodote qui a écrit beaucoup de mensonges pour des vérités, n'a donné cette vérité que pour un mensonge.

Les matieres du commerce étoient toutes celles à qui les besoins ou la mollesse des hommes pouvoient donner du prix. On se servoit de monnoies d'or & d'argent : mais on ne connoissoit point d'autres signes représentatifs. C'en'est que plusieurs milliers d'années après, qu'on a imaginé ces papiers si commodes pour l'échange, si avantageux pour la circulation. Cette invention utile, est comme bien d'autres, le fruit de nos besoins, de nos lumieres, ou plutôt du bonheur que nous avons eu d'être nés plus tard. On en peut dire autant des postes, qui sont pour les negocians

d'un service si sur & si rapide. On dit bien qu'un Roi de Perse les avoit inventées dans ses États ; mais les couriers qu'il avoit établis ne servant qu'à porter les ordres du maître , cet avantage n'étoit pas pour les sujets.

On sçavoit teindre la pourpre qui donnoit une couleur dont nous n'avons plus d'idée : car ce n'étoit ni notre écarlate , ni le beau rouge produit par la cochenille : mais telle qu'elle étoit , on sçait qu'il y avoit peu de marchandise plus chere. On filoit l'or & l'argent. On en fesoit des étoffes riches & parantes : on travailloit les métaux. On avoit trouvé plusieurs procédés pour arracher cette source des crimes du sein de la terre , qui semble ne la livrer qu'à regret. Il falloit même qu'il en existât une prodigieuse abondance , pour rendre vraisemblables les richesses de quelques Princes , dont l'histoire a conservé le détail. Ici se présente une observation qui mérite bien qu'on s'y arrête.

Depuis qu'il existe des hommes , & que le hazard ou quelque autre cause leur a donné la connoissance de

la metallurgie , on n'a cessé de la mettre en pratique. L'avarice pâle , inquiète n'a point quitté ces rochers précieux où la nature cache les trésors dont on a tant abusé. Si l'espérance d'une proie plus abondante l'a fait voler d'Europe en Amérique , ses travaux n'ont point été interrompus ; son ardeur ne s'est point relâchée. L'or a toujours continué de s'élever du fonds des mines vers la surface de la terre. Les métaux ne s'annéantissent point par une consommation prompte & journaliere , comme les autres productions naturelles. Leur quantité s'augmentant donc tous les jours avec rapidité , & ne diminuant qu'insensiblement, il semble que longtems avant la découverte de l'Amérique, le monde en auroit dû être inondé.

Il est pourtant arrivé tout le contraire : malgré les mines riches qu'on exploitoit en Espagne , dans les Gaules & ailleurs ; malgré l'opulence inconcevable dont les Romains furent longtems en possession , on a vû peu à peu disparaître l'or en Europe , en Afrique , & même en Asie. On peut

suivre quelques-uns des canaux qui le conduisoient dans les Indes ; mais on n'en voit aucun qui le ramene. Il prend encor la même route de nos jours : il coule sans interruption de l'Occident au fonds de l'Orient, & il s'y fixe, sans que rien puisse lui faire reprendre son mouvement.

C'est pour les Indes que les mines du Perou ont été ouvertes. Ce pays si riche, engloutit sans fin les richesses de tous les autres, & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que l'opulence n'a jamais paru y augmenter. S'il est vrai, comme on le croit, qu'un des plus grands soins de ces Indiens, soit d'enterrer leurs trésors, qui par-là sont presque toujours perdus, il y a deux réflexions à faire.

La première, c'est qu'il est assez plaisant de voir les Espagnols se fatiguer beaucoup en Amérique, pour arracher l'or des entrailles de la terre, tandis que dans le Mogol, les Baniens se fatiguent encore davantage, pour l'y faire rentrer. La seconde, c'est que quand les mines du Perou seront épuisées, l'avidité des Européens

péens pourra bien changer d'objet. Ce ne sera plus pour acheter des perles & des toiles qu'ils iront au Malabar. Ils s'y rendront pour chercher & découvrir avec les mêmes travaux, cet or qu'ils y ont porté. Leurs besoins l'entraîneront dans d'autres climats, où l'avarice recommencera encore à l'enfourir.

Quoiqu'il en soit au reste, il est certain que les anciens en avoient beaucoup, & qu'il ne nous en reste plus rien. Les métaux qui roulent aujourd'hui dans le commerce, sont de ceux qu'a produits le nouveau monde. D'autres moins brillans & plus nécessaires, tels que le fer, l'airain, le plomb, étoient communs aussi; mais en plusieurs ouvrages, surtout pour les armes, on substituoit l'airain au fer. Les anciens avoient sçu donner à ce premier metal une fermeté qui le rendoit aussi tranchant que l'acier le plus dur. Ceci n'est point un de ces secrets chimériques qu'une admiration stupide a attribués à l'antiquité. Un sçavant (a) aussi distingué par la sagacité de ses recherches que par l'é-

---

(a) M. le Comte de Caylus.

clat de son nom, a retrouvé la trempe de l'airain. Quoique la facilité d'avoir & de travailler le fer, rende ce secret moins précieux parmi nous, il est certain qu'il y a plusieurs occasions où il peut être fort utile.

L'adresse des artistes Grecs ne se bornoit pas à dompter l'or, le fer & le cuivre. Ils gravoient les pierres précieuses avec une délicatesse que nos ouvriers peuvent à peine égaler malgré les secours que leur a fourni l'industrie des derniers tems. Les anciens nous ont laissé des chef-d'œuvres en ce genre, qui font encor la surprise des curieux, & le désespoir des Artistes. Toutes ces pierres étoient du genre de celles que nous nommons opaques ou de couleur. Les diamans étoient ou inconnus, ou peu estimés. On n'avoit pas même encore ouvert les mines qui les produisent. On n'employoit que ceux que la nature offroit elle-même tout polis ; mais on ne sçavoit point les travailler, ni leur donner ce jeu, ce brillant qui en fait le prix. On sçavoit déjà fondre le verre, on en faisoit des vases ; mais on ignoroit l'art de l'ap-

platir, de s'en faire une défense contre les injures de l'air, sans se priver de la lumière & de l'aspect des dehors. Des clayes, quelque espèce de canevas, ou dit-on, des pierres devenues un peu transparentes à force de diminuer leur épaisseur, servoient à fermer les fenêtres. Elles devoient rendre les maisons ou fort incommodes, ou fort désagréables. Une autre incommodité, c'est que toutes les portes sur la rue s'ouvroient en-dehors ; quand on vouloit sortir, il falloit faire beaucoup de bruit pour avertir les passans de s'éloigner, & ne se pas mettre dans le cas de leur briser la tête.

Pour l'intérieur des maisons, il étoit orné ; on l'embellissoit avec des tableaux & des statues. On cachoit les murs sous des étoffes qui en déroboient la vue. On couvroit les planchers avec des tapis, & ces ouvrages, quoique tous faits de laine ou de poils, ne manquoient ni de variété ni d'agrément. Les appartemens n'avoient point de cheminées qui sont d'une invention moderne ;



mais on y suppléoit sans doute par des poëles ou des brasiers de charbon quand le froid l'exigeoit.

Ces machines ingénieuses qui ont rendu à la société tant de bras autrefois perdus pour elle n'étoient point inventées. Presque tous les grands ouvrages s'exécutoient à force d'hommes & de chevaux. La mécanique perfectionnée à beaucoup d'égards n'offroit de ce côté presque aucune ressource. Le premier, le plus indispensable des travaux après l'agriculture, celui qui réduit en farine le bled nécessaire à la nourriture des hommes, se faisoit par des esclaves. C'étoit eux qui tournoient la meule, & l'on prétend que l'impossibilité de substituer pendant longtems à leurs travaux une force capable de les remplacer, contribua beaucoup à la durée de l'esclavage.

L'horlogerie qui ne s'est proposé d'abord que de fournir une commodité agréable, & que nos recherches ont rendue l'un des plus grands objets du luxe superflu, n'étoit point connue. La marche du soleil aprenoit à diviser les jours en parties à peu

près égales. Les cadrans solaires étoient déjà anciens & communs, mais on n'avoit qu'eux. Les clepsidres, les sables, étoient des instrumens imparfaits & grossiers qui n'avoient pas même le mérite de la justesse. L'art de renfermer la mesure exacte du tems dans une petite boîte riche & portative, étoit un art ignoré. Aussi la division la plus commune & la plus usitée des jours chez les anciens, étoit le matin, le midi, & le soir, parce que ces divisions indiquées par la nature elle-même, n'ont besoin que du secours des yeux pour être senties.

Il s'en falloit beaucoup que les travaux qui n'ont pour objet qu'un luxe élégant, fussent au point de délicatesse ou la suite des siècles les a portés. On n'avoit point de ces chars magnifiques, ou la souplesse des soupentes rompt les secousses que le mouvement leur communique. Il falloit se faire porter lentement par des hommes, ou se laisser trainer rudement dans des voitures assez semblables à nos charrettes. On sçait que cet usage

à duré longtems. Tels qu'ils étoient pourtant , les arts remplissoient tous les besoins alors connus. Une magnificence médiocre , des commodités bornées suffisoient à l'orgueil des riches pour humilier les autres hommes qui n'avoient ni magnificence ni commodité. Comme cette distinction , cette facilité d'avoir ce que les autres n'ont pas , est surtout ce qui flate la vanité dans l'emploi des richesses, on se contentoit d'un superflu que l'indigence commune faisoit paroître fort considérable. On se croyoit très grand , très respectable par ces petits efforts de luxe qui nous paroissent aujourd'hui si peu de chose. Nous même qui croions avoir fait tant de progrès dans les raffinemens de la mollesse , nous serons à notre tour , des gens grossiers , ignorans aux yeux de notre postérité qui sera plus corrompue , & par conséquent plus habile.



---

---

## CHAPITRE XX.

*De la vie commune , des mœurs & usages.*

C E que nous appellons la société, cette correspondance des citoyens les uns avec les autres étoit absolument ignorée dans la Perse. Les peuples y vivoient comme aujourd'hui dans une austérité sombre & sévère , qui a peut-être été de tout tems le plus fort rempart de la tyrannie. Point de communication libre entre les particuliers , point de ces liaisons familiares qui inspirent bien-tôt le goût de la liberté , en faisant connoître les douceurs de l'amitié. Cette multitude d'objets aimables réservés pour les plaisirs d'un seul homme , le droit d'employer pour les garder une autre multitude d'hommes dépouillés de leur virilité , étoit dès lors une marque

distinctive de la richesse & de la puissance. Le reste de la nation qui ne pouvoit payer ces plaisirs coûteux croupissoit dans l'ignorance & l'oisiveté. Telle étoit, & telle est encore de nos jours dans ces climats, la situation respective des grands & du peuple.

Ainsi la véritable société, les agrémens qui peuvent par elle adoucir les amertumes de la vie, n'étoient cultivés que dans la Grèce. On parle à la vérité de plusieurs fêtes indécentes dans la Syrie. On cite un temple de Vénus à Babylone, où les honnêtes femmes étoient obligées de se prostituer une fois l'année pour de l'argent, & de donner aux ministres de la Déesse le fruit de leurs complaisances. Ces excès grossiers & rebutans, s'ils sont vrais, ne faisoient point le bonheur des peuples qui les pratiquoient. Les Grecs seuls avoient sçu se donner des divertissemens honnêtes, des plaisirs qu'on pouvoit goûter sans rougir.

Les femmes étoient chez eux li-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 225  
bres , considérées , respectées ; ce qui  
est la marque la plus sûre d'une so-  
ciété florissante : mais ce qui est aussi  
la marque d'une grande sagesse , elles  
avoient peu de part aux affaires pu-  
bliques.

Il est bien vrai que la jeunesse  
donnoit dans les mêmes excès que  
nous retrouvons aujourd'hui dans tou-  
tes nos grandes villes. Des marchands  
d'esclaves deshonorés & recherchés  
par le genre de leur commerce , four-  
nissoient pour de l'argent aux jeu-  
nes gens riches, des filles qui n'avoient  
d'autres biens que leurs charmes. Si  
ceux qui les vendoient faisoient un  
métier peu honnête , ceux qui les  
achetoient ne manquoient point aux  
bienféances. L'éducation de ces filles  
esclaves n'étoit point négligée ; elles  
acquéroient des talens qui leurs va-  
loient beaucoup de richesses. Elles vi-  
voient avec plus d'éclat & de dis-  
tinction que les femmes du premier  
rang : contradiction singulière & ré-  
voltante dans tous les états policés,  
où une obscurité ennuyeuse est pour

les personnes du sexe le prix de leur exactitude à garder la vertu, tandis que les plaisirs & la splendeur qui suivent les richesses, sont la récompense de celles qui y manquent.

En général rien n'étoit moins connu des Grecs que la chasteté. Cet effort sublime de vertu, ce sacrifice fait à la religion des plaisirs les plus vifs, cette continence si admirable & si difficile à observer, n'avoit aucun prix chez eux. La liberté de vivre avec une femme qu'on n'avoit point épousée ne surprenoit personne, parce que tout le monde en usoit. Les Philosophes mêmes ne dédaignoient pas d'en profiter. Platon, Diogène, Aristipe, furent comptés par plusieurs courtisannes au nombre de leurs adorateurs; & l'on sçait que Socrate ne rougissoit pas de faire assiduellement sa cour à la belle Aspasia.

On conserve pourtant la mémoire de quelques Philosophes qui recommandoient la continence. Démocrite ne trouvoit rien de si humili-

hant, de si contraire à l'étude que le commerce des femmes. Thalès prétendoit que dans la jeunesse il falloit se dire il n'est pas tems de songer au mariage, & dans un âge plus avancé, il n'est plus tems. Un autre affuroit que l'amour étoit avilissant pour l'homme, & le rabbaïssoit au rang des animaux. Mais cette philosophie ne fit point fortune. La plus belle moitié du genre humain étoit intéressée à arrêter ses progrès. Ces ennemis des femmes n'employoient contre elles que des maximes séches, des raisonnemens incertains; elles avoient en leur faveur quelque chose de bien plus fort que le raisonnement.

Ces inventeurs d'une morale peu suivie, n'étoient point les adversaires les plus redoutables qu'elles eussent à combattre. Alors se dévelopoit sans ménagement un goût dépravé, un genre de désordre qui choque les premières loix de la nature, & qui doit être à jamais abhorré des cœurs vertueux & sensibles.



L'attachement inviolable de tout François pour le sexe enchanteur qui honore & embellit sa patrie, ne me permet pas de me fixer à cette idée ignominieuse. Elle resserre le cœur & flétrit l'imagination. Les égaremens de tant d'hommes célèbres n'excusent point cette dégradation de l'humanité; ils ne prouvent que sa foiblesse.

Quoique les Grecs se permissent de violer si ouvertement une de ses plus sages loix, il faut pourtant avouer qu'alors elle étoit en général moins malheureuse qu'aujourd'hui. Si les conditions n'étoient pas égales, au moins il paroît qu'on croyoit que tous les citoyens avoient un droit égal à la vie. On ne voit pas qu'il y eût de pauvreté. J'entends cette indigence affreuse, qui ôte à un homme le droit que la nature lui donne sur une portion des fruits de la terre, & qui le force souvent, faute de travail, ou à perdre la vie dans les horreurs de la faim, ou à la racheter par des crimes.

Il n'y avoit que deux fortes de conditions dans les états , l'esclavage & la liberté. Si les esclaves appartenent à un maître pour qui ils travailloient , au moins ce maître leur assuroit la nourriture. Les hommes libres étoient tous ou propriétaires de biens-fonds , ou soldats , ou marchands. On ne connoissoit pas cette espèce malheureuse d'hommes que nous appellons manouvriers qui ne jouissent pas même des avantages de la servitude. Obligés d'arracher à la terre des productions qui ne sont pas pour eux , accablés de toutes les charges de l'état , exposés à toutes les pertes causées par la rigueur des saisons , rebutés , méprisés , ne connoissant gueres , comme les animaux , d'autres plaisirs que de digérer les alimens & de perpétuer leur espèce , je ne sçai s'ils doivent bien sentir le prix de leur prétendue liberté. Mais je crois que dans le fonds , l'esclavage que nous regardons comme une barbarie , n'a rien d'aussi barbare que l'avilissement

où languissent aujourd'hui les deux tiers peut-être du genre humain.

Quoique la société fût cultivée, & qu'on en recherchât les douceurs, il ne faut pourtant pas croire qu'il n'y eût entre ces mœurs & les nôtres, que de légères différences. En Grèce on ne connoissoit ni cette politesse trompeuse qui donne à tous les gens bien élevés à peu près le même extérieur, ni ces respects étudiés, ni ces titres fastueux dont nous ne voyons point le ridicule, parce que nous y sommes habitués. Tous les citoyens s'appelloient par leur nom, & se tutoyoient en s'abordant. La noblesse ne servoit à rien. Les grands dépendans toujours du peuple qui les avoit élevés, ménageoient avec soin tous les particuliers, & l'opulence ne donnoit le droit de mépriser personne. Les premiers citoyens alloient à pied dans les rues. On ne pardonnoit gueres qu'aux femmes ou aux gens infirmes de se faire porter par des esclaves.

On avoit des robes longues qui convenoient également aux deux sexes. Les femmes , pour se parer , employoient , comme aujourd'hui , plusieurs ornemens dont l'envie de plaire faisoit oublier l'incommodité , & qu'elles payoient cherement. Elles se chargeoient les oreilles , le col & les bras de bijoux : elles se coloroient les sourcils , elles mettoient du fard , suivant l'usage établi de tout tems parmi les personnes du sexe , de se défigurer pour paroître plus belles. Au lieu de ces glaces superbes que l'industrie moderne leur a fournies pour y faire en particulier l'essai de leurs charmes , elles se servoient de surfaces d'or ou d'argent bien polies , dont l'effet étoit moins sûr , mais qu'on employoit pourtant à cause de la nécessité.

On connoissoit la frisure. On se servoit de fers chauds pour donner aux cheveux une tournure élégante. Mais il ne paroît pas qu'on employât l'artifice pour cacher leur couleur naturelle. On ne les déguisoit

Point sous ce voile d'une poudre blanche, qui feroit croire que notre jeunesse envie à un âge plus avancé le triste présent dont la nature honore la caducité. Dans quelques occasions on y répandoit pourtant une espèce de poudre d'or qui devoit produire un effet bizarre, à moins que l'habitude ne la rendît suportable.

Une des coutumes qui nous paroissent les plus étranges, c'étoit l'usage immodéré des essences & des parfums. Les jours de fêtes, ou quand on alloit voir ses amis, ou quand on avoit rendez-vous avec sa Maîtresse, il falloit s'inonder la tête & le corps d'huile de senteur. Cette pratique qui pouvoit avoir son agrément dans les deux premiers cas, devoit être bien incommode dans le dernier. Une galanterie très-honnête à faire à ceux qu'on recevoit chez soi, c'étoit d'arroser tous leurs habits d'essences précieuses. On a prétendu que ces essences devoient être des eaux spiritueuses que l'évaporation dissipoit, & qui ne laissoient

point de traces sur les habits. Mais il y a peu d'apparence : car pour obtenir ces eaux spiritueuses la distillation étoit nécessaire , & les anciens ne la connoissoient pas. On sçait de plus combien ils étoient souvent obligés de faire dégraisser leurs habits. La profession qui s'occupe de cet objet étoit une des plus considérables & des plus employées : ce qui venoit sans doute des taches que faisoient les liqueurs odoriférentes dont on étoit si prodigue. Les parfums étoient donc simplement des huiles aromatiques , & la grande habitude empêchoit encore qu'on ne s'apperçût de ce qu'il y a de dégoûtant dans cet usage.

Parmi nous l'introduction du linge & la facilité d'en changer a fait tomber les bains. Mais alors ils étoient nécessaires & très-souvent fréquentés. Il y en avoit de publics & de particuliers. Les bains publics étoient des bâtimens vastes & spacieux. Tout le monde y étoit reçu pour un prix modique. Si l'on ne vouloit pas ame-

ner ses esclaves, on en trouvoit là de tout prêts pour le service.

Au sortir du bain on se mettoit à table. Il paroît que l'usage de s'y placer sur des lits n'étoit pas universel : on restoit quelquefois assis. On mangeoit des ragouts qui flatteroient peu notre sensualité. On buvoit du vin mêlé avec du miel, où nageoient souvent des feuilles de rose. On faisoit venir des danseuses & des musiciens. En général à table on faisoit fort peu de cas de la conversation. On servoit à chacun sa portion, & quand on vouloit honorer quelqu'un, on lui en servoit une quatre fois plus grande. Il semble que notre façon d'ordonner les repas est à la fois plus agréable, plus honnête, & moins dispendieuse. Si la conversation accompagnoit rarement les plaisirs de la table, on la réservoit pour des momens où l'esprit moins distrait pouvoit s'y livrer avec moins d'effort; elle servoit alors à prévenir l'oïveté, ou du moins à la rendre agréable.

En vivant d'une manière si peu conforme à la nôtre, la vie des hommes avoit pourtant à peu près les mêmes bornes. On étoit vieux à soixante & dix ans, & rarement passoit-on quatre-vingt. Il ne faut pas croire que les mœurs fussent plus réglées. Les hommes qui avoient les mêmes passions donnoient dans les mêmes excès. L'intempérance causoit des maladies & l'on avoit étudié le moyen de réparer ses désordres. Mais on ne connoissoit qu'une sorte de médecine, c'est ce que nous appelons la chirurgie.

On ne payoit point des hommes oisifs pour tâter le pouls d'un malade. Ceux qui exerçoient l'art de guérir ne se croyoient point deshonorés en pratiquant eux-mêmes les opérations qu'ils jugeoient convenables. On ignoroit cette distinction singulière & dangereuse entre le supérieur qui ordonne les remèdes, le subalterne qui les applique, & le marchand qui les fournit. Ces remèdes dont le hasard avoit appris la vertu, &



dont l'expérience & la réflexion confirmoient l'utilité , aidoient la nature sans l'accabler. Ils étoient simples comme elle. Soit que la façon de vivre rendit les maladies moins fréquentes & moins compliquées , soit que les médecins étant moins communs ne se piquassent point de renchérir les uns sur les autres par de nouvelles inventions , les sucres bienfaisans de quelques herbes leur suffisoient pour rendre la santé. On n'employoit pas ces compositions violentes , dont une science plus curieuse qu'utile a infecté la médecine , & que l'alliage forcé de principes souvent opposés doit rendre au moins suspects. Ainsi l'on pourroit croire avec une espece de raison que la médecine des anciens étoit moins sçavante & plus sûre que la nôtre , & qu'en chargeant cette science d'une infinité de recettes , nous ne l'avons point enrichie.

Quand malgré la simplicité des remèdes & de la méthode , la maladie l'emportoit , on ne confioit

point ses dernières dispositions à des mains étrangères. On assembloit ses parens & ses amis , on leur dictoit ses volontés , & l'on n'avoit point d'autre consolation que celle d'expirer entre leurs bras. En Egypte on embaumoit les corps , mais en Grèce on les brûloit , & cette pratique étoit sage. Elle empêchoit que les restes des morts ne devinssent pernicieux aux vivans. On l'a retrouvée dans les Indes , à la Chine , au Japon , dans tous les pays où la vanité & la superstition des mourans ne l'emporte pas sur le bien public. Parmi nous tous les bons citoyens voyent avec douleur que l'on n'ait pas encore pû supprimer l'usage dangereux d'enterrer dans les temples , & d'entretenir ainsi un air corrompu , capable d'occasionner toutes les maladies , dans l'endroit où l'on s'assemble pour demander au ciel la santé.

On portoit les cadavres au buche avec beaucoup de cérémonies : mais ce qu'il y a de singulier , c'est que ce n'étoient ni leurs amis , ni leurs p

rens , qui les pleuroient. On payoit pour cela des femmes qui en faisoient métier , & qui pour de l'argent , affectoient toutes les marques de la douleur. Elles précédoient le mort , & faisoient en sanglottant son panegyrique. Elles louoient à grands cris ses vertus & ses bonnes qualités. Il faut toujours remarquer que ces usages sont anciens , & qu'ils subsistent cependant encore dans une grande partie du monde. Dans plusieurs de nos provinces , à Paris même on loue pour les enterremens des troupes d'enfans trouvés qui y paroissent avec des flambeaux. Peut-être est-ce un reste des anciennes pleureuses.



---



---

## CHAPITRE XXI.

*De Spectacles, de la Poësie, des Représentations Dramatiques.*

**P**ARMI nous, les plaisirs, les fêtes, les spectacles pompeux ne sont que pour les riches. Quand les pauvres, qui nous nourrissent, peuvent par un travail opiniâtre s'affirmer à eux-mêmes une subsistance bornée, ils doivent se croire heureux. Il n'en étoit pas de même chez les Grecs. Tous les particuliers avoient un droit égal aux plaisirs, & l'Etat prenoit soin de leur en procurer. Non-seulement les spectateurs ne payoient point, mais c'étoient eux-mêmes qu'on payoit. Il y avoit une espèce de droit d'assistance, une rétribution fixe pour tous ceux qui se trouvoient aux représentations. On leur donnoit de l'argent pour les engager à se divertir. Le théâtre leur valoit du plaisir & du profit. Avec deux raisons si

puissantes, il n'est étonnant qu'ils ayent eu pour ce genre d'amusement une passion si décidée.

Dans les spectacles, la politique se réunissoit à la Religion, pour en faire des établemens utiles à la patrie, des divertissemens agréables pour les citoyens, & des cérémonies capables d'inspirer du respect pour la Divinité.

On connoit ces jeux célèbres par les noms des Dieux ou des anciens Héros. On y joignoit ensuite des exercices propres à flatter une multitude oisive, & à entretenir la force & la vigueur des hommes qui s'y appliquoient.

Il y en avoit de différens genres : la course à pied ou à cheval ou en chariot la Lutte ou deux hommes étroitement ferrés cherchoient à se renverser, sans qu'il leur fût permis de se porter aucun coup ; le Disque, où il s'agissoit de lancer très-loin une grosse pierre, ou une masse de métal fort lourde ; le Ceste, qui étoit plus dangereux & plus difficile que les autres. Les combattans s'entouroient les mains d'un cuir fort épais, ressemblant

blant sans doute à ces brassards qu'employe notre jeunesse pour jouer au bâlon. Pour les rendre plus pesans, on y attachoit de gros morceaux de plomb, & les deux concurrens ainsi armés se livroient à toute outrance un combat qui ne devoit pas durer long-tems.

On a voulu faire honneur à l'humanité des Grecs de leur éloignement pour les combats de Gladiateurs. En effet ces meurtres ordonnés pour le divertissement de tout un peuple ne fouillèrent jamais les amphithéâtres de la Grèce ; mais est-ce à leur vertu ou à leur ignorance qu'il faut l'attribuer ? Les Athletes, disent les Auteurs, sortoient de l'Arène avec des bosses au visage, un œil hors de la tête, les dents, les mâchoires brisées, ou même quelque autre fracture encore plus considérable. Il ne paroît pas qu'ils eussent pû courir plus de risque en se battant avec des épées, & ceux qui trouvoient du plaisir à voir des hommes s'écraser ainsi la tête à coups de poings, n'étoient pas plus humains,

que ceux qui les voyoient se déchirer à coups de fabre.

Chez des hommes libres à qui l'or étoit presque inconnu , on ne pouvoit guère proposer que la gloire pour récompense. Aussi les Athletes n'en exigeoient-ils point d'autre. Les acclamations publiques avec une couronne de chêne , de laurier ou d'autre feuillage, suffisoient à leur ambition. Il est vrai qu'ils ne s'en contentèrent pas toujours. Quand les richesses eurent acquis une valeur certaine dans la nation , il est bien clair qu'une couronne de chêne ne dût plus être aussi honorable.

On raconte de ces Athlètes des choses peu compatibles. On prétend qu'ils vivoient avec la plus grande régularité , évitant l'ombre d'un excès , renonçant même à la compagnie des femmes , & l'on dit que c'est à l'exactitude de leur régime qu'ils devoient cette force prodigieuse que notre foiblesse rend presque incroyable. Cependant on en voit dans les Auteurs , dont la voracité étoit plus grande encore que la force. Ce fa-

meux Milon , par exemple , n'étoit pas content de vingt livres de pain par jour , vingt livres de viande , avec cinquante ou soixante bouteilles de vin. Quand il avoit fait un peu d'exercice , il mangeoit un bœuf dans sa journée. Il n'est pas étonnant que des hommes en état de supporter un pareil régime fussent plus robustes que les autres.

Il y avoit pour tous les exercices des maîtres, chez qui la jeunesse alloit prendre des leçons comme dans nos salles d'armes. Leurs écoles étoient publiques , & devenoient le rendez-vous des citoyens oisifs, que la curiosité ou le désœuvrement y attiroient. On ne peut nier que ces usages n'eussent leur utilité. Ils endurcissoient les combattans aux fatigues , & les rendoient propres à soutenir des travaux utiles à leur patrie. Ce qu'ils avoient de cruel pouvoit aussi familiariser les spectateurs avec les horreurs de la guerre. S'il est vrai, comme quelques Auteurs l'ont pensé , que l'habitude de voir les jeunes gens nus , fit tort à la pudeur , & qu'il



en nâquit des désordres trop communs en effet chez ces peuples d'ailleurs si sages , ce seroit une nouvelle preuve qu'il n'est rien dans le monde que les hommes ne puissent empoisonner , & qu'en tout genre , les meilleures vûes peuvent produire de grands maux.

Ces amusemens , ces jeux encore grossiers, suffirent longtems aux Grecs, dont l'héroïsme étoit toujours mêlé d'un peu de grossiereté. Mais peu à peu ils parvinrent à souhaiter des plaisirs plus délicats. Athènes produisit des hommes qui inventèrent des arts inconnus , ou se servirent d'une façon nouvelle de ceux qu'on avoit déjà trouvés.

Depuis long-tems on admiroit les poèmes d'Homere. On les admiroit avec d'autant plus de raison qu'ils étoient uniques. Dans une longue suite de siècles , il ne s'étoit trouvé personne qui pût éclipser ou partager sa gloire. Corneille & lui sont peut-être de tous les Poètes , ceux qui ont mérité le plus d'éloges & de critiques. Tous deux ont porté presque à

sa perfection le genre de poésie qu'ils avoient inventé. Tous deux ont allié les fautes les plus absurdes, aux beautés les plus sublimes. Il y a apparence qu'ils ne devoient celles-ci qu'à leur génie, & que le reste vient du tems où ils vivoient. Homere est encore plus excusable que Corneille. Né presque dans l'enfance du monde, dans un tems où tous les arts encore timides ne marchotent qu'en tâtonnant, il ne trouvoit guère de secours dans ses prédécesseurs. Les hommes n'avoient pas encore pu ramasser assez d'expériences pour acquérir beaucoup de lumieres. Ils sçavoient se battre, parce que chez tous les peuples, l'art de détruire les hommes a toujours été le premier perfectionné. Ils travailloient les métaux, jouoient de quelques instrumens, bâtissoient de petits navires, fabriquoient quelques étoffes: tout cela a rapport à la guerre ou aux besoins immédiats de l'humanité.

Mais ces connoissances élevées qui distinguent un siècle barbare d'un siècle policé, l'art d'embellir la nature par des ornemens simples qui la pa-

rent sans la défigurer , l'usage délicat des bienséances , & la peinture des passions telles que les hommes les ressentent, sans enflure & sans bassesse, étoient des choses absolument inconnues aux contemporains d'Homere. Ce qu'on en trouve dans ses ouvrages , il ne l'a dû qu'à ses réflexions : malgré l'air de grossiereté que nous trouvons à ses héros , je ne doute pas qu'ils n'ayent perdu beaucoup de leur rudesse en passant par ses mains. Il adoucit la cruauté d'Achille , il relève son courage. Il inspire de la pitié pour Hector sans rendre son meurtrier trop odieux. On s'attendrit pour les Troyens ; Priam , Hécube , Andromaque arrachent tour à tour la compassion. Pour ménager avec tant d'art ces différents mouvemens , pour les balancer l'un par l'autre avec tant de précision , il ne falloit pas un esprit médiocre.

Aussi les gens de goût ont dans tous les tems rendu à ce grand Poète une justice impartiale. Le babil long & quelquefois impoli de Nestor , les répétitions ennuyeuses, la foiblesse de l'Odyssée n'ont point empêché de

sentir les beautés dont l'Iliade est pleine. Le respect idolâtre & ridicule de Madame Dacier n'a pas non plus persuadé que tout fût exact & divin dans ces deux ouvrages. Homere pour son siècle étoit un prodige, & il sera toujours un grand homme pour les autres.

Au reste il ne faut pas croire qu'il ait jamais pensé aux regles que les Commentateurs ont si laborieusement trouvées dans ses Poëmes. A les entendre il n'y pas un vers qui ne renferme des beautés, pas un mot qui n'ait été placé avec la plus grande réflexion. Mais en travaillant, il ne songea sans doute qu'à faire un ouvrage dont la lecture pût plaire. Il n'eut point d'autres régles que son goût & son génie. Comme Christophe Colomb en partant pour découvrir l'Amérique n'avoit sûrement pas sous les yeux le chemin qu'il devoit suivre; il vouloit seulement trouver un pays où personne n'eût encore été, & dans sa route il se laissa diriger par le hazard & par les circonstances.

Je ne doute pas qu'on ne pût faire aujourd'hui un Poème Epique en ne suivant aucune des règles qu'on dit qu'Homere a observées. Ce seroit peut-être même le seul moyen de réussir , & le Paradis perdu en est une preuve. Mais peut-être faudroit-il pour cela plus de génie encore qu'Homere n'en a eu. Il n'avoit du moins qu'à créer ses idées. Son esprit parfaitement libre n'ayant d'autre modele que la nature , étoit maître de la représenter telle qu'il la voyoit. Mais nous , en cherchant à étendre nos pensées , nous aurions encore à éviter celles des autres. Comme dès la plus tendre jeunesse l'éducation ne consiste que dans l'habitude d'imiter, l'esprit se trouve , pour ainsi dire, plié sans s'en appercevoir à suivre une allure étrangère. Cette contrainte influe dans la suite sur toutes les opérations , & il lui est presque impossible de parvenir jamais à se redresser parfaitement.

Pour achever ce qui regarde Homere , il est bon de remarquer encore qu'on a ignoré de tout tems le lieu de la naissance & de la mort de cet

homme célèbre. Sept villes se sont disputé l'honneur de l'avoir produit ; mais tout ce qu'on sçait de sa vie , c'est qu'elle a été fort malheureuse. Son sort est pour les Poètes une leçon dont la suite des siècles n'a que trop fourni d'exemples. Il prouve que les grands génies ne doivent espérer ni de grands biens , ni un repos tranquille. Ils n'ont guère à attendre de la société que l'oubli ou le mépris pendant leur vie , & après leur mort des honneurs tardifs & souvent incertains.

Après la mort d'Homere personne n'entretint le feu qu'il avoit allumé. Quelques sages , dit-on , mirent en vers des maximes de Philosophie ; mais leurs vers n'empêchèrent point que la poésie ne fût oubliée & méconnue par - tout. Il est vrai que dans un coin de la Sicile , Pindare fit des odes dont presque tout le mérite est perdu pour nous. Sapho avoit donné meilleure idée de ses talens que de ses mœurs , par quelques compositions passionnées où elle peignoit avec transport l'amour

qu'elle ressentoit avec fureur. L'ivresse d'Anacréon avoit produit quelques chansons qui lui ont fait plus de réputation que de grands ouvrages. Mais ces petites pièces ignorées de la multitude, & connues seulement de quelques riches qui pouvoient les faire copier, n'avoient ni perfectionné le goût, ni porté bien loin la gloire de leurs Auteurs. La véritable résurrection de la poésie, l'instant où elle reparut plus belle & plus admirable que jamais, fut celui où Sophocle & Euripide l'introduisirent sur le théâtre d'Athènes. Alors elle jouit d'un avantage qu'on avoit jusques-là cru réservé à l'éloquence, elle maîtrisa les esprits : en ranimant les ombres de ces anciens héros que la Grèce révéroit, elle arrachoit des larmes pour des infortunes presque oubliées & souvent chimériques.

Il paroît que les censures & les critiques qu'on a faites de ces grands hommes ont été outrées, comme celles d'Homere. On les a trop loués ou trop blâmés. Il est certain qu'à bien des égards ils sont dignes des plus grands éloges : mais il est certain

aussi que chez eux l'art n'est point encore à sa perfection. Ils ont rendu la nature avec une vérité admirable ; mais quelquefois cette imitation pour être trop fidelle devient dégoûtante. On est choqué dans *Alceste* d'entendre un fils dire des injures à son pere , & ce pere presque décrepit débiter sur l'amour de la vie les maximes les plus basses & les plus ignobles. On est surpris de voir dans la *Phédre* d'Euripide une satyre longue & indécente contre les femmes , & de retrouver dans toutes ses pièces le même acharnement contre un sexe dont les agrémens doivent faire oublier les défauts.

Aristophane qui dans le même-tems se couvroit de gloire par des satyres sanglantes qu'il appelloit Comédies , mérite de bien plus grands reproches. Outre les personalities odieuses dont il est rempli , il se livroit à des licences qui ne sont pas supportables. Ce qui feroit parmi nous rougir la débauche la plus outrée , est l'ornement de ses pièces. On ne conçoit pas comment il osoit hasar-



der de pareils excès , ni comment les spectateurs pouvoient les souffrir. En général ce qui manque le plus aux écrivains de l'Antiquité c'est le goût & le respect pour la bienséance. Les Historiens sont pleins de digressions déplacées. Les Orateurs se permettoient des grossieretés révoltantes. Les poètes offrent des images obscènes , exprimées avec obscénité : ce sont moins les choses qui révoltent que la façon de les présenter ; mais le voile qui peut les rendre agréables n'étoit pas encore connu.

Cependant ces taches peuvent un peu déparer à nos yeux , les beautés dont brillent d'ailleurs tous ces ouvrages , mais non pas les ternir entièrement. Il paroît que les beautés seules faisoient impression sur les Athéniens. Leur goût pour les spectacles dramatiques étoit une fureur. La seule représentation d'une Tragédie leur couta , dit on ; plus que toute la durée d'une guerre longue & sanglante. Si cela est vrai , il est clair qu'ils devoient être près de leur ruine.

- Il faut observer une coutume qui

devoit soutenir le courage des Auteurs , & leur épargnoit au moins bien des affronts qu'ils ne devroient pas effuyer. Quand ils vouloient donner leurs ouvrages à la représentation , ils n'étoient jugés ni par des femmes couvertes de rouge , accoutumées à faire plus d'accueil à l'argent qu'au mérite , ni par des hommes livrés au mépris public.

Ce n'étoient ni Thais , ni Phriné qui décidoient sur le mérite d'Oedipe ou d'Alceste. Les premiers Magistrats de la République prenoient eux-mêmes la peine d'examiner les pièces : ils marquoient celles qui leur paroissoient les meilleures. On les jouoit ensuite , mais sans appareil devant le peuple , afin qu'il en choisît lui-même une qui étoit représentée avec toute la pompe , toute la somptuosité dont elles étoient susceptibles : ainsi les Auteurs n'étoient point avilis. Eschile ou Menandre n'avoient point à briguer la protection d'un Comédien important. Ils ne recevoient dumoins leur gloire ou leur

condamnation que du peuple entier pour qui ils avoient travaillé (1).

Les représentations se donnoient

---

(1) Quelqu'un qui lira ceci, croira peut-être que c'est le fruit d'un ressentiment personnel. Il me soupçonnera d'être au nombre de ces Auteurs infortunés, qui ayant essuyé de justes refus des Comédiens, cherchent à s'en venger en les rendant odieux. On se trompera si on le croit. Je n'ai jamais eu ni le goût, ni la volonté de travailler pour le théâtre : je suis admirateur zélé du petit nombre de talens qui l'embellissent ; mais le hazard m'a rendu quelquefois témoin de l'humiliation trop nécessitée des Auteurs, & de l'orgueil trop insolent des Acteurs. J'avoue que si j'avois eu quelque talent pour ce genre, un tel spectacle auroit suffi pour l'éteindre. Cet abus mériterait, ce semble, quelque attention. Je ne voudrais pas qu'on ôtât aux Comédiens le droit de recevoir les pièces qu'ils doivent jouer, quoiqu'ils l'exercent assez mal. On seroit fort embarrassé peut-être pour trouver à qui le donner ; mais on pourroit du moins leur imposer l'obligation d'être modestes. On pourroit leur faire sentir qu'il ne leur convient pas d'être fats vis-à-vis ceux qui les font vivre, & qu'un manœuvre est humble auprès d'un Architecte.

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 255  
au grand air dans des bâtimens vastes ,  
destinés à cet usage. C'étoit là sur-  
tout que paroissoient la magnificence,  
la supériorité des anciens. Rien de si  
superbe que les édifices qu'ils cons-  
truisoient pour jouer les pièces de  
leurs grands Auteurs. Ils n'évoquoient  
point l'ombre de Xerxès dans un  
petit espace de quinze pieds en quarré,  
orné par de vieilles décorations de  
toile , mal peintes & mal éclairées.  
Les théâtres étoient des monumens  
sompptueux , qui représentoient des  
palais sans le secours d'un Décora-  
teur mal-adroit , ou d'une imagina-  
tion docile. On ne faisoit paroître ni  
les Rois dans de petites antichambres  
resserrées , dont la seule vue détruit  
toute idée de grandeur & de ma-  
jesté , ni les particuliers dans des  
salles immenses ouvertes de toute  
part. La scene étoit noble & vaste  
pour les Tragédies. Dans la Comé-  
die on sçavoit la diminuer pour aider  
à la vraisemblance.

Tout le peuple y étoit admis. La  
prodigieuse étendue des Amphithéâ-  
tres où se plaçoient les spectateurs ,

empêchoit que personne fût exclus. Dans la Grèce dumoins , il n'étoit pas nécessaire d'avoir beaucoup d'argent à dépenser pour juger des ouvrages d'esprit. Pour les entendre réciter , on n'étoit pas non plus obligé de se renfermer comme nous dans de petites salles obscures , qui n'ont de remarquable que quelques dorures de mauvais goût , avec lesquelles on s'efforce de masquer leur difformité. Pour jouir des talens d'un bon Acteur , il ne falloit pas se condamner à respirer pendant quatre heures un air infect. Le plaisir d'écouter de beaux vers n'entraînoit pas une gêne incommode , dont la beauté même des vers ne sçauroit dédommager.

Comme cependant il y a en tout une espèce de compensation , les agrémens que les Grecs avoient de plus que nous , étoient bien diminués par la privation de plusieurs autres agrémens qu'ils n'avoient pas. D'abord tous les Acteurs jouoient masqués. Cela seul devoit bien affoiblir la beauté de leur jeu. On y perdoit absolument ces nuances imperceptibles

qu'un Acteur intelligent sçait si bien faire valoir, cette expression animée qui se peint sur le visage, qui souvent prévient la parole & la rend inutile, ces coups d'oeils, ces sourires, ces traits de fierté, de dédain, de tendresse, qui nous affectent plus promptement, plus agréablement même que les mots les plus harmonieux.

Les masques, dit-on, représentoient d'un côté la joie, & de l'autre la douleur. L'art du Comédien étoit de se tourner à propos, de se montrer dans un jour favorable. Cette idée paroît ridicule. Elle exclut absolument toute la décence, la dignité qui sont inséparables de la tragédie. Alors le meilleur Comédien auroit été le plus agile; pour bien jouer une pièce, il n'auroit fallu qu'être en état de pirouetter promptement. D'ailleurs la pièce auroit toujours été jouée à contre-sens pour la moitié de l'assemblée. Car l'acteur ne pouvant montrer le côté riant aux uns, sans laisser voir le côté triste aux autres, il est clair

qu'une partie des spectateurs auroit toujours vû son visage en opposition avec ses paroles. Il est bien plus naturel de croire que le masque nuisoit réellement beaucoup à la vérité du jeu , mais que l'étendue des théâtres le rendoit nécessaire. La finesse , la délicatesse des traits à visage découvert , se seroit perdue dans l'éloignement.

La même raison avec la nécessité d'employer des voix fortes qui se fissent entendre au loin , jointe à la retraite où vivoient les femmes , avoit sans doute empêché qu'on ne les reçût pour jouer les tragédies. C'étoient des hommes qui faisoient leurs personnages. On a conservé les noms des Acteurs qui jouoient les Reines & les Princesses. Cela n'étoit pas plus étonnant que de voir dans les opéras Italiens des hommes à voix claire , jouer Cyrus ou Alexandre , & d'entendre ces chanteurs qui devoient rougir au seul nom de l'amour , se plaindre en fredonnant des tourmens que leur cause une flamme amoureuse. Assurément Arbace chantant

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 259  
en fauffet un fecond deffus , n'est pas moins ridicule que pouvoient l'être Hécube , Hermione , parlant d'un ton mâle avec une voix robuste qui démentoit leur sexe.

Ce n'est donc pas là-deffus qu'il faut faire le procès aux Grecs : mais il faut les plaindre de n'avoir pas connu combien pouvoient être utiles dans des spectacles destinés à développer les passions les plus tendres , ces cœurs sensibles où la nature se plaît à faire triompher la délicatesse & le sentiment. Un Athénien qu'on transporterait aujourd'hui sur nos théâtres , seroit d'abord bien éloigné d'en deviner l'usage. Il n'imagineroit point que ce fût dans de pareilles prisons qu'on représenteroit des ouvrages que toute la nation admire. Mais de quel transport il seroit pénétré , s'il voyoit une de nos bonnes pièces jouée par cet Actrice inimitable , qui avec une figure bien plus intéressante , nous a rendu tous les talens de la célèbre le Couvreur ! Ce seroit surtout le jeu de Mademoiselle Clairon qui lui seroit sen-



tir combien le masque déroboit de plaisirs à ses contemporains. Il comprendroit qu'en bannissant les femmes de leur théâtre, ils s'étoient privés d'un des plus grands effets que le théâtre puisse produire.

Ces femmes qui n'y pouvoient monter comme Actrices, n'y paroissent pas non plus comme juges. C'est encore une différence bien remarquable des spectacles de la Grèce & des nôtres. La représentation d'une pièce nouvelle, n'étoit point pour toutes les jolies femmes, un jour d'appareil où elles étoient sûres de faire admirer leurs attraits. Sophocle n'avoit point la gloire de faire courir en foule tout ce qu'Athènes renfermoit de beautés. Le succès de sa pièce ne lui étoit point confirmé par ces bouches charmantes, dont il est si doux de s'entendre louer.

Ce sexe séducteur que nous adorons même dans les caprices qu'il se permet quelquefois, ne décidoit point en maître sur les productions dramatiques. Les femmes cachées dans

un endroit obscur destiné pour elles, jouissoient du spectacle & ne l'embellissoient pas. Ceux mêmes qui par leur nature exigeoient la nudité des combattans, leur étoient absolument interdits. Cette sage retenue observée dans tout le reste de la Grèce, étoit une critique bien décidée des loix de Sparte, qui permettoient aux femmes, comme on l'a vû, de se produire nues dans les assemblées, & d'y combattre contre des hommes nuds.

De leur absence dans les jeux publics, vient, à ce que croient bien des gens, la grossiereté qu'on retrouve dans les drames des anciens. Uniquement occupés du soin de plaire aux hommes, peu curieux des suffrages du sexe qui chérit le plus les apparences de la pudeur & de la bienséance, ils songeoient bien plus à rendre leurs pensées avec énergie, qu'à les exprimer avec délicatesse. C'est ainsi que le caractère distinctif d'une langue, ou même de tout un peuple, tient souvent à des circonstances qui sont à peine sensibles.

---

---

## CHAPITRE XXII.

*De l'Architecture, de la Sculpture,  
de la Peinture.*

**A**près la nécessité de rétablir leurs forces par l'usage des alimens, un des premiers besoins que la foiblesse des hommes leur ait fait éprouver, c'est celui de s'assurer des retraites contre les intempéries de l'air, ou contre les insultes des bêtes féroces : voilà ce qui a donné lieu à l'architecture. Elle étoit d'abord, comme on le pense bien, aussi grossière que les mains qui l'employoient. Ses premiers essais furent des cabanes de branchages, ou des trous creusés dans les rochers. Mais elle se polit avec le tems, & c'est un des arts où les anciens nous ont laissé le moins à perfectionner. Les premiers qui s'y distinguèrent furent les Egyptiens. Ils se bornoient à charger sans intelligence la surface de la terre

des pierres qu'ils arrachotent de son sein. Ne sachant pas faire de vouûtes , ils multiplioient par nécessité les colonnes dans leurs bâtimens , & ces colonnes massives , sans proportion , sans agrémens , devoient être un embarras plutôt qu'une beauté. Les obelisques qui sont sans contredit les plus beaux de leurs monumens , sont dûs à la nature autant qu'à l'habileté des ouvriers. Les roches de Granite qu'on y employoit , n'étant point comme les autres pierres , disposées par bancs minces & plats , mais ayant au contraire une grande épaisseur , la dureté du grain , la cohésion des parties leur permettant de se soutenir sans se rompre sur une très-grande portée , il a été facile de tailler à force de bras ces masses énormes , qui sont le fruit de la patience bien plus que du génie.

On pourroit aisément les imiter en France , si l'on avoit du tems & des hommes à y employer. Dans le Lyonnais , dans le Dauphiné , presque tout le cours du Rhône est

plein de granite , qui sans avoir la finesse du granite d'Egypte , en a les autres propriétés. Mais il n'y a pas d'apparence qu'on soit tenté d'en faire le même usage. Pour élever les anciens obélisques il n'en coûtoit que des oignons. Les modernes coûteroient plus cher. La véritable gloire des Egyptiens à cet égard est d'avoir été les maîtres des Grecs. Mais les disciples surpassèrent bien-tôt leurs maîtres. Ils donnèrent de l'élégance à ce qui n'avoit eu jusque-là que de la grossiereté. Les colonnes qui sur le bord du Nil n'étoient qu'un support indispensable & incommode , devinrent entre les mains des Grecs , un des plus riches ornemens de l'architecture. Ils en découvrirent & en fixèrent les proportions qui n'ont point changé depuis. Leur exemple en ce point a été suivi par tous les grands artistes , & l'on a regardé comme des barbares ceux qui s'en sont écartés. Presque toutes les parties de l'art conservent encore les noms que les Grecs leur ont donnés , & l'on peut  
confidérer

**DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 265**  
considérer tous nos beaux édifices,  
comme des espèces de monumens  
élevés à leur gloire.

On a prétendu que les inventeurs  
des différens ordres d'architecture  
s'étoient proposé d'imiter les uns les  
proportions du corps de l'homme,  
les autres celles du corps de la femme.  
Mais c'est ainsi qu'on a couvert de  
ridicule la naissance de plusieurs arts,  
par des explications forcées. A-t-on  
jamais pû penser que la tête d'une  
jolie femme animée par le feu des  
yeux & la finesse du sourire, ait  
donné l'idée d'un chapiteau quarré  
ou triangulaire ? peut-on croire que  
sa taille tournée amincie par les  
graces, ait fourni le modele de ce  
renflement qu'on pratique dans le  
milieu des colonnes ?

Les premiers Architectes qui vou-  
lurent réformer leur art ne songe-  
rent sans doute qu'à plaire aux yeux :  
& soit qu'un heureux génie leur en  
ait bien-tôt indiqué les moyens, soit,  
comme il est plus probable, qu'une  
patience laborieuse & des essais réi-  
térés les ait conduits à la perfection,

M

ils comprirent qu'ils ne réussiroient qu'en joignant l'élégance à la solidité. Ils bannirent ces piliers rebutans qui bleissoient la vue & occupoient trop de terrain. Ils les remplacèrent par des voûtes légères, cintrées avec grace. Ils dégrossirent les colonnes. Ils les réservèrent surtout pour les dehors, ou leur nouvelle forme en faisoit un point d'appui solide, sans nuire à l'agrément du coup d'œil. Ils évitèrent surtout de laisser voir trop à nud toute la force de leur art. Ils ne cherchèrent point à suspendre en l'air des masses énormes qui parussent n'avoir aucun soutien : car si la belle architecture se permet quelquefois des hardiesses, elle exclut rigoureusement toutes les témérités imprudentes, ou ces colifichets gothiques qui en ont l'apparence. Enfin comme dans tout, le vrai beau est presque toujours simple, les Grecs ont mérité de devenir nos modèles en ce genre dès qu'ils eurent trouvé cette noble simplicité qui les caractérise.

Quand ils eurent expulsé les bar-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 267  
bares, quand ils se furent enrichis des dépouilles de ces esclaves qui avoient crû les affervir, ils employèrent leurs nouveaux trésors à élever des monumens dignes de leurs actions. Périclès, un citoyen devenu sans danger pour sa patrie grand général & grand magistrat, s'attacha à développer dans Athènes des talens, qui faute de circonstances heureuses restent souvent dans l'obscurité. Il trouva un artiste nommé Phidias, qui réunissoit comme Michel Angele mérite d'un excellent sculpteur à celui d'un grand architecte. Il remplit Athènes d'ouvrages admirables dont quelques-uns subsistent encore. C'est ce même Phidias qui fut depuis exilé par le peuple dont il avoit si bien embelli la patrie. On se servit pour le perdre des ouvrages mêmes qui faisoient sa gloire. Cette ingratitude n'est point extraordinaire, & comme on aura encore occasion de le remarquer, il est rare que les grands talens n'aient pas été exposés à de grandes infortunes.

Mij



Une des révolutions trop fréquentes dans le monde a mis ce qui reste de ces monumens sous le pouvoir d'un peuple barbare qui les méprise & les détruit. Quelques voyageurs curieux en ont seulement conservé les desseins. En dernier lieu on vient d'en publier une collection considérable, sous le titre des ruines de la Grèce, qui servira par la suite à augmenter nos regrets, & ceux de la postérité.

Ce ne fut pas assez pour les Grecs d'avoir sçu se bâtir des temples majestueux & des maisons commodes, il fallut encore les décorer avec goût, & c'est à quoi travaillèrent la peinture & la sculpture. Ces deux arts sont ordinairement les soutiens du premier : ils fleurissent toujours avec lui. On s'est fatigué beaucoup à rechercher leur origine. On l'a attribuée à l'amour, & on ne pouvoit gueres leur donner une naissance plus honorable, ni qui leur convînt davantage. La sculpture paroît la plus ancienne. On parle dans les tems

les plus reculés d'ouvrages travaillés au ciseau. Il fallut encore bien des années avant que les hommes eussent imaginé de représenter avec des couleurs, sur une surface polie, des objets en relief. La sculpture qui rend les choses avec les mêmes dimensions & les mêmes contours que la nature, a dû être plus facile à inventer, & le fut en effet la première.

C'est aussi la seule dont il nous reste des monumens. On sçait avec quel respect on regarde en Italie & même dans toute l'Europe ces dépouilles précieuses que la terre a longtems cachées. L'aveu de tous les siècles leur donne une supériorité que rien ne peut démentir. La célèbre Vénus de Médicis passe encore pour le chef-d'œuvre de l'art qui l'a produite. Presque toutes les antiques échappées au tems ou à la barbarie, sont plus estimées que les ouvrages modernes. On ne peut soupçonner qu'il y ait de la prévention dans ces jugemens. Ils sont confirmés par nos artistes même,

qui seroient les plus intéressés à les détruire. On a vû les plus grands maîtres avouer avec ingénuité qu'ils n'approchoient de la perfection qu'autant qu'ils se modeloient sur les ouvrages des Grecs. Ainsi leur gloire en ce genre est au-dessus des critiques. Phidias, Praxitèle, Lysippe, Myron, & tant d'autres sous la main de qui l'yvoire & les métaux les plus intractables prenoient une forme si gracieuse, seront toujours admirés & respectés.

Il n'en est pas de même tout à fait de la peinture. Le tems n'a laissé subsister aucun tableau, aucun de ces grands ouvrages dont les écrivains n'ont pû nous donner qu'une idée imparfaite. Cependant d'après ce qu'ils nous en rapportent, on peut croire avec fondement que c'étoient des chefs-d'œuvres de composition. Si les artistes mettoient autant de chaleur dans l'exécution qu'on en trouve dans l'invention de quelques morceaux que Plin & d'autres Auteurs nous ont décrits, c'est un moment bien funeste pour la gloire

de l'art, que celui où tant de beautés ont péri. Nous en sommes à cet égard absolument réduits à des conjectures & à des regrets. Les noms seuls de ceux qui les occasionnent, nous sont parvenus. Parafius, Zeuxis, Apelle sont encore fameux. Les deux premiers jouirent dans la Grèce du sort & des récompenses les plus brillantes. Le troisième les effaça, ou par son mérite, ou par la grandeur du Prince à qui il consacra ses travaux.

On sçait combien Alexandre avoit d'estime & d'amitié pour lui. Il étoit si prévenu en faveur des talens de ce peintre, & si jaloux de sa propre gloire, qu'il ne permettoit, dit-on, qu'au seul Apelle de tirer son portrait. C'est assez l'ordinaire des grands Princes de faire cas des grands artistes. Le Titien fut accueilli par Charles-Quint : Léonard de Vinci par François I. Le Brun & une infinité d'autres par Louis XIV. Les Rois dignes de l'immortalité, encouragent les arts qui la donnent.

On ne peignoit alors qu'à fresque ou en détrempe. Le secret de fixer & d'animer les couleurs par le secours de l'huile , est comme on sçait une invention nouvelle. Elle assure probablement à nos chefs-d'œuvres une durée que ne pouvoient avoir ceux des anciens. L'invention encore plus nouvelle de transporter les couleurs , sans les altérer , sur une autre toile , est un préservatif de plus contre les ravages du tems. Enfin la gravûre qui copie si fidèlement le dessein & l'ordonnance des tableaux , sera pour la postérité une ressource qui l'aidera toujours à juger des progrès ou de la décadence de la peinture jusqu'à elle.

Avant que de finir cet article , je ne puis m'empêcher de faire sentir trois méprises assez importantes où est tombé un Auteur très-respectable , en parlant de la peinture des anciens. Elles sont dans un livre qui se trouve entre les mains de tout le monde , & surtout dans celles de la jeunesse. C'est une raison de plus

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 273  
de les relever , sans manquer aux  
égards que doit tout homme de mon  
age aux talens & à la réputation de  
l'illustre M. Rollin.

1°. Il assure d'après Pline (a)  
qu'Apelle & tous les Peintres de son  
tems n'employoient que quatre cou-  
leurs , le blanc , le jaune , le rouge  
& le noir ; qu'ils n'avoient ni le bleu  
qui représente le ciel , ni le verd qui  
habille si agréablement la terre. Cela  
n'est pas tout-à-fait dans Pline. Il  
dit simplement que ces grands Pein-  
tres ne se servoient dans leurs ou-  
vrages immortels que de quatre cou-  
leurs ; mais il n'exclud pas ; ce me  
semble , les couleurs intermédiaires  
& nuancées qui résultent du mélange  
des quatre premières. Il falloit bien  
qu'ils connussent les dégradations &  
les teintes : sans cela leurs tableaux  
n'auroient été que des composés de  
masses plaquées grossièrement , com-  
me sont les peintures Chinoises qui  
nous parviennent. Chaque coup de

---

[a] Histoire Ancienne tom. II.

pinceau auroit produit des teintes tranchantes, qui n'étant ni fondues ni nuancées, n'auroient jamais pu faire un tout supportable, ni figurer aux yeux la moindre ressemblance. L'affoiblissement des teintes est la base de la peinture. Il falloit absolument que les grands Peintres Grecs l'employassent, & dès qu'ils le connoissoient, la combinaison des couleurs, & la variété qu'elle produit n'avoit pas pû leur échapper. D'ailleurs ils peignoient des fleurs; un Peintre disputoit à sa maîtresse la gloire de rendre avec plus de vérité les guirlandes qu'elle composoit avec des fleurs naturelles. Il est clair que du jaune, du blanc, du rouge & du noir seuls & sans mélange ne rendront jamais le vif incarnat de la rose, ni le coloris tendre & tacheté de l'œillet. Ainsi quoique les anciens n'eussent que quatre couleurs primitives, ils pouvoient comme nous, en composer une infinité. On ne sçauroit en conclure qu'ils fussent hors d'état de représenter au naturel l'azur du ciel, & la

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 275  
belle verdure qui nous charme dans  
les prairies.

2<sup>o</sup>. M. Rollin, encore d'après Pline, raconte que Protogene (1) voulant peindre un chasseur & son chien, s'attacha long-tems à rendre avec vérité l'écume du chien; que n'en pouvant venir à bout, il jeta de dépit l'éponge sur l'ouvrage: par un hazard singulier l'éponge fit ce que le pinceau n'avoit pû faire, & mit à la gueule du chien la plus belle écume du monde. Le tableau pouvoit être parfait d'ailleurs, mais il falloit que Protogene eût dessein d'y peindre un chien d'imagination. Les vrais chiens, ceux que la nature produit, n'écument ni ne suent jamais. Après des mouvemens violens, ils rendent par la gueule une espèce d'humeur très-claire qui coule goutte à goutte, c'est de la salive qui n'a pas la moindre ressemblance avec l'écume: tout le monde peut le remarquer, & il est étonnant que Pline l'ait oublié.

---

(1) Histoire Ancienne tome II.





3<sup>o</sup>. Enfin, M. Rollin assure que c'est à Apelle qu'est dûe l'invention du profil (1), qu'il ne s'en servit même que pour cacher dans le portrait d'un Prince borgne, la difformité qui le chagrinoit. Je ne sçais si cette maniere de faire penser à un défaut en paroissant le déguiser, devoit être bien du goût de ce Prince : mais il est certain que nous avons des Médailles bien antérieures à Apelle, (2) où toutes les têtes sont vûes de profil; ainsi ce Peintre n'en est pas l'inventeur.

---

(1) Histoire Ancienne tome 11.

(2) Entre autres celles du Cabinet de Sainte Genevieve à Paris.



---

---

## CHAPITRE XXIII.

*De la Musique , de l'Histoire.*

**E**N imitant avec des couleurs toutes les productions de la nature , en donnant au marbre le plus dur de la molesse , & de la flexibilité , en élevant à grands frais des édifices magnifiques , les Grecs ne travailloient que pour le plaisir de leurs yeux. Il est encore un autre sens plus délicat peut-être , & qui transmet à l'ame avec plus de force & de promptitude les impressions dont il est affecté : c'est celui de l'ouïe. C'étoit pour le flatter que ces peuples ingénieux avoient inventé la Musique.

Cet art étoit chez eux dans la plus haute estime. Il étoit comme parmi nous l'expression de la joie , & l'ame des plaisirs. Dans la guerre il servoit à réveiller le courage des soldats : au Théâtre les instrumens accompagnoient les Acteurs. Une partie de

la belle éducation étoit même de sçavoir en toucher avec élégance. Il n'étoit pas permis à un galant homme de refuser de jouer de la flute, ou d'une espèce de guitarre alors en usage. Le fameux Thémistocle fut accusé de grossiereté, pour s'en être dispensé à la fin d'un repas. Un Auteur (1) ancien a même crû que la Musique valoit mieux que toutes les loix pour entretenir la paix dans les Etats. Il cite des peuples qui ne s'étoient policés qu'à mesure qu'ils y avoient fait des progrès, & d'autres qui pour l'avoir méprisée étoient restés sauvages & barbares.

Il est fâcheux pour nous de n'avoir pû conserver aucune notion d'une science si cultivée, si répandue. Les plus sçavantes recherches n'ont point jetté de lumière sur cet article : il ne nous en est resté que des fables peu propres à l'éclaircir. Ses Inventeurs furent récompensés par des honneurs divins. On regarda comme des Dieux

---

(1) Polibe.

ceux qui imaginèrent les premiers d'affujeter les élans de la voix à une cadence agréable , & de tirer des sons harmonieux d'une corde de métal ou de crin tendue également. Les hommes grossiers , mais sensibles , ne crurent pas pouvoir marquer trop de reconnaissance à ceux qui leur procuroient de nouveaux plaisirs. La Poësie intéressée à la gloire de cet art qui l'embellissoit , lui prodigua les plus grands éloges. Elle assura que ces premiers chanteurs attendrissent par la douceur de leurs voix les bêtes les plus féroces : ils se faisoient suivre par les arbres , les rochers : ils commandoient à toute la nature émue , & domptant les objets inanimés , un d'entr'eux voyoit au son de sa lire les pierres accourir en foule , pour élever les murs d'une ville célèbre.

D'autres chanteurs moins fabuleux , ce semble , ont fait des choses presque aussi incroyables. Ils faisoient éprouver aux hommes toutes les passions qu'ils exprimoient. En jouant un air ils rendoient Alexandre fu-

rieux , au point de frapper ses propres gardes : en chantant sur un autre ton , ils calmoient tout un peuple prêt à se révolter. Ils étoient même les soutiens incorruptibles de la vertu des femmes. Agamemnon en partant pour Troye laissa auprès de Clitemnestre un Musicien habile dont l'instrument devoit être pour elle une ressource contre l'ennui du veuvage. Pour parvenir à lui faire accepter d'autres consolations , Egiste fut obligé d'éloigner la Musique en tuant le Musicien. La nôtre a perdu cette heureuse prérogative. Nos violons d'opera séduisent plus de femmes qu'ils n'en défendent. De tous les anciens secrets que notre siècle a perdus , c'est un de ceux qui mérite le plus d'être regretté.

Ce ne sont là sans doute que des emblèmes , des allégories que personne , excepté les Commentateurs , n'a jamais pû prendre à la lettre. Cependant en rabattant de ces expressions outrées ce qu'elles ont d'excessif , en les réduisant à leur juste valeur , peut-être ne seroit-il pas impossible de

rendre probable une partie de ces grands effets qu'on attribue à la musique des Grecs. Peut-être pourroit-on faire comprendre pourquoi elle produisoit de si fortes impressions.

Ce qui résulte des dissertations les plus profondes, c'est qu'elle étoit peu sçavante, peu compliquée. Elle avoit des modulations différentes pour exprimer les différentes passions. C'étoit sur-tout à les bien rendre que les musiciens s'attachoient. N'ayant ni une variété bien nombreuse d'instrumens, ni l'adresse de faire marcher ensemble & d'unir plusieurs sons tous opposés, ils ne pouvoient offrir à l'oreille qu'une mélodie simple, toujours attentive à caractériser le sentiment qu'elle avoit à peindre; mais en même-tems nue & dépouillée de tous les ornemens dont nous la surchargeons. Ne seroit-ce pas cette simplicité, cette nudité même qui lui donnoit tant de charmes?

Je suis très-éloigné de vouloir dans ce siècle poli m'attirer des injures de la part de tous les amateurs. Je respecte leur goût pour l'harmonie

bruyante , pour les accords variés , pour ces Quatuor tumultueux où les cris perçans font ce qu'on distingue le plus. Je serois bien fâché de m'attirer la haine de tous les orquestres & de leurs partisans. Je me demande seulement à moi-même ce que c'est que la musique , & quel est l'effet qu'on en attend. C'est sans doute l'art de représenter la nature avec des sons comme la peinture le fait avec des couleurs. Son effet doit être de flatter l'oreille , de développer insensiblement dans les cœurs des passions douces , d'y exciter les plus vives avec rapidité , ou d'y porter par un charme secret cette langueur agréable , ce calme délicieux qui a tant d'attraits pour les ames portées à la tendresse. Il faudroit sçavoir lequel est le plus propre à produire ces effets d'un son unique , ménagé avec adresse , qui ne choque jamais l'oreille par des éclats disparates , & se plie avec docilité à toutes les inflexions que lui indique la nature , ou d'un assemblage nombreux d'accords qui s'annonce avec fracas , qui

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 283  
commence par étourdir le sentiment,  
& finit par l'assoupir.

Il est certain que la nature a attaché à certaines inflexions de la voix, le pouvoir d'exciter dans tous les cœurs des mouvemens de joie ou de pitié. Le cri que la douleur arrache à tout être qui souffre, est un coup puissant qui nous émeut malgré nous : il nous oblige à partager la peine de notre semblable. Un autre cri plus léger, moins aigu, dilate agréablement notre cœur. Il nous annonce la satisfaction, le bonheur de l'homme qui l'a formé. Il nous fait éprouver un sentiment agréable dont nous ignorons la cause & l'objet. Il n'est pas moins certain que ces inflexions s'affoiblissent si elles se trouvent confondues avec d'autres qui leur soient étrangères. Elles perdent de leur pouvoir à mesure que la confusion augmente. Un Musicien qui s'attacheroit à étudier ces ressorts cachés, qui attraperoit avec justesse le ton invariable auquel la nature a attaché tant de force, n'auroit sûrement pas besoin d'autre cho-



se pour nous plaire & pour nous émouvoir. En ébranlant dans l'oreille les mêmes fibres, il causeroit la même impression. Il ne toucheroit pas d'une admiration froide ; il exciteroit un transport involontaire. Sans aller à son clavessin, sans décomposer en sept ou huit parties le son admirable qu'il viendroit de découvrir ; il est assez probable qu'il pourroit ou arracher des larmes, ou faire naître la joie. L'instrument le plus simple suffiroit pour opérer ce prodige.

Nous avons encore des preuves subsistantes du soin avec lequel les Orateurs, les Poètes, les Sculpteurs étudioient la nature. Ils songeoient à la peindre avec force, & ne cherchoient pas toujours à l'orner. Si comme tout nous porte à le croire, les Musiciens la copioient aussi scrupuleusement, ne pouvoient-ils pas donner à leurs compositions une énergie que les nôtres n'ont point & ne peuvent avoir ? Celles-ci sont incontestablement plus sçavantes, plus travaillées, d'une exécution plus difficile : mais les autres n'alloient-elles

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 285  
pas plus directement au cœur ? Je ne doute pas que tout cet appareil moderne de notes , de parties pressées , entassées les unes sur les autres , ne soit fort amusant pour des oreilles exercées : mais la simplicité antique ne pouvoit - elle pas avoir des charmes bien supérieurs pour ces oreilles neuves , ces cœurs grossiers , qui ne sçachant encore goûter que les plaisirs purs & naïfs tels que la nature les fournit , n'avoient pas besoin qu'on les leur gâtât par des raffinemens singuliers dont ils igno- roient le prix ?

De la musique dépendoit la danse , non pas cet art frivole qui enseigne à faire des pas uniquement pour changer de place , à courber les bras , à remuer les jambes , à incliner le corps sans raison , sans dessein de rien exprimer. Chez les Grecs toutes les danses étoient de caractère. C'étoit proprement une déclamation par signes , assujettie à la mesure , marquée par les instrumens qui l'accompagnoient toujours. Les gestes des Acteurs lui étoient soumis , com-

me les Pas des danseurs , & la Musique souveraine absolue du théâtre gouvernoit tout ce qui avoit le droit d'y paroître. Cet art goûté depuis par les Romains , porté par eux à une étendue , un point de perfection que nous ne sçaurions concevoir , exige des discussions un peu plus longues. Je les réserverai pour le siècle d'Auguste , où elles trouveront plus naturellement leur place.

Tandis que tant d'arts différens travailloient à l'amusement des Grecs, le desir d'éterniser leur gloire en faisoit naître un autre d'un genre tout nouveau. Hérodote employoit la prose à un usage auquel elle semble plus propre que la poésie , à conserver la mémoire des événemens passés. Il lut son histoire dans une assemblée entière de la Grèce , qui lui prodigua les plus grands applaudissemens. Il en méritoit sans doute , puisqu'il étoit inventeur ; mais il en auroit mérité bien davantage , si à la clarté , à la beauté du style il eut joint l'ordre , la précision , la fidélité , & surtout si employant un peu plus sa rai-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE 287  
son , il n'eut point rempli son ouvrage d'une foule de choses , qu'il n'a jamais été permis dans aucun siècle à un homme sensé d'adopter. D'autres écrivains s'exercèrent après lui dans le même genre , comme Xénophon & Thucydide. Ils avoient un mérite que leurs successeurs ont eu rarement : c'est qu'ayant eux-mêmes , ou vû , ou conduit les événemens qu'ils racontent , ils en parlent avec une netteté qui manque souvent aux autres Historiens.

---

## CHAPITRE XXIV.

### *De la Religion.*

C E siècle mémorable ne causa aucun changement dans la religion. On étoit encore loin du jour qui devoit apporter la lumière au monde , & lui montrer le culte du véritable Dieu. Cette heureuse révolution étoit réservée à un autre siècle distingué comme celui dont je parle , par les

sciences & les arts. La terre entière livrée à l'erreur la plus profonde, n'avoit ni le moyen de s'en défendre, ni celui de parvenir à la vérité. Mais ceux qui ont parlé de cette erreur, ont peut-être été trop loin. Il semble qu'en développant les secrets de la religion payenne, on n'ait pas assez craint de multiplier sur son compte les absurdités.

Les payens adoroient le bois & la pierre, dit on. Ils prodiguoient leur encens à des marbres inanimés. Ils rendoient un hommage deshonorant à des métaux façonnés de leurs propres mains. Voilà l'idée qu'on a de ce qu'on appelle les idolâtres. On se représente les Grecs & les Romains prosternés devant des statues, bornant grossièrement leurs idées à la matière qui frappoit leurs yeux, & fatiguant de leurs prières des Dieux qui ne devoient leur être qu'au caprice des ouvriers.

Il faut avouer que les partisans de l'antiquité raisonnent avec bien de l'inconséquence. Ces hommes à qui ils donnent sur nous une si grande supériorité

periorité, ils se plaisent à les rabaisser au-dessous des plus vils animaux. Peut-être est-ce pour se consoler des avantages qu'ils leur accordent d'ailleurs. Mais cette misérable ressource n'étoit pas nécessaire. Ces nations qu'on accuse d'un avilissement si ignominieux, ne méritoient ni tant d'éloges, ni des censures aussi outrées.

On sçait que les Poètes étoient les Théologiens du paganisme. Leur imagination que rien ne gênoit, relevée par la grandeur des objets, donnoit lieu à la Poésie la plus vive & la plus animée. Elle vivifioit toute la nature. Elle rendoit tout sensible par des images riantes & pleines d'agrément. S'ils avoient à peindre le Printems, c'étoit un Dieu jeune, aimable, respirant le plaisir, & le faisant éprouver à tout ce qui l'environnoit. L'Eté étoit une Vierge presque nue, couronnée d'épis, & tenant dans sa main la faucille tranchante. L'Automne élevoit au milieu des campagnes, sa tête majestueuse, chargée des fruits les plus doux. Enfin l'Hiver étoit un vieillard chagrin, qui par sa tête chauve & sa

barbe en désordre , annonçoit la tristesse où il réduit la terre.

C'est ainsi qu'ils dépeignoient sous des emblèmes intéressans, les changemens successifs que l'on voit arriver dans la nature. Le peuple qui dans tous les climats & tous les tems, est toujours peuple, prenoit ces expressions à la lettre. Il reconnoissoit des Dieux, partout où il retrouvoit quelque influence de la Divinité.

Pour le fonds même du culte, la véritable origine de l'idolatrie, il est très difficile de la démêler dans l'antiquité. Il est probable que ses premiers objets ont été le soleil & les astres. C'est l'espece de religion qu'on a trouvée établie chez les sauvages, qui ignorant tous les arts, n'avoient encor pu se faire des Dieux à leur choix, & prenoient ceux que la nature paroissoit leur présenter. Ensuite la vanité de quelque Prince, ou peut-être la reconnoissance des hommes pour des héros bienfaisans, peut avoir donné lieu à l'introduction des statues dans les Temples. Peu à peu les esprits superstitieux crurent honorer la Di-

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 291  
vinité en lui rendant des hommages dans la personne des animaux utiles qui enrichissent la terre , ou des animaux terribles qui la désolent. On plaça donc leurs images sur les Autels, pour s'exciter par ces objets visibles , à adorer le Dieu invisible dont ils rapelloient le souvenir. Peut-être aussi la tendresse pour des objets qu'on avoit perdus , & dont on vouloit conserver la mémoire , aura-t-elle contribué à la naissance d'un culte qui n'avoit d'abord rien de criminel. L'amour , ce grand ressort de la nature , peut être entré pour beaucoup dans les vœux qui furent les premiers présentés à d'autres qu'au véritable Dieu. Un tendre amant désolé d'une perte irréparable , peut avoir dressé un monument à l'endroit où repositoient les charmes qu'il avoit adorés. Il peut s'être fait un devoir de venir tous les jours y verser des larmes qui soula-geoient sa douleur ; il peut avoir pris aux gages qu'il lui restoit d'une union si chere , à n'en approcher qu'avec respect , & cette vénération dont le motif fut oublié avec son auteur , per-



pétuée par l'habitude , peut avoir donné lieu à ces Temples de Vénus , d'Astarbé , de Cibele , &c. dont l'origine est pour nous dans la nuit la plus profonde.

Quoi qu'il en soit, un reste de cette tradition inéfaçable intimement gravée par la nature dans le fond des cœurs de tous les hommes , leur apprenoit à respecter un être supérieur dont tout démontroit l'existence & le pouvoir. Il y eut des particuliers spécialement chargés de lui offrir les vœux de tous ceux à qui le travail ne laissoit pas le tems de s'acquitter de ces pieuses fonctions. Dans le commencement c'étoient les chefs des familles , qui après une jeunesse passée dans la modération & dans l'obéissance , consacroient le reste de leurs jours au culte de la Divinité , & retraçoient par leur conduite à leurs enfans les exemples de vertu , de soumission envers les Dieux , qu'eux mêmes avoient vû pratiquer à leurs ancêtres. Tous les vieillards étoient sacrificateurs; les Princes, les gens en place avoient également le droit de verser

le sang des victimes. Mais dans la fuite, ce droit fut restreint à une classe d'hommes séparés, qui se dévouèrent au service des Autels. Nous ne savons absolument rien, ni de la façon dont ils se consacroient à ce ministère, ni de l'autorité qui leur conféroit le pouvoir de l'exercer. Je serois même porté à croire que chez les Grecs tout ordre de hiérarchie étoit inconnu, que tous les Prêtres étoient égaux, & que l'admission dans le sacerdoce, n'étoit parmi eux, comme parmi les Protestans de nos jours, qu'une simple cérémonie, où pour être reçu, il suffisoit d'avoir le consentement de tous ses confreres. Mais ils étoient bien loin de s'en tenir à la simplicité qui caractérise aujourd'hui ces réformateurs austères. De très bonne heure les Prêtres payens introduisirent dans leurs Temples tout ce que le luxe alors connu, permettoit de magnificence. On sçait combien Delphes, Epidaure, Dodone renfermoient de richesses; on y déployoit dans les sacrifices, l'appareil le plus pompeux, & il faut avouer que si d'un côté la

religion peut se passer de cet extérieur frappant, de l'autre il n'est peut-être pas inutile pour occuper les yeux du peuple, dont les organes plus grossiers ont besoin d'être remués par des objets sensibles.

Comme d'abord les sacrifices étoient rares, & les Temples peu nombreux, on s'y rassembloit en foule aux jours marqués; chacun après avoir satisfait à sa dévotion, se trouvoit d'un grand loisir; les animaux immolés fournissoient aux repas, & les plaisirs de la table occasionnoient une joie générale qui en est ordinairement la suite. Il n'est donc pas étonnant que l'envie de s'occuper agréablement, fit naître des danses, des jeux, des amusemens de toute espèce. On a vû qu'avec le tems, la politique lia aux cérémonies religieuses, ces réjouissances qui du premier coup d'œil en paroissent fort éloignées.

Les premiers sacrifices n'avoient sans doute pour objet que de marquer au souverain maître de l'univers une reconnoissance légitime de tous les

biens dont il le combloit ; mais il s'y joignit bientôt un motif plus pressant. On commettoit des crimes comme dans les tems plus modernes ; la voix intérieure qui allarme les coupables , se faisoit dès-lors entendre avec force , car c'étoit celle de la nature. Le desir de lui imposer silence fit chercher des moyens d'expiation. Il est certain qu'un instinct secret a de tout tems averti les hommes , qu'après avoir commis des fautes , il falloit se réconcilier avec le Dieu qu'elles outrageoient. Avant la révélation , on travailloit déjà à se rassurer contre les jugemens du ciel dont on ne pouvoit se dissimuler l'existence , en même tems qu'on craignoit leur sévérité.

L'idée des châtimens & des récompenses dans une autre vie étoit ancienne , mais confuse ; toutes les religions l'appuyoient plus ou moins , & enseignoient des ressources pour mériter les unes , & se dérober aux autres. Ces ressources n'avoient rien de criminel , puisqu'il n'a fallu qu'en épurer l'objet , pour les rendre dignes du

christianisme. Par exemple, la confession qui a tant révolté les novateurs du seizième siècle, étoit en usage dans la Grece de toute antiquité. Pour être admis aux mysteres d'Eleufis, il falloit avouer toutes ses fautes aux Prêtres, jeuner plusieurs jours, ne point coucher avec sa femme, & pratiquer différentes cérémonies, qui n'avoient de répréhensible que leur objet.

Ces mysteres d'Eleufis ont été longtemps célèbres, & paroissent avoir mérité de l'être. C'étoit une espece d'association religieuse qui semble n'avoir eu d'abord pour but que d'exciter l'amour de la vertu. On dit qu'on y enseignoit clairement l'unité d'un Dieu. De cette doctrine il ne pouvoit pas résulter des suites honteuses. Le sentiment commun étoit que ceux qui avoient pû s'y faire initier, devoient jouir dans une autre vie, d'une félicité suprême. Ce qu'il y eut de déplorable, c'est que cet établissement inventé sans doute pour contenir les passions, & détourner les hommes du crime, perdit peu à peu de sa force & de son utilité. Quelque tems même

avant Alexandre, il étoit déjà bien déchû. Il ne falloit qu'être opulent pour se faire initier, & comme le pardon des crimes dépendoit de cette cérémonie, elle se trouvoit à bon marché pour les gens riches. Il étoit commode pour eux de pouvoir payer avec l'argent de ce monde, un bonheur certain dans l'autre. Mais ces choses là ne devant point être du nombre de celles que l'on peut acheter avec des thrésors, le peuple s'accorda bientôt à décrier des privilèges dont il ne pouvoit jouir : les gens distingués en firent peu de cas, parce qu'ils étoient trop faciles, & les mystères d'Eleufis se font insensiblement anéantis fans que l'on sache comment.

On a fait entendre dans l'introduction, que la religion des payens n'avoit rien d'humiliant par elle-même pour la nature humaine, si l'on en excepte le choix peu réglé des objets que l'on croyoit propres à représenter la Divinité. Une chose qui pourroit le prouver, c'est qu'en tout pays, les législateurs eux-mêmes l'avoient

autorisée : or il est impossible qu'un homme qui donne des loix à d'autres , & qui veut faire adorer son ouvrage , leur commande de respecter des infamies. Cette seule réflexion suffiroit pour laver la religion payenne des reproches qu'un zele peu considéré lui a faits si souvent. Il s'y trouvoit des abus sans doute , parce qu'elle avoit été inventée par des hommes , & que c'étoient des hommes qui la pratiquoient : mais il ne falloit point dire qu'elle-même autorisât des désordres affreux. Sa morale étoit pure , si la conduite de quelques-uns de ses sectateurs ne l'étoit pas. Quelque superstitieux que soit un peuple , il sçait toujours rendre justice aux mœurs des ministres du culte qu'il adopte. Il n'est point dans le caractère des hommes , de payer des excès honteux , par l'hommage & l'encens que l'on doit à la Divinité.

On reproche aux payens leurs fêtes de Bacchus , d'Adonis , de la bonne Déesse ; on est choqué de voir des cérémonies où il ne devoit entrer que des femmes : d'autres où ces mêmes

**DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 299**  
femmes échevelées , un tirse à la main , couroient avec une espece de fureur en chantant les louanges du Dieu qu'elles croyoient honorer. D'abord c'étoient des usages , & l'on sçait que ceux qui sont ridicules ne sont pas toujours vicieux.

Nos ancêtres faisoient une procession de l'ane. Ils l'introduisoient dans le sanctuaire , en chappe , en bonnet quarré ; on répétoit trois fois en son honneur , hian , hian , hian. En Flandres , en Espagne , en Italie , il y a des hommes qui croient faire plaisir à la Divinité en se fouettant en public : ils se déchirent les épaules par piété. Ces dévotions qui commencent à se rallentir , ont été bien plus communes , & bien plus animées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le même principe pouvoit engager les Bacchantes à courir couronnées de lierre en criant Evohé Bacche. Toutes ces pratiques font également l'effet d'un transport déreglé , & n'ont été nulle part approuvées par la raison.

Il est vrai qu'on leur attribue dans l'antiquité des suites humiliantes. Des



Philosophes ont reproché à la ville d'Athènes d'être plongée ces jours là dans la débauche & l'ivrognerie. Cela pouvoit être. Mais que penseroient de nous ces mêmes Philosophes s'ils étoient transportés dans nos villes au temps du carnaval ? Que diroient-ils en voyant ces mouvemens tumultueux , ces agitations convulsives qu'on prend pour du plaisir ; ces assemblées indécentes où tous les ordres également confondus profitent de la liberté du masque pour s'avilir également ? S'ils sçavoient surtout que ces jours de désordre , précèdent sans intervalle des jours de mortification ; que la nuit qui termine le tems destiné à la débauche , commence celui que l'on consacre à la pénitence ; alors s'ils avoient l'esprit aigre & caustique des censeurs dont on parle , ils diroient de nous : ces peuples là sont des misérables : ils croient honorer la Divinité par des infamies qui deshonnorent l'humanité. Mais ils s'adouciroient en pensant que ces pratiques ridicules , absurdes , condamnées par la raison ,

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 301  
font aussi anciennes que le monde,  
& se retrouvent dans toutes les reli-  
gions, dans tous les siècles, dans tous  
les pays.

Il y a grande apparence que les  
Orgies furent ainsi appellées d'abord  
de l'effet que produit le vin. Les an-  
ciens espéroient appaiser Bacchus, &  
s'exempter des suites funestes de sa  
liqueur, en consacrant sur chaque an-  
née quelques jours pour en sentir les  
effets. Ils sacrifioient leur raison à ce  
Dieu, pour qu'il ne la troublât pas  
le reste du tems. Ce motif, tout sin-  
gulier qu'il est, peut nous engager à  
voir les bacchanales avec un peu plus  
d'indulgence.

Ce qui peut même les faire regretter,  
c'est qu'on y conservoit une espèce  
de respect pour les droits de l'humani-  
té, trop oubliés le reste du tems.  
Alors renaissoit cette égalité si pré-  
cieuse dont aucun bien ne peut dé-  
dommager les hommes. Les maîtres  
& les esclaves assis à la même table,  
& goutant dans le sein de la joie des  
plaisirs purs & sensibles, retraçoient  
une image du siècle d'or. Chez nous

les plaisirs du carnaval ne servent qu'à fatiguer les riches, & souvent à désespérer les pauvres. L'impuissance où ils sont d'imiter ces excès coutumeux, les humilie, & leur fait sentir avec bien plus de dureté à quel avilissement ils sont réduits. De quelque côté qu'on les examine, on trouvera presque toujours les maximes, les coutumes, les plaisirs, & même les foiblesses des anciens plus humaines que les nôtres.

La partie la plus essentielle de leur religion, c'étoient les Oracles. C'étoit aussi celle que les Prêtres entretenoient avec plus de soin, parce qu'elle leur rapportoit davantage. On doutoit encore il y a quelques années si les Oracles étoient le fruit d'une imposture artificieuse, ou d'un pouvoir surnaturel. Plusieurs personnes croient la chose décidée aujourd'hui. Elles sont bien convaincues que tout s'y faisoit par des moyens humains, & que dans ces fraudes lucratives & pieuses, il n'y avoit rien d'extraordinaire que la foiblesse de ceux qui y croyoient. Ceux qui les

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 303  
ont attribuées à l'opération du démon, disent-elles, n'ont pas pensé que si Dieu l'avoit permis ainsi, il auroit laissé dans le monde une cause d'erreur absolument invincible. Si les Payens avoient vu leurs statues parler, s'il avoit été bien prouvé qu'elles donnassent à leurs Prêtres une connoissance précise de l'avenir, auroit-on pu se dispenser de croire aux Dieux qu'ils annonçoient ? Non-seulement l'idolatrie n'auroit point été criminelle ; mais le refus d'offrir de l'encens aux idoles auroit été une action imprudente & punissable, puisqu'elle auroit bravé la colere d'un être puissant, dont le pouvoir se faisoit sentir par des marques bien visibles. Quelque fort que paroisse ce raisonnement, il est pourtant vrai que dans les récits bien avérés qui nous restent de ce qui se passoit dans les Temples des Payens, il y a des faits qu'on ne scauroit expliquer avec le secours de la seule Physique.

On sçait de quelle façon se rendoient les Oracles. Quelquefois un homme, mais plus souvent une fem-

me étoient les organes du Dieu. Elles trembloient, elles écumoient, elles avoient des convulsions, & c'étoit dans les accès d'un enthousiasme divin que la vérité leur échappoit. Ces folies se sont encore reproduites en différens tems. Malgré l'esprit de notre religion bien opposé à un charlatanisme si indécent, on l'a vu renaître de nos jours, séduire d'abord la populace, & trouver même encore des partisans distingués.

Tous les Oracles ne se ressembloient pourtant pas. Chaque Dieu avoit sa façon d'annoncer l'avenir, suivant que ses ministres étoient plus ou moins adroits. Ceux qui s'en feroient tenus à une simple imitation auroient inspiré peu de confiance; chacun rafinoit de son côté pour s'attirer la vogue. Dans un endroit c'étoient des chênes qui parloient, dans un autre des colonnes, ailleurs c'étoit autre chose : mais une pratique qui leur étoit assez commune, c'étoit de bien faire payer leurs réponses.

Au reste il ne faut pas croire que chez les Grecs toute une nation fût également crédule ou impie; l'Hi-

rophante , la Pythie , les Druides , les Flamines n'étoient ni méprisés , ni adorés de tout le monde. Les sentimens étoient partagés sur le respect que l'on devoit à ces ténébreux mystères. En général on pouvoit distinguer trois sortes d'opinions séparées. Celle du peuple qui croyoit la religion sans l'examiner , celle des grands & des gens instruits qui l'examinoient & ne la croyoient point , & celles des sacrificateurs qui peut-être sans la croire & sans l'examiner, ne laissoient pas de la défendre avec vigueur pour leur utilité particulière. Les gens d'état , qui presque toujours étoient Pontifes eux-mêmes , contents de la soumission du peuple & du silence des sçavans, ne cherchoient ni à approfondir , ni à discuter les dogmes reçus. Un voile respectable les tenoit toujours suffisamment cachés aux yeux qu'il valoit mieux ne pas éclairer ; & parmi les sçavans, ceux que leur mérite élevoit aux premières places , instruits par la discrétion de leurs prédécesseurs , n'avoient garde de laisser un autre exemple aux Magistrats qui devoient

leur succéder. Mais entr'eux , & même dans les écoles de Philosophie qui ne sont pas faites pour le peuple , ils pensoient & parloient librement.

Les objets du culte , les collèges de Prêtres étoient nombreux & variés dans la Grèce ; cependant on ne voit point , dit-on , qu'ils y ayent jamais causé de troubles. Les guerres de religion ne souillent point leur Histoire , & si les intérêts des Princes faisoient comme aujourd'hui couler le sang des hommes , il ne semble pas dumoins qu'il ait été versé par des mains consacrées à un ministère innocent & pacifique. C'est ce qui mérite d'être examiné. Des écrivains mal intentionnés se sont fait de cette observation un titre pour calomnier notre religion. Ils ont avancé qu'elle étoit la première & la seule qui eût favorisé ces guerres destructives & indécentes ; que l'emportement qui les caractérise étoit particulier au Christianisme. Mais ils n'ont pas pensé que son esprit au contraire est un esprit de douceur & de patience ; que si quelques-uns de ses ministres

se font livrés à des excès bien éloignés des maximes qu'ils devoient enseigner , ces excès ne les ont point détruites ; que ce que l'on prend pour des guerres de religion , sont souvent des secousses excitées par des ambitieux, qui se servent peut être du fanatisme comme d'une ressource avantageuse pour leurs projets , mais qui ne les formeroient pas moins quand cette ressource viendrait à leur manquer ; qu'enfin si l'on relève avec éclat des traits scandaleux de quelques Pontifes peu louables , qui ont oublié ce qu'ils devoient être , on laisse dans l'oubli mille traits de vertu qui prouvent que les confreres de ces Pontifes ont été souvent des Pasteurs pleins de tendresse, vraiment peres des peuples qui leur étoient confiés , & très - avars du sang des hommes , dont on les accuse d'avoir été si prodigues.

Les Prêtres payens n'ayant ni une morale aussi sublime , ni des principes aussi épurés , avoient d'autres motifs qui les empêchoient de contribuer aux troubles de la terre. D'a-



bord leur religion n'avoit rien que d'agréable ; elle consistoit toute en fêtes, en spectacles dont l'appareil flatteur pour tous les esprits, n'y pouvoit laisser d'impression funeste. Ceux qui ne croyoient pas aux travaux d'Hercule, n'en voyoient pas avec moins de plaisir les jeux & les sacrifices institués en son honneur. Il y avoit des Philosophes qui ne reconnoissoient que le hasard pour maître & pour créateur de l'univers. Les gens qui donnoient ces titres à Jupiter, ne faisoient exclure les premiers, ni du théâtre, ni des combats gymniques en vertu de leur incrédulité. Cette religion dont la fausseté se faisoit sentir aisément, ne pouvoit avoir ni des défenseurs bien ardens, ni des ennemis bien acharnés.

D'ailleurs les Prêtres en recevant le caractère qui les investissoit du sacerdoce, n'éprouvoient presque aucun changement dans leur façon de vivre. Ils se marioient ; ils avoient des emplois, devenoient soldats & généraux d'armées comme les au-

tres. Chargés d'affaires , d'embarras domestiques , ils n'avoient pas le tems de s'amuser à ces discussions subtiles qui sont l'occupation de l'oisiveté. Ils en étoient meilleurs patriotes : comme ils tenoient à l'humanité par tant d'objets ; comme leur ambition se trouvoit ou satisfaite ou occupée , il n'étoit pas possible qu'ils devinssent ni Théologiens inquiets , ni réformateurs cruels.

Cependant des Princes , des chefs avides de gloire ou de puissance , abusèrent plus d'une fois de leurs noms , pour armer les hommes les uns contre les autres. Cette guerre sacrée dont on a parlé dans l'introduction , est une preuve que dès lors les esprits factieux , sçavoient couvrir sous des titres respectables des projets qui sans cela n'auroient excité que de l'horreur. Telle a toujours été la foiblesse de l'esprit humain , que les loix , les regles destinées par la Providence à faire son bonheur , sont souvent devenues pour lui la source des plus affreux désordres.

---

---

## CHAPITRE XXIV.

### *De la Philosophie.*

C E mot de Philosophie a signifié différentes choses en différens tems. Les premiers Philosophes qui se faisoient appeller sages , étoient des hommes qui se servant de leur raison plus que les autres , ne tarderent pas à s'acquérir une certaine supériorité. Entourés d'hommes encore sauvages , ils s'en faisoient respecter ou par des inventions utiles , ou par des secrets naturels qui en imposoit à l'ignorance. De-là sont venus d'un côté les arts , & de l'autre la magie , les sciences occultes , erreurs presque aussi anciennes que le monde , & qui ont été fondées , comme on voit , sur les connoissances les plus propres à les détruire. Tous les peuples ont eu de ces Philosophes bienfaisans , ou de ces magiciens redoutés , parce que partout le ha-

fard ou la réflexion ont découvert quelques-unes des propriétés naturelles de la matière , & que l'emploi qu'on a fait de ces propriétés étoit ou nuisible ou favorable.

Quand on eut un peu perfectionné la société , c'est-à-dire , quand les hommes commencèrent à n'être plus des animaux féroces , les sages conserverent encore leur ascendant. Ils furent presque tous ou législateurs , ou fondateurs des nouvelles sociétés qui s'établissoient. Il est vrai que le despotisme dut longtems étouffer leurs lumières : mais selon toute apparence , on n'eut recours à eux que quand il fut détruit en partie. Alors ayant affaire à des esprits intraitables , effarouchés par l'esclavage dont ils sortoient , & furieux de la liberté qu'ils venoient de recouvrer , ils se servirent , pour se faire écouter , d'un langage un peu différent du langage commun. Ils animoient leurs discours par des images séduisantes. Ils cherchoient à flatter les esprits par des idées agréables , ou à les subjuguier par des comparaisons plus

fortes. De ce langage figuré est née la poésie, qui fut par conséquent le premier charme qu'on employa pour éclairer & gouverner les hommes. Elle fut longtems l'organe de la religion, comme de la politique, & l'interprete de la philosophie.

Dans l'établissement d'une société, les esprits éclairés prévalent, parce qu'on a besoin d'eux. Mais quand elle est formée, ils perdent de leur pouvoir, parce que les loix qu'ils ont données rendent leur secours moins nécessaire. Aussi avec le tems la philosophie n'eut plus le droit de conduire les hommes, mais elle garda toujours celui de les instruire. Elle perfectionna la morale, elle inventa l'art de mesurer l'étendue, elle créa l'astronomie, & jusques-là le titre de Philosophes annonça encore des hommes utiles. Ceux qui le portèrent ensuite songèrent surtout à se faire une réputation & des disciples. Ils voulurent expliquer tout, rendre raison de tout, preuve qu'on abusoit déjà des sciences qui commençoient à naître. Il fallut alors

alors distinguer la Philosophie en autant de sectes qu'il y eut d'opinions séparées , & cet état dura long-tems.

Quand les barbares du nord eurent défiguré l'Europe , & détruit le peu de sciences qui s'y étoit conservé , l'ignorance avec l'amour de la dispute qui l'accompagne toujours , firent naître une nouvelle espece de philosophes. Mais autant les premiers avoient cherché à développer la raison , autant ceux-ci s'appliquèrent à lui donner des entraves. On sçait ce que c'étoit que ces ténèbres scholastiques qu'on a osé honorer du nom de Philosophie , qui au lieu de rien éclaircir , embrouilloient jusqu'aux connoissances les plus simples.

Enfin après une éclipse si longue & si humiliante , la raison humaine a reparu avec tout son éclat. Descartes, Newton, une foule de grands hommes éclairés & formés par eux, ont posé des principes clairs, certains & presque tous inconnus à l'antiquité. Si la suite des tems ne

leur donne pas des successeurs dignes d'eux , au moins il est à croire que la barbarie ne pourra jamais anéantir le fruit de leurs travaux.

Les premiers sages ayant donc un peu débrouillé la nature, ayant ébauché quelques arts, & procuré au genre humain quelques connoissances utiles, toutes les nations s'empressèrent à recueillir les fruits de leurs découvertes. Les Mages adoreurs du feu, furent des premiers qui y réussirent. Ils étudièrent aussi la morale & l'astronomie: ce fut chez eux qu'Alexandre trouva cette suite célèbre d'observations recueillies pendant dix-neuf cens trois ans, qu'il envoya à Aristote. Il n'y auroit point eu de Philosophes plus respectables que les Mages, s'ils n'avoient employé leur tems qu'à de semblables recherches. Mais à quelques vérités ils joignirent beaucoup d'erreurs. L'astrologie étoit pour eux la première des sciences. C'est à eux que l'on doit cet art trompeur de

lire dans le ciel tout ce qui doit arriver sur la terre.

Frappés des contradictions sans nombre qui font regner tour à tour chez les hommes le vice & la vertu, la joie & la douleur ; ils avoient imaginé pour la direction du monde deux principes , l'un bon , l'autre mauvais. C'est le dogme développé , commenté depuis par un Persan nommé Manès , qui a retrouvé des Sectateurs en différens tems , & qui leur a fait donner le nom de Manichéens. Les descendans de ces Mages subsistent encore dispersés dans l'Asie , fidèles à tous les préceptes de leurs ancêtres , adorant le feu , séparés des autres nations , mariant les freres avec les sœurs , & se perpétuant ainsi par des incestes qu'ils croient conformes aux loix de la nature , quoique chez tous les peuples ces sortes d'unions soient contraires aux loix civiles. Indépendamment des reglemens divins qui les interdisent , il est sûr que l'intérêt général de la société , la décence ,



l'ordre public & la sûreté, l'honneur même particulier des familles, demandent qu'elles ne soient plus permises.

Les Indiens eurent aussi des Philosophes qui les policèrent un peu. Ils prirent le nom de Bramins ou Brachmanes qu'ils conservent encore aujourd'hui, parce que ces contrées n'ont été sujettes à presque aucune des secousses qui ont si souvent ébranlé le reste de la terre. Elles ont gardé leurs usages, leur religion, leurs mœurs & leur philosophie. Il faut avouer pourtant que celle-ci a un peu dégénéré. Les premiers Bramins étoient les docteurs, les précepteurs des peuples. Leurs successeurs en sont devenus les Devins, & les Bouffons. La philosophie aux Indes est presque un métier pour gagner sa vie.

Le principal dogme de ces Bramins, c'étoit celui de la métempsychose, adoptée depuis par Pythagore, & traitée de ridicule par beaucoup même des anciens métaphysiciens.

Bien des gens néanmoins prétendent que de tous les systèmes de l'ancienne philosophie avant la révélation, la métémpsychose est le plus raisonnable. Ce changement successif des êtres, cette révolution des âmes qui les transportoit par degrés d'un corps dans un autre, étoit fondée sur ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. Un animal mort sert à l'accroissement d'un arbre : cet arbre nourrit de ses fruits un autre animal, qui en se détruisant servira de matière à une production nouvelle. Si les parties d'un corps pouvoient par une organisation différente en composer un autre, ne pouvoit-on pas supposer aussi que l'âme qui avoit animé le premier corps pouvoit mouvoir le second ?

Ce système étoit d'une simplicité, d'une fécondité, d'une conséquence qui sont rares dans les systèmes. Car il répondoit à tout. Il justifioit la Providence des malheurs, des accidens, des désolations, qui trop souvent troublent le monde. Il rendoit

raison des irrégularités qui défigurent ou les corps en particulier, ou le globe en général. Ce qui étoit bien, étoit la récompense de la vertu pratiquée dans une vie antérieure : le mal étoit la punition du vice.

Il est vrai qu'en soutenant un système alors si plausible, Pythagore y joignoit des fables absurdes. Il disoit au peuple qu'il avoit une cuisse d'or. Il assuroit à ses disciples que c'étoit un crime énorme que de manger des fèves ; il prétendoit que le nombre trois méritoit le plus grand respect ; que quatre étoit la perfection de la nature, & que sept renfermoit tous les dangers possibles. Mais ces folies peu philosophiques n'ont pas empêché que la métempsychose ne fût un système bien imaginé, agréable même à soutenir, quoique péchant par bien des endroits, comme tous les systèmes, ni que les Bramins qui l'avoient inventée ne pussent être des gens très-sages, & pleins de sagacité.

De la Métaphysique avec un peu

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 319  
de Géométrie & beaucoup de Morale , étoient ce que les Grecs appelloient de la philosophie. Les autres peuples n'avoient sur ces objets que des idées très-confuses. On dit que ce que les Grecs en sçavoient, ils le tenoient des Egyptiens. Mais il ne paroît pas que ces maîtres ignorans aient été jamais en état d'enseigner personne. Un Grec nommé Thalès, qui voyageoit chez eux pour s'instruire, les surprit beaucoup en leur faisant voir qu'il en sçavoit plus qu'eux. Il leur apprit à mesurer les bâtimens élevés par le moyen de l'ombre. Il fit servir aussi l'ombre de la terre sur la Lune, à démontrer la rondeur de notre globe. Il prétendoit que l'eau étoit le premier principe de tout, & cette opinion, il pouvoit l'avoir reçue des Egyptiens, chez qui les débordemens du Nil, & la fécondité des sables après sa retraite, servoit tous les ans à la confirmer. On a dit de lui qu'il possédoit l'astrologie judiciaire, & que plusieurs de ses pré-

dictions avoient réussi. Ils n'en auroit pas été moins grand homme quand il n'auroit jamais rien prédit.

On conte bien d'autres merveilles d'un Scythe nommé Abaris qui parcourut tout le monde, & qui voyageoit en l'air assis sur un bâton. Thales & lui furent au nombre de ces sept Sages si renommés, dont la sagesse paroît avoir produit peu de bien aux hommes. Un d'entr'eux nommé Solon, donna des loix à sa patrie; mais un autre sage se rendit le tyran de la sienne. Il conseilla à un de ses amis, qui étoit sage aussi, de faire mourir tous les principaux citoyens de sa ville, afin de regner en repos. Cette sagesse étoit trop sanguinaire.

Le premier qui montra incontestablement de grandes vertus dans une vie privée, qui fit valoir tous les droits de la raison, sans lui apprendre à s'en-orgueillir, ce fut Socrate. Il est encor fameux aujourd'hui par ses maximes, par ses disciples, par sa

vie & par sa mort. Il recommandoit la pratique des vertus , l'oubli des injures , la modération dans les desirs , l'égalité d'ame qui peut seule conduire au bonheur. Il montra trop de mépris pour la physique , mais il étoit excusable de dédaigner celle de son tems. Il méprisoit encor plus les richesses : mais il ne choquoit point les usages de la société. Il se prétoit aux foiblesses des hommes , afin de s'acquérir le droit de les corriger.

Avec des maximes si épurées , & des mœurs si douces , il semble qu'il n'auroit point dû se faire d'ennemis. Il en eut cependant , & d'assez violens pour lui arracher la vie avec les formalités de la justice. L'arrêt qui le condamna à boire la cigue , est une terrible preuve de l'ingratitude des peuples envers ceux qu'osent se charger du pénible emploi de les instruire & de les éclairer. Ce n'est pas le seul innocent qui ait succombé sous les manœuvres de l'envie. Une grande réputation a souvent causé de grands malheurs.

La posterité plus équitable a justifié Socrate des accusations qu'une rage envieuse lui a suscitées: mais elle lui a toujours fait deux reproches, qui paroissent plus difficiles à détruire. L'un c'est d'avoir abusé de la crédulité des hommes pour leur persuader qu'il avoit un génie familier: l'autre c'est d'avoir eu pour Alcibiade une foiblesse qui n'étoit sûrement pas dirigée par la vertu. Les sçavans ont écrit avec dignité sur la nature du démon de Socrate. Les Plutarques, les Daciens ont laborieusement composé des volumes sur une chimere dont on pouvoit rendre compte en deux mots. Il falloit dire que le démon de Socrate étoit de la même espece que la belle Nymphe Egérie du Roi Numa. L'une & l'autre sont le fruit d'une politique artificieuse, & de l'envie d'en imposer aux hommes. Mais la Nymphe réussit bien mieux à Numa, que le démon à Socrate.

Il aimoit les femmes, puisqu'il en épousa deux à la fois. Ce goût dont l'excès seul est blamable, semble le

justifier de l'autre goût dont on l'accuse. Son amitié pour Alcibiade, que ce dernier méritoit par de grandes qualités, s'il en étoit indigne par ses vices, la facilité qu'il y a toujours à calomnier un innocent, les mœurs des Grecs qui n'auroient point fait un crime d'une passion devenue commune, ont fait naître & accredité des bruits peu honorables pour tous deux. Mais puisque la réalité est loin encore d'en être démontrée, sauvons, s'il se peut, la gloire du plus grand homme du paganisme. Ne travaillons pas sur de simples soupçons, à flétrir sa mémoire, qui doit être chère à tous les amateurs de la vertu.

De l'école de Socrate sortit un homme qui eut autant de réputation & plus de bonheur que lui, le célèbre Platon. Né avec de grandes richesses, une figure séduisante, & de la sensibilité pour les plaisirs, il ne songea point à imiter l'exemple dangereux de son maître. Il ne s'appliqua pas à fatiguer les hommes en leur recommandant trop l'exercice de la vertu. Il avoit une imagination fé-



conde, il s'y livra sans réserve : sûr de ne point blesser par des chimères bien écrites, ni la délicatesse, ni l'orgueil de ses contemporains, il voulut les accoutumer à regarder tous ses ouvrages, comme des allégories ingénieuses : de peur de passer pour avoir une doctrine suspecte, il voulut paroître n'avoir point de sentimens à lui. Il ne se faisoit aucun scrupule de se contredire, & pouvu qu'il écrivît bien, il s'embarassoit peu d'écrire des choses conséquentes.

Cette méthode lui réussit. Ses ouvrages parsemés de fables amusantes, ont séduit son siècle & la posterité. Il est vrai que les censeurs sévères y trouvent de grands défauts ; mais ils n'ont point empêché que l'on ne l'appelât le divin Platon ; que son école n'ait été très longtems florissante sous le nom d'Académie, & que les chrétiens même ne lui aient attribué la connoissance de quelques vérités importantes du christianisme. Il se fit comme bien d'autres, un système sur la formation & l'arrangement du monde. Il admit un Etre suprême &

parfait, & des êtres intermédiaires entre l'homme & lui, qu'il apella démons ou génies. Les génies avoient été, suivant lui, les créateurs du monde sous l'inspection de la Divinité, qui leur en laissoit encor la conduite.

On a prétendu sans raison qu'on lui devoit l'idée reçue dans le christianisme des bons & des mauvais Anges. Deslandes avance contre toute vérité, que ce qu'on trouve sur ces êtres spirituels dans l'Ancien & le Nouveau Testament, ne suffisoit pas pour établir leur existence; qu'elle n'a été bien reconnue, bien décidée, que quand la Philosophie Platonicienne, adoptée par les premiers chrétiens, eut fait transpirer parmi leurs dogmes, quelques-uns des principes de son auteur. Mais cette erreur de Deslandes, n'est pas la seule où cet écrivain soit tombé pendant sa vie, & qu'il ait tâché de réparer à sa mort.

Malgré l'idée qu'on a communément de l'éloquence de Platon, & de la beauté de son style, il ne faut pas croire qu'il soit également soutenu. Il se permet souvent des subtilités ri-

dicules & des allégories rebutantes. Par exemple, dans l'apologie de Socrate, morceau d'ailleurs touchant, & plein de traits admirables, on est surpris de trouver des choses qui le déparent. Socrate en se justifiant noblement aux yeux des Athéniens, s'avise de dire que la honte & l'infamie vont beaucoup plus vite que la mort : que lui qui est vieux & pesant, la mort va l'attraper ; mais que pour ses adversaires qui sont robustes & légers, leur partage sera d'être saisis par la honte robuste & légère comme eux. Il faut avouer que de pareilles puerilités sont bien indignes d'un Philosophe prêt à quitter la vie, & qui songe à laisser en mourant un témoignage de son innocence & de sa grandeur d'ame.

Si Platon se piqua d'être agréable plus que profond, son disciple Aristote affecta souvent d'être inintelligible. Peu d'Auteurs ont eu l'esprit plus étendu, & aucun n'a tant écrit ; mais dans cette immense quantité d'ouvrages, il y en a très-peu qui soient vraiment utiles. Sa Rhétorique & sa Poë-

tique sont pleines de préceptes excellens ; mais on sçait que ce ne sont pas les traités d'éloquence qui font les Orateurs, ni les regles qui font les Poètes. Sa politique marque qu'il avoit beaucoup lû & beaucoup réfléchi. Il a donné un grand traité sur la Logique, dont on peut dire qu'il est l'inventeur, du moins en tant que cette science donne des regles pour perfectionner le jugement : car c'est tout ce qu'elle peut faire. Mais il manqua de la premiere qualité nécessaire à un Logicien, de la clarté. Ses définitions ne sont célèbres que par leur obscurité. Ses Cathégories sont ridicules, & la plûpart des regles qu'il donne pour apprendre aux hommes à bien raisonner, ne roulant que sur les mots, & non sur les choses, ne sont gueres capables que d'offusquer le jugement, & de retarder le progrès de la raison. Sa morale est vraiment admirable, & comme c'est l'ordinaire de tous les ouvrages, c'est le moins connu. Sa Physique aidée, dit-on, par les dépenses prodigieuses d'Alexandre son élève, est très imparfaite, parce qu'elle est fondée sur des rapports

étrangers , & non pas sur l'expérience.

Cependant telle est la force du préjugé, quand il est enté sur l'ignorance, que les écrits d'Aristote ont passé longtems pour la plus parfaite production de l'esprit humain. On sçait avec quel despotisme il a regné dans les écoles jusqu'au dix-septième siècle. On regardoit ses opinions presque comme des articles de foi. En vain quelques réfractaires osoient de tems en tems s'élever contre un culte qui leur paroissoit peu mérité ; on leur imposoit bientôt silence. Il y a eu des tems où Aristote a passé pour un saint ; il y en a eu d'autres où l'on brûloit ses divins écrits : mais malgré les contradictions , il s'établit si bien dans les écoles , qu'il n'étoit plus permis d'appeler de ses décisions. Son autorité éclipsoit toutes les autres , & l'on sçait combien Descartes eut à souffrir quand il osa l'attaquer.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que le même homme que quelques-uns des premiers chrétiens de l'Eglise ont voulu placer dans le ciel , les compatriotes payens l'ont accusé d'Athéisme , & pour comble d'absur-

dité, on lui a reproché d'avoir offert des sacrifices à sa femme. Tout cela ensemble prouve qu'il eut beaucoup d'envieux pendant sa vie, & beaucoup d'admirateurs après sa mort.

Ceux qui ont prétendu qu'Alexandre avoit été empoisonné, ont accusé Aristote d'avoir eu part à la conspiration qui lui couta la vie. Heureusement pour l'honneur de la Philosophie, cette accusation n'a point été prouvée, & on ne voit pas ce qu'Aristote auroit pû gagner à la mort d'un Prince son élève, dont la reconnoissance & la libéralité n'avoient point de bornes, & qui par ses vertus faisoit tant d'honneur à son éducation.

Entre Aristote & Platon on peut placer un homme qui fut leur contemporain, & qui comme eux se fit un grand nom, mais par des moyens bien differens. C'est le fameux Diogène le cynique. Les Cyniques étoient une espece de Philosophes qui se distinguoient par un mépris outré des bienséances, par une indépendance générale de tous les devoirs de la société, par une renonciation absolue

à toute propriété. Leurs principes sont à peu près les mêmes que suivent les Faquirs & les Derviches en Asie, & d'autres sociétés en plusieurs pays. Car l'histoire nous apprend que les mêmes travers se sont reproduits successivement chez differens peuples.

Tels qu'étoient les Cyniques, il est étonnant qu'on ait pû se résoudre à les souffrir, & même que leur secte ait pû durer un certain tems. C'étoient les plus insolens & les plus fainéans des hommes. Dès-lors ils alloient directement contre l'institution de la société, qui ne peut se soutenir que par le travail & la complaisance réciproque de ses membres. Du reste en ne faisant rien pour le public, ils lui demandoient peu de chose. Ils méprisoient les richesses, les plaisirs : une liberté entiere faisoit leur gloire & leur bonheur.

Diogène fut un des plus célèbres d'entre eux, parce qu'il outroit leurs bonnes & leurs mauvaises qualités. On sçait qu'il n'habitoit point ailleurs que dans une espece de tonneau. On sçait aussi qu'Alexandre ayant eu la

curiosité de le voir , lui demanda s'il désiroit de lui quelque chose. Oui répondit le Cynique, c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil. Tant d'orgueil dans le fond de son tonneau peut-il passer pour de la véritable grandeur ?

Diogène étoit d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. Sa hardiesse que rien n'arrêtoit, lui donnoit encore le moyen d'en faire paroître davantage. Tous les autres philosophes le redoutoient. Platon dans ses leçons définissoit l'homme, un animal à deux pieds sans plumes. Diogène prit un coq , le pluma, le porta à l'école de Platon, & dit aux disciples du philosophe, Voilà l'homme de votre maître. Cette plaisanterie fit changer la définition.

Une autrefois Platon eut sa revanche. Sa maison étoit très bien meublée, & suivant l'usage les planchers étoient couverts de tapis. Le Cynique y entra un jour pieds nuds , & dit en marchant sur ce tapis , Je foule aux pieds la vanité de Platon. Oui , répondit celui-ci , mais c'est par une autre vanité. En effet il y a peut-être encore plus d'orgueil à affecter ainsi de mé-



priser tout ce que les autres hommes recherchent & estiment, qu'il n'y a de mollesse à s'en servir avec modération.

Il est singulier que cet esprit de réforme austère, ce goût de rigorisme qui semble le plus grand ennemi du luxe, se soit toujours produit & soutenu avec lui. Cette secte faite pour le combattre, nâquit en Grece aussitôt après la défaite des Perses, quand l'opulence introduite chez les victorieux leur eut appris à faire usage d'un superflu qui annonce toujours le luxe & ses ravages. Elle passa à Rome avec les arts des Grecs vaincus. Tandis que des hommes de cette nation employoient toute la vivacité de leur esprit pour réveiller par des raffinemens singuliers le gout dédaigneux & fatigué de leurs vainqueurs, quelques uns de leurs compatriotes attaquoient hautement la corruption commune, dont le principe étoit sorti de leur pays. Des Grecs enseignoient aux Romains les dernières ressources de la volupté, trop souvent même les derniers excès, & d'autres Grecs

les exhortoient à marcher nus pieds , à boire dans le creux de leurs mains , pour éviter toute superfluité.

De nos jours même où l'on ne sçau- roit se dissimuler que ce monstre dé- vorant qu'on appelle le luxe , a sé- duit , infecté presque tous les ordres de l'État , on a vu des hommes qui sans adopter la façon de vivre trop dure des anciens Cyniques , n'ont pas laissé de rappeler plusieurs de leurs maximes. On se tromperoit si l'on prenoit cette conduite pour une in- conséquence , si l'on croyoit qu'elle n'entre pas dans la constitution du cœur humain. On sçait que rien ne le chatouille davantage que la répu- tation. Il sacrifie tout pour en acquérir. Or c'est presque toujours un moyen sur pour y parvenir que de paroître la mépriser , surtout quand il est pos- sible de heurter les sentimens com- muns , & de paroître lutter avec cou- rage contre les préjugés de la multi- tude. Cet air de grandeur d'ame qui n'est au fonds qu'un piège imaginé pour tromper les hommes , a tou- jours fait impression sur eux. Ils ont

prodigué des respects à des ambitieux qu'il auroit fallu laisser dans le plus profond oubli , pour obeir à leurs propres maximes.

Dans les états pauvres , où tous les citoyens sont sages & modérés , il n'y a aucun mérite à l'être : car on est comme tout le monde. On ne doit donc avoir ni Cyniques , ni rien qui leur ressemble , chez ces peuples qui ne connoissent pas l'opulence & ses désordres. Mais par-tout où l'on voit naître ce luxe délicat , cette corruption polie qui est la suite des richesses , & qui en pervertit l'usage , il est naturel de voir éclore aussi des esprits outrés qui affectent de la dédaigner. Il est bien plus facile de paroître pauvre & modéré , que de se distinguer par ces plaisirs ruineux qui flattent l'orgueil , & font peut-être le tourment des riches. On ne doit donc pas être surpris de retrouver toujours à côté du luxe une philosophie qui en paroît si éloignée. Diogène marchant sans souliers , & n'ayant pour tout bien que sa besace & son bâton , ne mérite pas plus d'éloges que Platon

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. 335  
& tant d'autres qui sans se donner tant de peines , étoient également parvenus à se rendre fameux.

Si le premier n'avoit fait que blâmer les riches , & consoler les pauvres par son exemple , on n'auroit pas pû s'en plaindre ; mais il ne respectoit rien , & sa philosophie n'étoit bonne que dans une République.

Celle d'Epicure étoit plus commode & moins révoltante. Il enseignoit à se conformer en tout aux usages reçus , à faire sur-tout grand cas de la tranquillité , à ne jamais choquer l'amour propre des hommes , & à disputer avec modération. Il faut avouer que jusques-là sa philosophie étoit sage ; mais il s'est perdu comme les autres dans les abîmes de la physique systématique. Il attribuoit la formation du monde & de tout ce qu'il renferme , au hasard. Il supposoit une infinité d'atômes tournant éternellement dans le vuide , & s'attachant l'un à l'autre par une de leurs pointes qui portoient un crochet. Comme le mouvement rapide de ces atômes devoit les emporter

en ligne droite , & qu'alors ils auroient pû se rencontrer , il fallut leur donner une petite déclinaison à droite ou à gauche, & avec cette correction, Epicure prétendoit expliquer clairement comment le soleil , les étoiles , l'homme , l'univers , avoient été formés par la rencontre des atômes crochus.

C'est le même systême qui a depuis été soutenu & réformé par Gassendi , qui vouloit l'opposer aux tourbillons & au plein de Descartes ; mais les atômes & les tourbillons ont également disparu. Du systême d'Epicure , il n'est resté que le vuide dont Newton a démontré l'existence & la nécessité.

Dans la suite des tems on a trop abusé de quelques expressions d'Epicure pour donner à sa philosophie un air odieux. Il défendoit à ses disciples de trop rechercher les grands emplois & les places brillantes ; il leur recommandoit le repos & le calme des passions. Cet état qui est en effet la mesure de bonheur à laquelle l'homme peut se flatter de parvenir

parvenir, il l'appelloit la souveraine volupté. On a prétendu qu'il prêchoit l'indolence & l'amour des plaisirs ; que son principe étoit que pour être heureux, on devoit se livrer sans réserve à tous les penchans de la nature. Ces idées injustes ont prévalu. Il a fallu que dans la suite des siècles, tous ceux qui se prêtoient trop à la séduction des sens, & qui en cherchant des plaisirs déreglés, combattoient le premier principe d'Epicure, ayent été appellés Epicuriens.

S'il y a de l'injustice à accuser ce Philosophe d'une morale trop relachée, il n'y en auroit peut-être pas à reprocher aux Stoïciens une morale trop sévère. Ce que notre religion a de plus rigoureux, les principes qui choquent le plus la nature, en s'opposant à ses passions, étoient connus & mis en pratique par eux. Une vertu rigide, une fermeté inflexible dans tous les événemens de la vie, étoient sur-tout ce qui les caractérisoit ; ils se piquoient de dompter toutes les faiblesses de l'humanité, & ce qui paroîtra peut-être plus surprenant, c'est que

de tant d'efforts , ils n'attendoient d'autre récompense que le plaisir de les avoir faits. Ils aimoient la vertu pour elle-même , & croyant leur sage en état de se passer du secours des Dieux , ils faisoient le bien sans crainte du côté des hommes , & sans espérance du côté du Ciel. Ils n'admettoient d'autre mal que le crime , & d'aure bien que la vertu ; ils plaçoient au même rang la peine & le plaisir , la joie & la douleur , & prétendoient que le bonheur d'un cœur droit, d'une ame vertueuse devoit être inaltérable. Cette secte orgueilleuse , qui ne paroissoit pas faite pour des hommes , eut pourtant beaucoup de partisans. Elle brilla longtems au milieu de la licence payenne , & ne céda enfin qu'au Christianisme , qui aux mêmes exemples de vertu , joignit des motifs plus raisonnables , plus consolans & plus certains.

Les écoles fondées par ces grands hommes ne furent pas les seules ; mais ce furent les principales. De celles-là il s'en forma beaucoup d'autres , comme du pied d'un arbre vi-

goureux , on voit s'élever plusieurs rejettons. Elles se dispersèrent en différentes contrées , & y portèrent la gloire de celles qui les avoient produites.

Il ne faut pas croire qu'elles eurent ainsi la liberté de s'étendre sans essuyer bien des traverses. Elles enseignoient beaucoup d'erreurs , & cependant on les persécuta , comme si elles n'avoient enseigné que des vérités. Dans tous les tems , les hommes se sont fait un devoir de s'opposer avec acharnement aux progrès de la raison. Il en coûta la vie à Socrate. Aristote craignit la même injustice ; on travailloit déjà à son procès dans la ville d'Athènes quand il en sortit , pour épargner , disoit-il , un second affront à la Philosophie. C'est qu'il connoissoit le peuple , aux yeux duquel une vertu éclatante est presque toujours un crime.

On a pu voir par le peu qui s'en trouve ici , que la Morale , la Métaphysique étoient ce que les écoles Grecques avoient le plus approfondi. Le tems n'étoit pas encore venu , où la



véritable physique devoit développer les secrets de la nature. Avant que d'arriver à la vérité, il falloit épuiser une partie des erreurs qui la couvrent. La morale qui est un frein nécessaire aux passions, étant plus facile & plus intéressante, fut plutôt perfectionnée. La Métaphysique qui embrasse des objets trop au dessus de l'homme, produisit beaucoup de systèmes, des idées ou ridicules, ou tout au plus un peu probables, & point de lumières. Tous ceux qui ont osé y pénétrer, se sont égarés : c'est la destinée commune à tous les anciens & à beaucoup de modernes. La Géométrie fit de grands progrès. Des philosophes Grecs firent dans cette partie des Mathématiques des découvertes admirables ; mais non pas telles que celles qui ont éclairé le dix-septième siècle. Le commerce, la navigation, s'en ressentirent. Tous les arts s'en aidèrent, & par une succession insensible, le monde entier en profita. Quoiqu'à bien des égards, il fût encore dans une espèce d'enfance, il n'en est pas moins vrai que le siècle

DU SIÈCLE D'ALEXANDRE. '341  
d'Alexandre est & sera toujours une  
époque glorieuse pour l'humanité.

Si les hommes qui l'ont illustré  
se sont livrés à des erreurs peu par-  
donnables , ces mêmes erreurs au-  
roient pu devenir utiles à leur posté-  
rité , en lui aprenant à s'en préser-  
ver. Mais elle eut le malheur de les  
adorer trop longtems , parce que ce  
qui est ancien a toujours eu le pri-  
vilége de séduire les hommes , & que  
des exemples même défectueux ont  
eu rarement le pouvoir de les inf-  
truire.

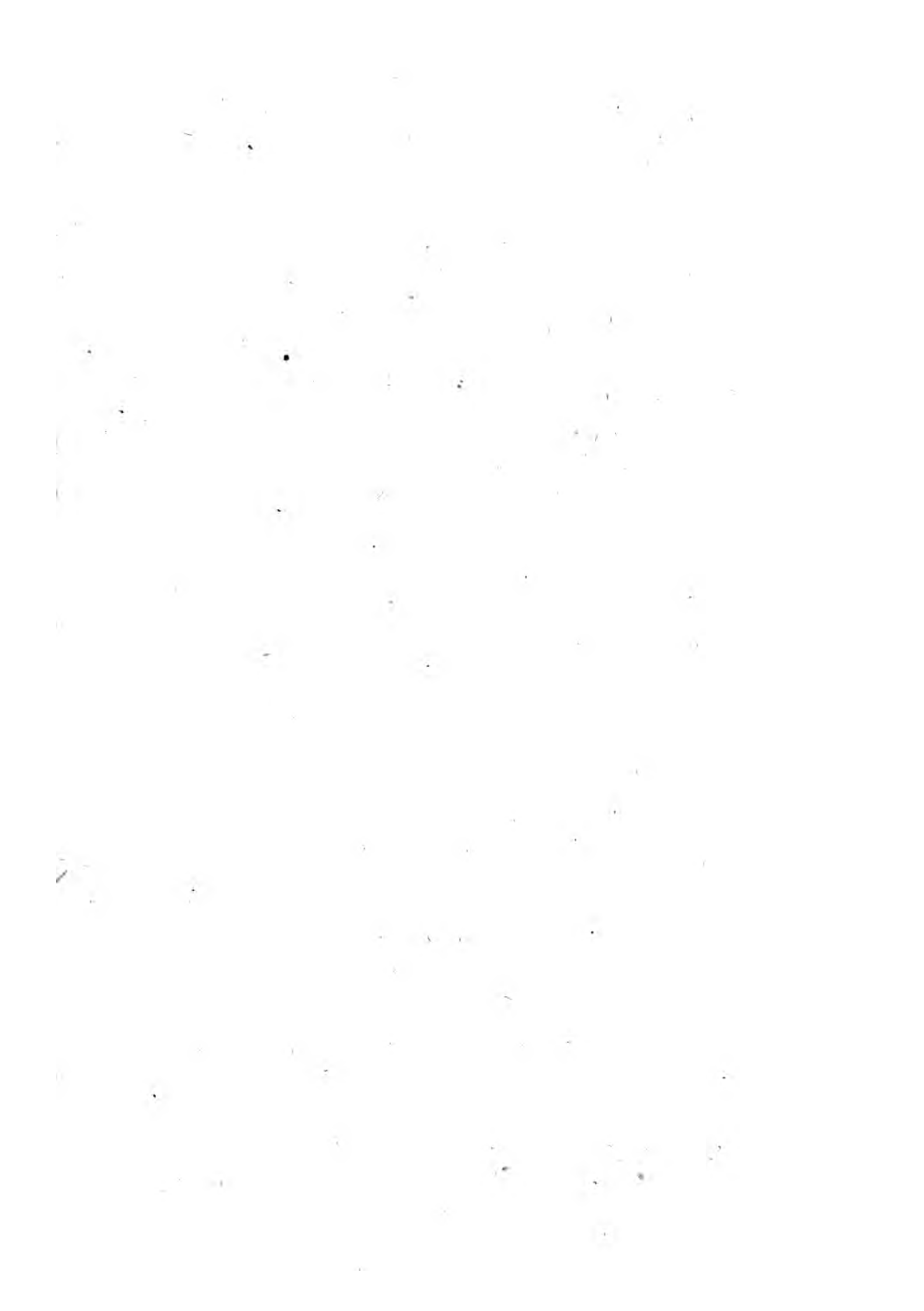
F I N.

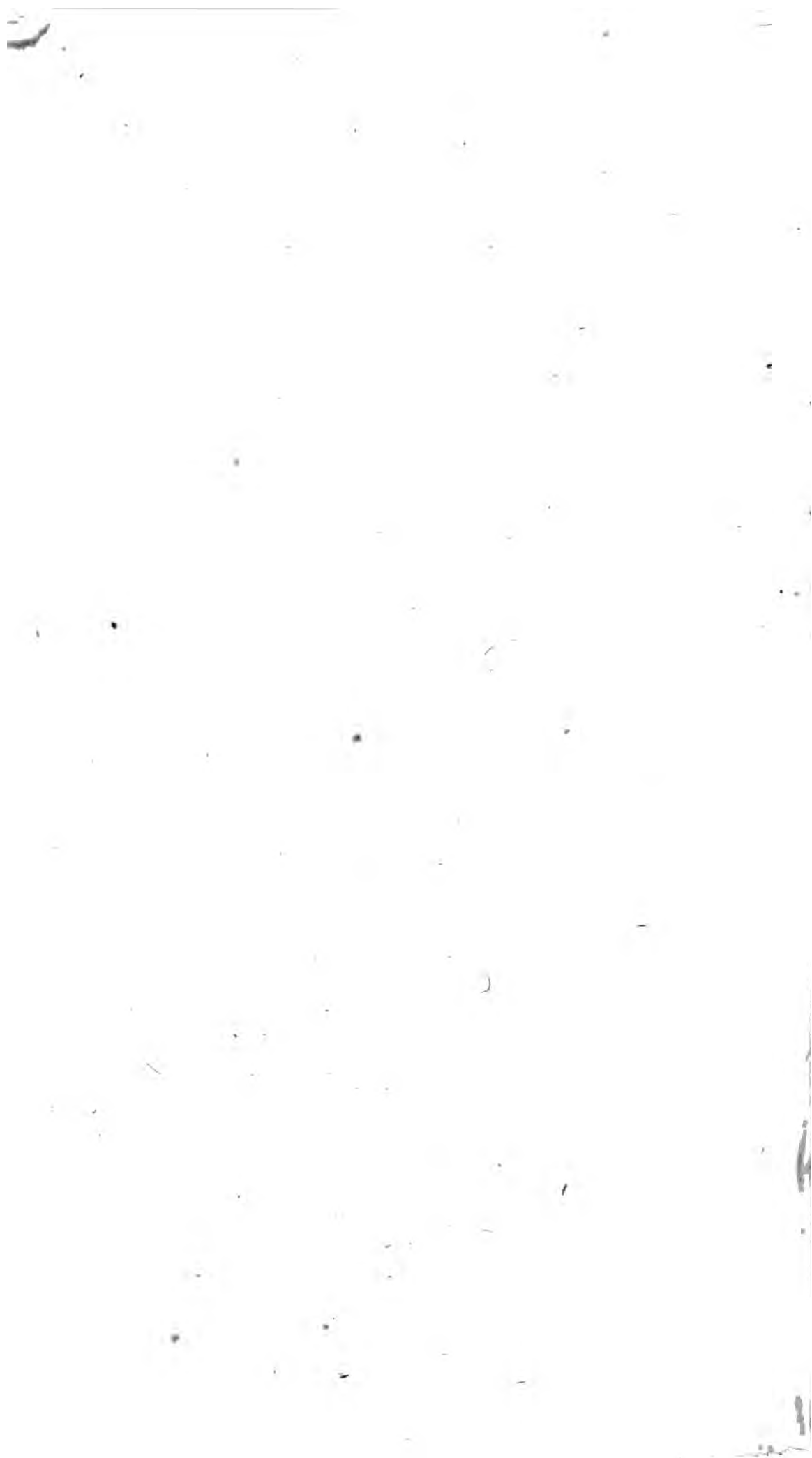
M. Slatkine & Fils

10. 10. 1986

[VOLT.]

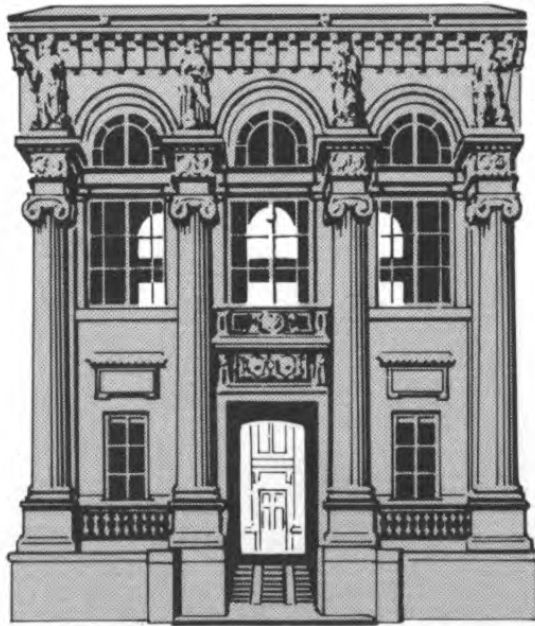
860563





Vet. Fr. II A. 1660

TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

